

[image]

AL-THANA

LA MORT, SA VIE, SON ŒUVRE

Une grappe de romans



TERRE QUI N’EST À PERSONNE

ROMAN, LIVRE DEUXIÈME

Traduit d’une langue morte par Vouk Voutcho

Table des matières

Toi qui ne comprends pas la vie,
comment comprendrais-tu la mort.

Confucius

Toi qui ne comprends pas la mort,
comment comprendrais-tu la vie.

**Le brave Robert,
croque-mort au cimetière Montparnasse**

PRÉLUDE

Dans cette histoire, nous allons prendre à témoin toutes ces lectrices et ces lecteurs qui ont eu le bonheur de connaître les *Miracles du Saint-Laurent*. Ils ont vu de leurs propres yeux se passer d'insolites événements dans une maison hantée sur les Plaines d'Abraham, à Québec, surtout pendant cette nuit tempétueuse où notre ami Willi Polack fut mordu au biceps par monsieur MacDonald, le défunt capitaine de cavalerie de la Garde royale de Sa Majesté.

Toutes ces personnes se sont donc assurées que des miracles surviennent encore en ce bas monde.

Hélas ! ce n'était pas le cas du docteur Gaspard.

Étant donné qu'il n'avait jamais mis son gros nez dans notre chronique, ni jamais fait connaissance de Willi Polack avant ce jour pluvieux de décembre, le docteur Gaspard observait son patient avec une perplexité et une méfiance bien compréhensibles. Dans sa jeunesse, il n'avait pas choisi le gagne-pain de psychiatre, mais de dermatologue.

C'est pourquoi, pendant qu'il fouillait son placard en se posant une question pénible, il prenait bien garde de ne pas tourner le dos, fût-ce un instant, à l'escogriffe juché sur sa table d'examen.

La question amère était celle-ci :

« Où cette malheureuse Carmen, qui participe encore à la grève devant le ministère de la Santé, a-t-elle bien pu fourrer l'unique miroir en platine de son microscope ? »

Son patient, revêtu d'un long caleçon en soie, lorgnait avec un sourire plutôt sombre les chaussettes en accordéon sur ses chevilles couvertes de poils dorés. En se léchant la lèvre sous sa moustache fanée, il ramait infatigablement de sa jambe droite, semblable au balancier d'une pendule. Une fois exécuté vingt-quatre coups, il immobilisait ce membre et mettait en mouvement sa jambe gauche.

« Le temps travaille contre nous, marmonna-t-il en branlant sa tête crépue de mouton. Il veut notre peau.

– Très exact ! approuva en hâte le médecin.

– C'est à n'y pas croire, dit l'escogriffe en remuant sur la table. Les calendriers sataniques réussissent parfois à nous dérober deux ou trois jours de la semaine du Bon Dieu.

– Très exact ! confirma de nouveau le docteur. La criminalité s'accroît d'une façon incessante. »

Si l'histoire de monsieur Polack, concernant la morsure d'un vampire, paraissait tout à fait invraisemblable, en revanche, la marque violette sur son bras ressemblait en vérité à l'empreinte d'une mâchoire humaine et l'infection de son biceps était plus qu'inquiétante. Avec un frisson de plaisir, le docteur Gaspard eut idée que les esprits malins du Canada devaient être des créatures bien inoffensives en comparaison de l'armée de staphylocoques munis de dents et de queues acérées, spectres microscopiques qui avaient élu domicile dans les capillaires enflammés et qui, broutant les globules rouges telles des chenilles, se multipliaient à une vitesse vertigineuse.

À la vitesse de trois divisions de cellules à l'heure.

« Si nous ne nous défendions pas, monsieur Polack, trompeta Dr Gaspard à travers son nez orange et aplati, pareil au bec d'un pélican, si nous ne les battions pas à l'aide de courageux kamikazes blancs de notre sang, une seule bactérie minuscule égalerait le volume et le poids d'un homme adulte en l'espace de quelques heures. »

Monsieur Willi Polack, surnommé Willi le Long dans le cercle de ses amis, supporta l'injection d'antibiotique beaucoup mieux que celle du sérum antitétanique. Après la deuxième piqûre, sa tête tomba sur sa poitrine, plate comme une limande. Le docteur Gaspard le coucha sur la table d'examen et couvrit sa poitrine du manteau blanc de Carmen.

Pliées aux genoux, nageant dans ses chaussettes en accordéon, les jambes monstrueusement longues de monsieur Polack, restaient suspendues au bord de la table. Immobilisé dans cette posture au-dessous du linceul blanc, le patient semblait être assemblé de deux ou trois animaux : une girafe à la tête de mouton, avec des épaules maigrelettes telles les ailes de poulet.

Le docteur Gaspard s'enflamma une nouvelle fois :

« De toutes les morsures, la pire est celle de l'homme, monsieur Polack. Sans qu'il y paraisse, chacun de nous porte du poison dans sa cavité buccale. Inoffensif pour nous, mais malfaisant pour toutes autres créatures humaines. Le philosophe lucide, ne disait-il pas : « Le poison, ce sont les autres ! » Si nous ne nous défendions pas, les bactéries, les virus et la vermine de la même couvée couvriraient en moins de deux jours toute la surface de la Terre d'une répugnante couche glaireuse. Tout ce qui est vivant porte la destruction en lui-même à l'instar d'une bombe à retardement. »

Tiré de son engourdissement, le patient se pourlécha de nouveau la lèvre pendante, rongée par un vilain herpès.

« Cela me rappelle qu'aujourd'hui j'ai un enterrement, marmotta-t-il en parcourant du regard ses habits noirs et son chapeau sur le portemanteau dans le vestibule du cabinet. Un ami cher de longue date, un homme dans la fleur de l'âge… »

Ces paroles prononcées, le docteur Gaspard éternua avec colère et s'éloigna clopin-clopant sur ses jambes courtes vers la fenêtre, portant avec précaution deux plaquettes de verre collées, entre lesquelles il avait emprisonné une gouttelette purulente de sang de Willi Polack. Il éternua encore deux fois d'affilée : depuis qu'il avait obtenu son diplôme de médecin, à chaque fois que l'on mentionnait la mort en sa présence, cela le poussait à des éternuements violents – de la même manière que certaines personnes allergiques éternuent en respirant le pollen des tilleuls fleuris.

À travers les plaquettes collées, grouillant de milliers de vampires, il couvait des yeux la brumeuse avenue De Saxe, en direction de la station de métro Duroc, où devait apparaître son infirmière écervelée.

En l'absence du miroir en platine, le microscope optique était tout à fait inutilisable, mais même armé de cet instrument, le pauvre docteur Gaspard n'aurait jamais atteint la vérité sur la formule sanguine de monsieur Polack, le fond de l'abîme de sa gouttelette de sang et son étendue submicroscopique, à la frontière de la matière vivante et non vivante, où, en ce moment même, les virus, ces créatures monstrueuses en forme de prismes, de bâtonnets et de queues de serpent, faisaient irruption dans les cellules vivantes de leur entourage.

Le patient remua sur la table et reprit son histoire incroyable qui ne pouvait être que le fruit d'une imagination maladive ou de l'excitation cérébrale provoquée par l'infection.

Lui, William Polack, avait accepté l'invitation de monsieur Breton à passer une semaine dans sa vieille maison victorienne à Québec. Le 10 novembre dernier, il avait rejoint ses amis sur la pente est des Plaines d'Abraham qui domine le Saint-Laurent. Auparavant, bravant une dangereuse tempête de neige, il avait parcouru en voiture le trajet de New York à Québec en dix heures seulement.

Il trouva ses amis très agités et remplis d'inquiétude. Quelqu'un leur avait volé toute une journée de vacances hivernales au Canada. Une semaine auparavant, dans ce même manoir, la grand-tante de monsieur Breton avait passé de vie à trépas, léguant à son petit-neveu, le notable scientifique canadien demeurant à Paris, tout le mobilier de sa maison, sa collection de meubles et d'argenterie, des tableaux et des bibelots, ainsi qu'un trou remarquable dans sa chambre à coucher.

« Quel trou, pour l'amour du ciel ? demanda le docteur Gaspard ahuri.

– L'empreinte de son cadavre sur le lit funèbre, expliqua monsieur Polack. Une sorte de moule de la défunte qui avait connu deux fiançailles malheureuses dans sa jeunesse et qui vivotait depuis lors en compagnie de ses deux fiancés, revenants de l'au-delà, des esprits ennemis, nichés dans les murs nord et sud de sa chambre d'hôte, ce qui est en tout point naturel pour des spectres antagonistes français et anglais au Canada.

– Des esprits ! s'indigna davantage Dr Gaspard. Des esprits nationalistes dans un pays opulent, moderne et démocratique ! Une absurdité !

– On dirait que les esprits-chauvins prospèrent dans les riches démocraties aussi bien que dans les pauvres tyrannies », rit jaune l'escogriffe.

La première nuit sous le toit du manoir Akka, monsieur Polack l'avait passée en dormant comme un sabot en toute tranquillité dans le trou mentionné. Ce n'est que le lendemain et la nuit suivante que de fâcheux événements mirent à rude épreuve sa non-croyance innée à l'égard des forces surnaturelles. Monsieur Polack allait épargner au docteur Gaspard la description détaillée desdits phénomènes que seul peut croire un homme qui les a vus de ses yeux et entendus de ses

oreilles. Que le docteur Gaspard le croie sur parole : une pluie de ces événements malencontreux s'était abattue sur la maison hantée durant une formidable tempête de neige.

« Une maison hantée, pour l'amour du ciel !

– Il y a gros à parier que ses fondements reposaient à l'endroit même où le premier sang a été déversé la veille de la bataille sur les Plaines d'Abraham, expliqua monsieur Polack au docteur abasourdi. Il s'agit du 13 septembre 1759, le jour où le rusé général Wolfe battit à plates coutures les défenseurs français en semant la graine du futur vampirisme politique sur les rivages du Saint-Laurent. »

Sur la scène du combat sanglant de jadis, une drôle de vieille bonne indienne avait accueilli les visiteurs de Paris et de New York, ne ménageant pas sa peine pour rassasier et abreuver neuf personnes, trois femmes et six hommes, y compris lui-même, le dernier qui avait franchi le seuil du manoir damné. Plût à Dieu qu'il ne l'eût jamais fait !

« Quel motif pouvait-il réunir dans ce pays lointain ces dames et messieurs si différents ? » demanda le docteur.

Perplexe, monsieur Polack se gratta derrière l'oreille. Quoiqu'il sût bien que les amis de monsieur Breton s'étaient rassemblés à Québec grâce à son invitation explicite, afin de savourer son hospitalité durant une courte semaine de vacances d'hiver, lui, Willi Polack, se posait la question, n'était-ce pas une force majeure qui les avait amenés en ces lieux, dont l'intention était de les instruire de la nature du miracle, du no man's land, cette terre d'aucun homme, entre la vie et son absence.

« Le miracle se produit toujours là où la vie naît, dit le docteur Gaspard dans un sourire énigmatique. Votre terre qui n'est à personne, cet espace inoccupé entre les belligérants, peut être comparé au placenta. En effet, le placenta tâche de protéger le fœtus du contact nuisible avec la vie.

– Il s'agit plutôt de son absence », souligna monsieur Polack.

Allergique à ce thème délicat, l'absence de vie, le docteur Gaspard éternua violemment encore une fois.

« Je n'y suis pour rien, ajouta Willi Polack. Ainsi parlait Petit Loup.

– Qui est ce Petit Loup ?

– Un homme de légende », fit Polack taciturne.

Ce fut le docteur Gaspard qui se gratta derrière l'oreille à son tour.

Alors, monsieur Polack reprit ses lamentations.

Il fallait peut-être, dès la première nuit, qu'ils quittent cette funeste maison, au lieu d'entrer dans le jeu des forces obscures de ses fondements. Lui, Polack, avait donc payé cher ce jeu avec le feu. Ce maudit capitaine de cavalerie lui avait joué un vilain tour, mais plus cher encore avait payé l'homme qui s'était engagé le plus loin dans ce sacré no man's land, son cher ami, Petit Loup, qui, sur le chemin de retour à Paris, avait survolé l'Atlantique dans une boîte à chaussures.

« Je ne voudrais pas donner des leçons à un médecin, dit monsieur Polack. Néanmoins, malgré tout le progrès de la médecine, le pourcentage de la mortalité dans une vie humaine ordinaire est toujours de cent pour cent. »

Pendant qu'il ruminait dans sa tête ces paroles, le docteur Gaspard fut saisi de nouveau d'un insupportable éternuement. Pour conjurer le mauvais sort, il se précipita dans la salle de bain à la recherche d'un calmant pour ses muscles expirateurs. À son retour dans le cabinet, bien qu'il ne se soit absenté que trois minutes, il trouva sa table d'examen désertée.

Son patient mystérieux avait disparu, laissant place vide comme s'il n'avait jamais existé.

Pourtant, le docteur Gaspard disposait de preuves matérielles de sa visite. Sur la traverse de la fenêtre reposaient toujours deux plaquettes collées, avec la gouttelette de sang et des milliers de vampires sur cette terre qui n'est à personne, entre la vie et son absence.

CHAPITRE PREMIER

LES ENFANTS DE GOGOL

« Si le cher défunt pouvait vous voir, il se réjouirait ! s'écria le conducteur d'une énorme Mercedes noire en ouvrant sa fenêtre embuée. Les habits de deuil vous siéent à merveille ! »

Ce n'est qu'alors que ses amis reconnurent Ampère qui, pour la grande occasion, avait remplacé son éternel chapeau vert, paré d'une plume de faisan, par une casquette couleur corbeau de marin breton. Ses yeux bigles, situés à grande distance de son nez en trompette, pétillaient de satisfaction pendant qu'il considérait ses compagnons de pied en cap.

Munis de parapluies pliés, serrés les uns contre les autres comme sur l'avant-scène d'un petit théâtre ambulant, ils tremblaient de froid sous un auvent à l'angle de l'avenue Victor-Hugo et de la rue Paul-Valéry.

Tandis que la pluie coulait dans le col de leur vêtement, ils maudissaient Ampère depuis vingt minutes : Sandrine aux cheveux roulés au sommet de la tête, liés par un mince ruban noir ; Prosper, vêtu d'un costume sombre, manifestement loué, avec une cage d'oiseau à la main, abritant un peloton de duvets mouillés ; Inès et Yégor dans les imperméables noirs identiques, achetés juste avant leur arrivée au rendez-vous, des manteaux qui portaient encore leur étiquette de prix ; Alpha avec un manchon d'astrakan, coiffée d'un bonnet de la même fourrure ; Willi Polack, arborant une coûteuse redingote chiffonnée, et Duc, nageant dans sa pèlerine usée, sous laquelle, sur la poitrine, il protégeait de la pluie un objet rectangulaire.

Le lecteur ne se tromperait pas en concluant que devant nous se trouvaient les mêmes personnages qui, d'après Willi Polack, avaient séjourné dans la maison hantée canadienne :

Sandrine Jeancart, gynécologue-accoucheuse,

Prosper Breton, docteur en chimie et anatomie,

Inès de Mérciat, ex-psychanalyste, devenue marchande de tapis,

Yégor Bourdenko, sculpteur russe, son fiancé,

Alpha Kreitmann, agent de voyage et adepte du spiritisme, sœur aînée d'**Ampère**, étudiant perpétuel,

Willi Polack, alias William de Poisson, homme d'affaires ruiné de New York, dont le bras gauche était mordu par un défunt militaire de Québec,

Duc, grand peintre et plus grand encore faussaire des tableaux surréalistes, au nom à coucher dehors, Franciszek Dzieduszyncki.

La Mercedes d'Ampère, généralement destinée aux familles nombreuses des cheikhs arabes en visite à Paris, fut la deuxième surprise successive que notre compagnie vécut sous l'auvent, à l'angle de l'avenue Victor-Hugo.

Un quart d'heure auparavant, Duc les avait surpris en leur présentant la mystérieuse chose cachée sous sa pèlerine, une petite caisse en bois de camphrier, achetée chez les Chinois dans le 13ème arrondissement, un véritable objet d'art, taillé dans une seule pièce de bois, couvert d'un splendide vernis rouge et décoré d'incompréhensibles lettres chinoises dorées.

Lorsque Duc eut entrouvert son couvercle, ils distinguèrent dedans, sur un coussinet de velours cerise, l'urne contenant les cendres de Petit Loup.

« On ne pouvait pas le laisser reposer éternellement dans une boîte à chaussures, dit Duc pour justifier ses dépenses excessives. Vous me devez chacun mille balles. »

Avant de prendre place dans la Mercedes à six portières, ressemblant à une géante chaussure laquée, ils remplirent son coffre de nombreux paquets de Noël et de boîtes en carton. Prosper s'empressa de choisir le meilleur endroit pour la cage de son oiseau trempé, autour de laquelle ses amis empilèrent un tas de gourmandises.

Visiblement, ces femmes et ces hommes étaient en train de préparer

un repas somptueux, à en juger par ce qu'ils avaient acheté au coin de la rue, chez l'un de meilleurs traiteurs de Paris : des pâtés de gibier et de poisson, du foie gras d'oie et de canard, des gigots d'agneau, des langoustes et des fruits de mer, des puddings de viande et de légumes, de la volaille en gelée à la truffe noire, une douzaine de fromages et, pour finir, des caisses de vin, du whisky, de la vodka, de la bière et du champagne, à peine sorti du frais.

Ils jetèrent leurs parapluies par-dessus cette avalanche de vivres et sautèrent dans la voiture dont le pare-brise était déjà orné d'une amende faramineuse, faute du stationnement régulier.

« Ces frais aussi, on les partage, soupira Duc. »

Ils se rangèrent dans l'automobile de la façon suivante :

Ampère – Willi,

Yégor – Inès – Prosper,

Alpha – Duc – Sandrine.

La petite esquisse ci-jointe nous montre qu'Ampère resta au volant et que Willi le Long prit place à côté de lui, les jambes repliées comme un mètre en bois de menuisier et le menton enfoncé entre ses genoux.

Ayant heurté le toit du véhicule, le chapeau du grand flandrin dégringola de sa tête et atterrit sur le siège pliant droit, sur lequel Prosper, myope comme une taupe, posa aussitôt son derrière osseux. Vu qu'il s'agissait d'un melon rigide anglais, sa forme changea instantanément avec un ronflement incongru.

En entendant ce bruit, Prosper adressa une excuse confuse à Inès, sa voisine sur le siège pliant du milieu. Un sourire pincé aux lèvres, elle accepta ses regrets et planta son nez pointu sous le col du manteau de son Russe qui occupait déjà le siège gauche, chargé de cadeaux de Noël de sa fiancée, d'un transistor, des jumelles et d'un appareil photo. Yégor posa un baiser affectueux sur le sommet de la tête d'Inès, à l'endroit même où ses cheveux étaient un peu clairsemés, et se mit à tripoter le mécanisme de déclenchement du Polaroïd, avec lequel il envisageait d'éterniser la présence de ses amis sur les sièges arrière.

La pression sur le déclencheur mit en marche la mécanique sophistiquée : la focale variable, le clignotement des voyants rouge et

vert, la mise au point automatique, l'éclair du flash et nombre de bruits mystérieux dans les entrailles de l'engin.

Un cliché en sortit sur-le-champ en rampant, comme si un monstre leur montrait sa langue rose-verdâtre. Attendu que nous ne sommes pas en mesure d'inclure cette photo en couleur dans notre chronique en noir et blanc, nous tenterons de la dépeindre en détail.

Au milieu de cette image de plus en plus nette, nous discernions Duc, affalé dans le velours de la banquette arrière, la caisse chinoise sur ses genoux. À sa droite, enfoncée dans son siège, figurait Sandrine, la jeune femme au chignon au sommet du crâne, dans lequel se distinguaient quelques cheveux blancs. Dépourvu de ses lunettes à la monture de nacre – comme c'était le cas sur la photo – le triste nez de Sandrine s'était attristé davantage en descendant jusqu'à sa fine lèvre supérieure, dont le frissonnement témoignait que sa propriétaire pouvait à tout instant fondre en larmes.

À gauche de Duc, Alpha occupait presque le même espace que le peintre polonais et Sandrine partageaient sur le reste de la banquette. Cette étendue, Alpha l'avait remplie de très riche contenu de son deux-pièces, de ses bras charnus, de ses larges hanches et de ses cuisses, roses de froid, débordant de sa courte jupe.

Il se révéla que Yégor était toujours un piètre novice dans l'art de photographie : la photo était prise de beaucoup trop près. Du surcroît, au lieu de faire le point sur le chapeau de Duc, il avait visé les cuisses roses d'Alpha. C'est pourquoi tous les trois visages, celui de Sandrine avec son chignon, celui de Duc avec son bouc et celui d'Alpha coiffé de son bonnet d'astrakan, apparurent un peu déformés et boursouflés comme observés au travers d'un verre convexe.

Par contre, le quatrième visage, derrière la glace arrière de la voiture, s'était trouvé juste à la distance convenable de l'objectif, un visage à peine visible derrière le voile de pluie, avec ses gros yeux marron et le front très haut d'où une mèche étrange, entièrement blanche, tombait sur sa tempe droite.

Comment ce quatrième visage était-il apparu sur la photo, se demanderait notre lecteur, vu que sur l'esquisse, incluse ci-haut, ne figuraient que trois personnes sur les sièges arrière ?

Le débutant dans l'art photographique, Yégor, se posa cette même question, en examinant l'image, encore pâle, tout comme Inès qui tira

son nez pointu du col de son ami, avant de pousser un cri inaudible, le regard cloué sur les contours de la tête d'un homme derrière la lunette, perlée de larmes de pluie, le visage d'un homme souriant en train de jeter un coup d'œil dans la voiture.

« Qu'est-ce que t'arrive, chère ? » s'étonnèrent les héros de la photo.

Au moment où Inès recouvra sa parole, Ampère avait déjà résolument mis en marche l'automobile en direction de la place de l'Étoile. Pendant qu'ils s'éloignaient de l'endroit où l'inconnu s'était présenté, sa face sur l'image commença à pâlir et disparut dès que la photographie se trouva dans les mains de Sandrine et de Duc.

« Dieu clément ! gémit Inès d'une voix aiguë d'enfant. C'était lui !

– Qui ça ? demanda Alpha.

– P e t i t L o u p ! » chuchota Inès.

Ce n'est qu'au bout d'une longue minute que la voix éraillée de Prosper interrompit le silence de glace :

« Cela n'a été qu'une perception imaginaire, chère. Parfois, l'homme croit voir ce que son subconscient aimerait dénicher.

– C'était lui en chair et en os, rétorqua Inès en hoquetant par suite de la peur vécue. Je l'ai vu comme je vous vois à ce moment même.

– Ne raconte pas de bêtises ! clamèrent ses amis.

– Ses cheveux, sa mèche blanche et sa cicatrice sur le cou ! dénombra Inès d'une voix d'enfant de plus en plus stridente, de la voix qui lui causait souvent des ennuis dans sa boutique quand elle répondait aux appels téléphoniques des clients qui la demandaient de faire venir sa mère.

– Des esprits à midi sur l'avenue Victor-Hugo ! pouffa de rire Willi le Long, plié en deux sur son siège.

– Pourquoi pas ! s'opposa Alpha. Les fantômes ! Monsieur Victor Hugo y croyait dur comme fer. Et puis, si je ne me trompe, aujourd'hui nous sommes le quarante-huitième jour.

– Qu'est-ce que ça signifie, le quarante-huitième jour ?

– Le quarante-huitième précède le quarante-neuvième, expliqua Alpha en toute simplicité.

– Cela paraît assez logique ! se moqua Willi.

– Le quarante-neuvième jour est le moment de la séparation définitive, le fit taire Alpha d'une voix qui provoqua des frissons dans le dos de ses amis, d'un contralto grave et rauque, entraîné lors de ses nombreuses séances de spiritisme. Et si notre chère Inès n'a eu aucune perception imaginaire, si elle l'a vu pour de bon ? Une croyance tibétaine affirme que quarante-neuf jours durant l'âme d'un mort se sépare à contrecœur de son corps, de ce qui était sa coque terrestre. S'il s'agissait vraiment de son dernier jour, il aurait eu besoin peut-être de jeter un ultime coup d'œil dans la voiture, pour nous voir encore une fois, pour nous faire ses adieux. »

Ces paroles soulevèrent une colère bleue du savant docteur Prosper dont la nuque, couverte de rares duvets roux, se mit tout de suite à suer, comme de coutume lorsqu'il mangeait un plat pimente ou goûtait d'une bêtise piquante.

« L'âme ! se récria-t-il d'une voix stridente d'oiseau. Je vous prie de ne pas abuser de ce mot en ma présence ou de l'employer avec le respect que l'on lui doit. Depuis que l'homme s'était dressé sur ses pattes arrière, se mettant dans la tête qu'il dispose d'une âme prétendument noble, un grand nombre de têtes érudites se sont cassées en essayant de démontrer son authenticité… »

Saisi du courroux légitime d'un chercheur indépendant du CNRS, Prosper aurait discouru ainsi encore longtemps, si, à ce moment même, le téléphone de la voiture ne s'était mis à sonner. Dans un silence pesant, ils attendirent la troisième sonnerie avant qu'Ampère ne se raclât la gorge serrée.

« Qui pourrait-ce être ? » demanda-t-il.

Ils s'étaient déjà grandement engagés dans le tourbillon diabolique sur la place de l'Étoile. La vision d'Inès de tout à l'heure et la voix caverneuse d'Alpha, qui communiquait avec les forces de l'au-delà, les portèrent maintenant tous à percevoir des images débusquées du surnaturel, autrement inaccessibles pour les simples mortels, qui surgirent devant eux de la pluie et de la bruine gluantes.

Comme par miracle, sur les murailles de l’Arc de triomphe, des phénomènes incroyables se produisirent. Les bas-reliefs sur le vieil édifice avaient l’air de revenir à la vie. Ils se gonflèrent de l’intérieur comme de la levure, ils grésillèrent telle de la chaux vive, ils cillèrent et firent des clins d’œil d’une manière assez grossière. Le poing fermé, l’un des soldats de pierre leur montra même un obscène bras d’honneur.

C’était pénible de voir, mais plus pénible encore était le sentiment que la raison les avait abandonnés. C’est pourquoi ils craignaient fort de confier leurs visions les uns aux autres.

Pendant tout ce temps, le téléphone continua à sonner, mais personne ne s’enhardit de toucher l’un de deux combinés dans la voiture, le premier à côté du sélecteur de vitesses, à la portée de la main d’Ampère, et le deuxième, appliqué sur le revers de son dossier, entre les sièges d’Inès et de Yégor.

« Qui pourrait-ce être ? fit Ampère en toussotant.

– Peut-être le propriétaire du véhicule, murmura Willi.

– Réponds à l’appel ! lâcha Yégor à Ampère d’une voix chevrotante.

– Ne réponds pas, le conseilla Alpha. Ne réveille pas le chat qui dort. »

Jusqu’alors ils avançaient comme un escargot sur la place embouteillée et depuis en aucune façon. Ils s’arrêtèrent à la hauteur des Champs-Élysées en attendant impuissants le miracle qui dégagerait les lieux. Quelques minutes plus tard, Ampère immobilisa les essuie-glaces et le crachin, plein de suie, couvrit rapidement le pare-brise.

Le téléphone, qui restait muet durant quelques instants, se remit soudain à bêler.

« Une espèce de brebis galeuse, se moqua Willi.

– A-tu donné à quelqu’un le numéro de la voiture ? demanda Alpha à son frère cadet. Peut-être à l’un de ces jupons avec lesquels tu bûches les leçons d’anthropologie au Jardin du Luxembourg ? Monsieur le perpétuel étudiant jouit à présent d’un téléphone doré dans sa bagnole de luxe !

– Ma parole d'honneur !... » jura Ampère.

S'abandonnant à la colère, Alpha attrapa le combiné accroché entre Inès et Yégor.

« Allô ! s'écria-t-elle. Qui est là, s'il vous plaît ? »

Le son qui parvint à son oreille charnue lui vida le visage et le double menton de la dernière goutte de sang. Seule sa lippe pulpeuse préserva sa couleur grâce à la couche épaisse de rouge à lèvres. Cette même lippe trembla fortement tandis qu'elle replaça le combiné dans sa base comme si elle posait l'œuf d'un serpent dans son nid maternel.

« De quoi s'agit-il ? demanda Prosper.

– Qui était-ce ? » bégaya Inès.

Au lieu de répondre, Alpha s'empara d'une gourde de vodka, dont le goulot, comme d'habitude, saillissait de la veste de Duc, à la place de la pochette. Attendu qu'ils n'avaient jamais vu Alpha Kreitmann consommer la moindre gorgée d'alcool, ses amis échangèrent des regards stupéfaits pendant qu'elle buvait à la régalade la moitié de la petite bouteille enchâssée dans l'argent.

« Une mauvaise nouvelle ? demanda Duc, en s'empressant d'arracher son bien de la main d'Alpha, dont les doigts contractés étaient devenus bleuâtres. Un fait fâcheux ? »

Tout en gardant le silence, Alpha joignit les trois doigts de sa main droite afin d'en dessiner le signe de la croix sur la vitre embuée auprès d'elle, puis, elle fit le même signe à côté de Sandrine et sur la lunette arrière.

Alors le téléphone bêla de nouveau.

Cette fois, ce fut Prosper qui décida de tirer les choses au clair. Ne tenant pas compte de la gesticulation désespérée d'Alpha – « Ne réveillez pas le chat qui dort ! » – Prosper se pencha par-dessus Inès et empoigna le combiné. À parvint-il à le porter à son oreille, quant y retentit une voix pleurnicheuse de l'homme que tout le monde identifia instantanément, la même voix qui, tout à l'heure, avait incité Alpha à gribouiller ses croix sur les fenêtres.

« Reviens, Maria-Stella ! brailla cette voix geignarde. Ton Mario te

pardonne tout ! Faute de ta fidélité, je me suis donné la mort ! C'est à ton tour, l'infidèle, je te truciderai, je te viderai de tes viscères, j'aspirerai tout ton sang, espèce de pouffiasse !

– Nom d'une pipe, lâcha Duc dans le silence qui s'était réinstallé.

– La mesure est comble ! » s'égosilla Prosper en jetant le combiné sur les genoux d'Inès, comme s'il était chauffé à blanc.

Inès poussa un cri, ayant l'air d'être brûlée, elle aussi.

Mario, le pleurnichard, continua à quémander de la pitié et à fulminer entre les cuisses d'Inès, « Reviens, Maria-Stella, reviens, espèce de garce ! », tant que Yégor n'enfonça le combiné dans sa base.

« Comment expliques-tu, maître, ce phénomène naturel ? s'adressa Duc souriant à Prosper.

Aucunement ! gronda le docteur Breton. Cela ne peut nullement être un phénomène naturel !

– Pourtant, il vient d'avoir lieu dans la nature. C'est pour cette raison que je me permets de le nommer le fait naturel, persévéra Duc. Nous en sommes tous les témoins. Nous nous trouvons sur la place de l'Étoile à Paris. Nous sommes en état de veille, nous sommes de jugement sain, nous ne sommes pas ivres.

– Qui te garantit qu'on est de jugement sain ? » croassa Prosper.

En fixant son regard fasciné sur l'une des croix d'Alpha d'où s'écoulaient les larmes visqueuses, il sortit son mouchoir, résolu de les effacer.

« Il s'agit peut-être tout simplement d'une hallucination collective, dit-il.

– Ne les touche pas, l'avertit à mi-voix Alpha, la protestante. Cette affaire n'est pas très catholique. »

Un chat dans la gorge, Prosper demanda :

« Que veux-tu en dire, chère ? »

Alpha se servit une fois de plus de son contralto rauque, perfectionné

lors de ses séances spiritualistes, de la voix qui leur donnait toujours des frissons dans le dos :

« Notre voiture pourrait être comparée à ce manoir de Québec qui portait malheur », proféra-t-elle.

Ces paroles produisirent de nouveau des gouttelettes de sueur sur le front de Prosper.

« Je vous prie de ne mentionner plus les spectres en ma présence ! tonna-t-il.

– Gardons notre sang-froid, s'immisça Willi, tordant son cou par-dessus le dossier de son siège. Essayons de résumer les événements. Nous avons été tous témoins de la première apparition du satané Italien dans la maison prétendue hantée de la grand-tante de Prosper au Canada. Cette manifestation de Mario, le cocu, qui avait jeté le trouble dans notre esprit, nous avons bien tâché de l'expliquer de plusieurs manières, comme une décharge électrique dans l'atmosphère au moment de la tempête, par des lignes de téléphone embrouillées ou comme la fumisterie d'un mauvais plaisant et cætera. Aujourd'hui, nous constatons que Mario est plus obstiné que l'on pouvait admettre : l'Italien nous rend visite à Paris. Au Québec, il a menacé sa femme enfuie de mettre fin à ses jours, et cette menace, si je ne m'abuse, il l'a menée à bonne fin. Aujourd'hui, il fait un pas important en avant, il nous téléphone de l'au-delà. Faisons appel à la raison. La question que j'aimerais soulever est la suivante : Comment est-ce possible ? »

En réponse à cette interrogation, le téléphone bêla une nouvelle fois.

« C'est une farce impudente et de mauvais goût ! s'écria Prosper. Voulez-vous enfin clore le bec de cette âme damnée !

– Je le ferai volontiers, se proposa Yégor et, au lieu de toucher l'interrupteur de téléphone, il arracha tout bêtement le câble qui liait l'appareil à ses haut-parleurs sur les portières.

– Si les maisons hantées existent bel et bien, pourquoi n'existeraient pas aussi des autos hantées et même des places maudites de nos grandes villes ? » médita Alpha à vive voix dans le silence qui se remit enfin à régner, un silence bienfaisant, dérangé uniquement par les hurlements des sirènes de police, les vociférations des conducteurs en rage et le vacarme des moteurs.

Prosper foudroya Alpha du regard, tandis que dans la voiture retentit un cri aigu d'Inès. Tous les yeux se tournèrent vers elle, puis en direction de la lunette arrière où était braqué l'index de la jeune femme. L'une des croix protectrices d'Alpha, dessinée sur la vitre embuée, s'était mise à saigner. Les gouttes d'eau condensée, bavant jusqu'alors comme des larmes incolores, étaient devenues rouge cerise.

« Que Dieu nous protège ! chuchota Inès en se signant.

– Gardons le sang-froid, amis, murmura Willi. L'essentiel c'est de ne pas perdre le nord. »

Pendant que Prosper et ses compagnons ébahis scrutaient comme ensorcelés deux autres croix qui s'étaient mises à saigner, elles aussi, nous essayâmes de reprendre nos esprits. Dans ces circonstances, ne croyant guère aux miracles, un homme raisonnable et judicieux aurait réfléchi ainsi :

La voix au téléphone qui criait sa détresse de l'au-delà pouvait appartenir à un compère farceur d'Ampère. Les clins d'œil obscènes des bas-reliefs de L'Arc de triomphe pourraient être expliqués par le jeu de lumière et d'ombres. Enfin, les gouttes de sang sur les vitres devaient probablement leur redoutable couleur à la présence des gyrophares d'une voiture de police dans les parages.

Malgré cela, la place de l'Étoile et son Arc de triomphe, situés sur l'axe mystique « la pyramide du Louvre – l'Arche de la Défense », subsistaient dans notre esprit comme le centre cosmogonique de vieux dieu et démons, des forces invisibles, à la portée de notre main. C'est pourquoi leurs miracles ne suscitaient guère notre étonnement. Sur cet axe Est-Ouest, souvenons-nous les paroles de Willi : « L'essentiel c'est de ne pas perdre le nord ! »

Tout est possible sur la place de l'Étoile, où l'un des ancêtres de Willi le Long, monsieur Ribart, se proposa d'édifier un monument quelque peu extravagant, un éléphant colossal, qui, à la gloire de l'Empereur, aurait dû cracher avec impétuosité un vrai ruisseau sur les Champs-Élysées Tout est possible sur ce parcours magique entre le lever et le coucher du soleil.

Nos amis avancèrent comme un escargot jusqu'à l'avenue suivante, où ils furent contraints à s'immobiliser de nouveau. Munie d'une pochette de batiste, Inès se mit à essuyer les gouttes sanglantes sur les vitres. Vu que son mouchoir était de la même couleur rouge, les occupants de

la voiture restèrent perplexes quant à l'origine des fameuses gouttes : les larmes de sang ou les reflets des gyrophares ?

Tout le monde se tut, le regard vide. Ampère coupa le contact du moteur. Les essuie-glaces s'arrêtèrent et la pluie fine recouvrit le pare-brise, en les isolant complètement du monde extérieur.

Ayant trouvé le temps long, Duc se mouvait sur son siège, tout en caressant le couvercle de sa petite caisse de camphrier. Il toussota à plusieurs reprises comme s'il voulait leur confier quelque chose qui le tourmentait. Il ne prit son courage à deux mains qu'après avoir bu une gorgée de sa gourde.

« Hier soir, je suis tombé par hasard sur un homme qui avait connu Petit Loup à l'époque de ses débuts, avant son arrivée à Paris », se vanta Duc.

Une fois ces mots prononcés, tout le monde tendit l'oreille.

LE RÉCIT DE DUC

DU THÉÂTRE SLAVE DE PETIT LOUP

Comme vous le savez, entama Duc son histoire incroyable, depuis des années, la brasserie le « Cosmos » à Montparnasse sert de rendez-vous aux immigrés slaves à Paris, les compatriotes de la mère de Petit Loup. Hier soir vers minuit, une force inexplicable m'a emmené au « Cosmos » et m'a forcé à m'asseoir devant un verre de calvados, à proximité d'une table où ces étrangers causaient de la pluie et du beau temps. Mon intention n'a pas été de me tenir aux écoutes : de toute façon, j'ignore parfaitement leur langue. Mais cette fois ils ont parlé français à cause de la présence de deux Parisiens attablés à côté d'eux.

Comme d'habitude parmi les émigrés, leur bavardage à traité leur thème favori, le seul – excepté la bouffe et la bouteille – capable de faire revivre le goût de leur patrie sous leur palais, les derniers cas de la mort de leurs compatriotes dans leur pays et parmi ceux dispersés aux quatre coins du monde. J'étais en train de m'interroger pourquoi la mort des connaissances vagues et presque oubliées présentait pour eux une nouvelle si importante, quand le nom de Petit Loup retentit à mon oreille.

Le haut du pavé a tenu un homme de la Belgique, inconnu pour moi, qui se trouvait, en apparence, de passage à Paris, un homme de

théâtre, si j'ai bien compris, l'homme qui s'est présenté comme camarade d'école de Petit Loup.

C'est lui qui leur a apporté la nouvelle de la mort récente de Marie-Loup Janvier, dont il avait entendu parler à Bruxelles d'un compatriote du Canada. Le bruit d'une mort court parmi les émigrés d'un continent à l'autre comme un signal de fumée indien.

L'homme de théâtre s'est vanté d'avoir été, à l'époque, ami inséparable de Petit Loup dans la patrie de sa mère, de l'avoir visité trente-six fois à son domicile, ayant eu l'honneur de faire connaissance avec son père, monsieur Janvier, le stomatologiste français. D'après ces dires, lui, l'homme de théâtre, avait été même témoin de l'invraisemblable fuite de Petit Loup à l'Occident.

Cela fut une fuite très théâtrale, si l'on pouvait s'exprimer ainsi. L'expression est plus qu'appropriée, vu qu'à ce moment ils se trouvaient dans un vrai théâtre, cette nuit chaude du mois d'août, au « Théâtre de quat'sous », dans la Vieille ville, où Petit Loup mettait en scène son adaptation du célèbre conte de Gogol, « Viy », imaginé comme un mimodrame.

Il s'agissait de la répétition générale avec les costumes et les effets spéciaux, dans un décor faisant revivre l'atmosphère spectrale dans une petite église de village en Ukraine, près de Kiev, où le malheureux collégien Homa fit la connaissance du diable russe, avant qu'il ne rende son âme épouvantée.

Le décor était encore inachevé et le « lointain », le mur du fond béant, donnait sur les magasins d'une gare ferroviaire. C'est pourquoi, des fauteuils d'orchestre, on pouvait voir, derrière la diabolique église russe, un ciel parsemé de grosses étoiles autour de la lune à l'auréole embrumée.

Le rôle de la Sorcière, la défunte fille d'un koulak russe, était interprété par une jeune actrice dont c'était le premier emploi dans un théâtre professionnel, une comédienne d'un talent médiocre, mais d'une beauté éblouissante. Les cheveux drus couleur de blé, grande et svelte comme un roseau, la jeune femme de dix-sept ans semblait à peine émergée d'une rivière où les nymphes des eaux prenaient un bain à minuit. Plus émouvante encore que son corps était sa façon de se déplacer, sans lever les pieds du sol, comme si elle ne marchait pas mais plutôt flottait, tel un voilier poussé par un zéphyr intérieur.

Petit Loup était très mécontent de l'acteur qui interprétait Homa, surtout à la fin du deuxième acte où la Sorcière devait l'envoûter par sa danse pour lui bander les yeux avec une longue touffe de ses cheveux et l'emmener, ainsi aveuglé, vers le fond de la scène.

Plutôt que de suivre son pas et de lui soumettre son corps, comme s'ils étaient devenus un seul être diabolique, le malheureux maladroit clopinait et zigzaguait, en provoquant enfin, après le treizième essai, les foudres de Petit Loup.

« Que diable ! se mit à hurler ce dernier, pourpre de rage. Observe comment je le ferai, moi ! »

Ils échangèrent leurs rôles. Le comédien descendit dans la salle et le jeune metteur en scène monta sur le plateau. Il ordonna à la blonde fée de lui bander les yeux avec sa touffe de cheveux et se colla contre elle comme un danseur du tango argentin.

« Nous sommes tous les enfants de Gogol ! » s'écria-t-il du haut de la scène.

Ce furent les derniers mots énigmatiques de Petit Loup que ses comédiens entendirent de leur vivant : « Nous sommes tous les enfants de Gogol ! » Personne ne les avait compris, personne ne s'était douté de leur sens caché. Ils contemplaient, admiratifs, le jeune homme à la mèche blanche – le signe particulier qu'il portait sur le front depuis sa naissance – ils l'observaient en train de s'accoupler avec la fille, en pénétrant en elle pour ainsi dire, comme s'il faisait l'amour debout.

La leçon de théâtre qu'il voulait donner à son mauvais comédien ne se limita pas à cela : Petit Loup entreprit de faire une chose que la mise en scène n'avait guère prévue avant cette nuit estivale. En s'unissant avec la fée des eaux, le bras serrée autour de sa taille, il l'emmena vers le fond de la scène, comme s'ils hissaient une voile invisible afin de prendre la mer en direction de leur destin commun.

Au lieu qu'elle le guide, c'est lui qui la mena. Un long pas, puis deux pas courts les firent sortir de l'église du village russe au clair de lune dans lequel nageait la gare ferroviaire. Pour embellir davantage leur départ dans la nuit, une luciole les accompagna, en étincelant de son ventre vert-jaune : une étincelle longue et deux autres courtes…

Quelques spectateurs dans la salle les applaudirent en signe d'approbation en échangeant des commentaires à mi-voix, leurs

expressions d'admiration, dans l'attente du retour des artistes et de la suite du spectacle.

Plusieurs minutes s'écoulèrent alors que les disparus s'absentaient toujours. Le doyen des comédiens, celui qui jouait le père de la Sorcière, mécontent de son rôle et des répétitions nocturnes, décida d'attendre la reprise du travail dans le buffet du théâtre. Un quart d'heure plus tard, ulcérés par leur boulot mal payé, les machinistes et les électriciens suivirent son exemple. Le groupe de spectateurs s'égrenait de plus en plus et au moment où quelqu'un commença d'éteindre les projecteurs, dans la salle ne restait qu'une seule personne, témoin de cet événement, l'homme de théâtre qui allait raconter cette histoire à ses compatriotes au « Cosmos », se demandant toujours : « Nous sommes tous les enfants de Gogol ? Que diable, qu'a-t-il voulu dire avec ce charabia ? »

Sans tarder, il répondit lui-même à cette question.

Ce que n'était pas prévu par la mise en scène de Petit Loup fut la suite de la promenade nocturne de deux danseurs de corde. Ayant quittés la scène comme soudés l'un à l'autre, ils dirigèrent leur pas flottant tout droit vers la gare, ils passèrent par la consigne pour prendre leurs valises, ils compostèrent leurs billets, achetés deux jours auparavant et sautèrent dans un train express en destination de Paris, une minute avant son départ, à minuit zéro sept. Mariés en quelque sorte, ils passèrent cette nuit à la fenêtre, puis le jour suivant et encore une nuit, pour débarquer à l'aube de la deuxième journée de voyage à Paris, comme si l'église du village russe ne se terminait qu'à la Gare de Lyon…

« Nous sommes tous les enfants de Gogol ! » dit Duc en guise de conclusion. Si les démons existent, ils naissent et demeurent dans notre tête. »

C'était la fin de son récit d'un épisode inconnu de l'ancienne vie de Petit Loup, de la vie qu'il cachait de ses amis les plus proches. Sa fée des eaux fit quelque part un faux pas sur la corde, et l'homme à la mèche blanche continua tout seul son voyage sur la scène géante, d'où il n'arrivera plus à descendre.

« Il a fait sortir le théâtre dans la vie, soupira Duc en caressant toujours la petite caisse avec l'urne.

– Il ne m'a jamais confié ses amours, murmura Sandrine, tout en

griffonnant sur une vitre embuée un mot à peine lisible qui ressemblait au nom de Petit Loup : Janvier. Je n'ai jamais prétendu valoir pour lui plus que les femmes qui me précédaient. »

Elle enleva ses lunettes et se tourna vers la fenêtre en la touchant de son triste nez comme si elle cachait son visage de ses compagnons. Lorsqu'elle fouilla dans son sac à la recherche de son mouchoir, ses épaules tremblaient.

Dans la voiture s'installa un silence pénible.

Pour l'interrompre, Ampère ouvrit sa vitre.

« Que se passe-t-il ? s'écria-t-il en direction d'un motard dont le casque avec les lanières tendues sous le nez et le menton ressemblait à l'équipement d'un cheval de parade.

– La rencontre au sommet ! répondit l'agent de police, déguisé en cheval.

– Quelle rencontre et quel sommet ?

– La francophonie, fut la réponse. Les chefs de soixante-dix États francophones.

– Cette floraison de la francophonie me sèche fortement la gorge, s'égaya Willi le Long. Je suppose que personne ici n'a rien contre une gorgée de champagne ? »

Naturellement, personne n'eut rien contre, la gorge sèche à cause d'un tel épanouissement de la francophonie.

« Je descends dans la cave ! » annonça Willi, en enfonçant son chapeau sur la tête pour sauter de la voiture.

Une minute plus tard, verts de jalousie, les conducteurs des automobiles avoisinantes jouirent de la vue sur une personne de grande taille, à l'allure dégingandée, vêtu d'un costume de soir, qui était en train de sortir du coffre d'une énorme Mercedes deux bouteilles embuées d'un grand vin mousseux, avant de disparaître dans la voiture avec sa charge précieuse.

À l'intérieur de la berline, l'humeur de ses compagnons s'améliora instantanément. À part les deux bouteilles, Willi le Long avait apporté

le nombre convenable de verres à pied et une boîte de barquettes en pâte feuilletée, farcies de foie gras et de pâté de faisan.

« Je te tire mon chapeau ! dit Prosper pour vanter ses mérites.

– L'avenir me paraît tout en rose, déclara Duc, guignant la compagnie à travers son verre couvert de buée.

– Cet embouteillage me rappelle un autre semblable, dit Prosper dans un sourire mélancolique, en trempant l'index dans son verre pour mouiller aussitôt la peau derrière son oreille droite. On dit que ça porte chance, murmura-t-il. En tout cas, Petit Loup le tenait pour vrai. »

Après avoir fait la même chose à son oreille gauche, il se pencha vers Sandrine afin de lui mouiller, à elle aussi, la peau derrière l'oreille.

« Ici même, sur cette place, nous avons failli rater notre avion pour le Canada, Petit Loup et moi, le premier vol direct Paris – Québec. C'était au début du mois de mai, le lendemain de votre première séparation.

– On s'est séparé au mois d'août, le corrigea Sandrine.

– Au mois d'août, vous vous êtes séparé une deuxième fois, dit Prosper en souriant patiemment. Notre voyage au mois de mai avait eu lieu l'année précédente. C'était une belle occasion de l'arracher de tes griffes pour une dizaine de jours, avant que vous ne vous réconciliiez une fois de plus. Il avait beaucoup souffert après ton départ au Maroc avec Bruno.

– Mon linge sale n'intéresse personne ici, marmonna Sandrine.

– Tous ce qui concerne Petit Loup touche chacun parmi nous, sourit Prosper débonnaire. Et, surtout, une découverte que j'ai faite grâce à votre séparation et à notre séjour d'une semaine au Canada. Depuis longtemps, je me suis douté qu'il a eu un faible pour la superstition ingénue, sucée dans le folklore slave avec le lait maternel. Mais je ne pouvais imaginer que notre ami s'était déjà grandement engagé dans la terre qui n'est à personne, la grande passion d'Alpha, dans la quête des phénomènes suprasensibles. Le voyage au Québec et notre séjour dans une « cabane à sucre » m'a dessillé les yeux. Je pense que vous tous méritez la vérité de ce sujet. Le souvenir de Petit Loup est notre fortune commune.

– Vas-y ! » l'encouragea Willi.

Prosper n'était pas un homme qu'il fallait encourager deux fois.

LE RÉCIT DE PROSPER

DU THÉÂTRE LYRIQUE DE PETIT LOUP

Nous sommes partis en voyage dans les mêmes conditions de circulation, commença Prosper son histoire, et le chauffeur de taxi nous avait amené à l'aéroport cinq minutes avant le décollage de l'avion. Nous survolâmes l'Océan et nous nous trouvâmes dans le manoir de ma tante-Agathe que vous tous connaissez comme votre poche, mais à l'époque de l'année tout à fait différente par rapport à l'hiver à qui vous avez goûté. Cette période avant-printanière du mois de mai, ma vieille nourrice Soma la toujours qualifiait de « cinquième saison » en la haïssant comme la peste, de même que ses ancêtres indiens.

Comment dépeindre cette saison éveillant en homme un chagrin et une mélancolie indescriptibles ?

La fin d'avril et le début de mai. C'était un monde sans espoir que nous découvrîmes à travers les fenêtres, en se réunissant le matin suivant au rez-de-chaussée de la vieille maison « Akka ».

Presque toute la neige était fondue, mis à part de ses rares îlots à l'ombre et à l'abri des vents, couverts de suie et de croûte fine de sel gris. Le ciel brumeux était sans nuages et sans aucune couleur, un ciel indifférent, épuisé par des tempêtes hivernales comme le visage d'un malade abattu. Sous ces cieux peu cléments, les arbres n'osaient pas encore remonter la sève de leurs racines dans leur ramure nue, et la terre, rongée si longtemps par l'hiver, semblait être réduite en cendres humides.

Un monde sans espoir, ce furent les mots de Petit Loup.

« Qu'est-ce que je t'ai fait, gémissait-il en badinant, pour que tu essaies de me tuer, m'emmenant dans ce monde sans espoir afin de me délivrer de mon chagrin ? »

J'étais prêt à lui proposer de faire un saut à Montréal pour y tourner en rose nos idées noires, lorsque le téléphone sonna subitement. À l'autre bout de fil m'attendait une surprise salvatrice : un vieil ami,

Boris, stomatologiste, un camarade de lycée qui était informé de mon bref séjour chez tante-Agathe, après des années d'absence. Il nous jeta la bouée de sauvetage au moment où seul notre nez tenait encore à la surface du Saint-Laurent. Il nous convia chez lui, à la campagne, pour y « courir les érables », comme les gens de son pays nommaient autrefois la récolte printanière de l'eau d'érable.

Sans tarder, nous nous rendîmes au Cap-Tourmente, puis dans un bosquet où le grand-père de Boris avait bâti sa cabane à sucre. Une habitation en troncs d'arbres qui semblait sortir tout droit de la Blanche-Neige et les sept nains. La fumée de sa cheminée, caillée en l'air comme un fromage à pâte molle, ne se dissipait guère. Elle planait au-dessus de la maisonnette et la tête des arbres, donnant à ce coin un charme tout à fait irréel.

Les petits seaux en bois de tremble, des récipients propres à puiser de l'eau d'érable, suspendus à presque tous les troncs, prêtaient aux arbres l'allure de sveltes filles enceintes. Au-dessus d'eux, dans les fûts, le grand-père de Boris avait planté des gouttières en fer blanc, d'où le suc précieux suintait dans les seaux.

« Je rentre en ville dès ce soir, nous dit Boris. Si le coin vous plaît, vous pouvez y rester le temps que vous voulez. Vous avez tout le nécessaire, la nourriture, la boisson et de quoi vous chauffer. »

Petit Loup paraissait complètement séduit.

Il prononça trois fois de suite quelques paroles aphones, que j'ai comprises à grand-peine grâce au remuement de ses lèvres.

« La forêt promise ! répéta-t-il. La forêt promise ! »

Nos voix attirèrent de la cabane à sucre la « Blanche-Neige » et ses « sept nains ». La Blanche-Neige était l'épouse de Boris, une charmante Indienne de la tribu des Hurons, et les sept nains, les sept lurons, ses enfants avec Boris, trois fillettes blondes et quatre garçonnets au teint brun.

La coutume voulait que nous passions le reste de la journée dans le bosquet en récoltant la sève d'érables. Les vieilles raquettes de notre hôte chaussées, nous fîmes le tour d'au moins trois douzaines de seaux pour verses leur contenu dans un petit tonneau de Boris, posé sur une luge.

Petit Loup devenait de plus en plus fasciné.

« La forêt promise ! » murmurait-il en donnant de petites tapes tendres au tronc d'arbres, à la manière dont un vacher aurait tapoté ses vaches laitières.

Nous n'interrompîmes notre récolte qu'à l'appel de l'Indienne à partager leur modeste repas. Dans la cabane nous attendait son casse-croûte sur la table la plus drôle du monde, que Boris avait faite à la hâte avec une vétuste porte, couchée sur quatre tonneaux. Nous nous assîmes sur les planches posées sur les tronçons d'arbres tout autour, et nous nous jetâmes, tels des loups affamés, sur les friandises de l'Indienne. Tout d'abord, les œufs pochés dans un sirop mielleux d'érable, puis un ragoût de haricots rouges sur le lit de jambon frit dans le sucre d'érable, et, pour couronner ce festin sucré, des tranches de pain tartinées du beurre d'érable et de la crème fraîche épaisse.

À la fin du repas, arrosé de l'eau de vie d'érable, Boris nous demanda encore une fois, si nous étions certains de pouvoir tenir le coup jusqu'à son retour, à la fin de la semaine. Aussitôt qu'il eut eu notre réponse affirmative, il donna l'ordre de départ à la Blanche-Neige et à ses sept nains. Il installa l'Indienne et les trois fillettes sur son scooter de neige, il embarqua les garçons dans les deux luges, attachées à son engin, et nous salua sans un mot, les paumes de ses mains jointes, à la manière des Hurons de se dire au revoir.

Une fois la caravane étrange disparue sur le sentier qui menait vers la vallée, Petit Loup s'éclipsa dans la maison, pour revenir quelques instants plus tard muni d'une lampe à pétrole et de sa clarinette. Je me demandais qu'allait-il faire, mais je n'osais pas lui poser cette question. Il rechaussa les raquettes demeurant bouche cousue et partit faire un nouveau tour d'érablière. Cloué au seuil de la cabane, je l'observais en train de déambuler d'un arbre à l'autre, entouré de l'auréole de lumière, dans la nuit de plus en plus ténébreuse. Il paraissait que ce halo lumineux ne provenait pas de sa lampe, mais qu'il rayonnait de son propre corps.

Moi aussi, je fit un saut dans la maison pour bourrer ma pipe : une envie folle me prit de fumer une bonne pipe au seuil de la cabane. Lorsque je l'allumais à côté de la cheminée, un son bien connu me fit dresser l'oreille. Je me précipitai vers une petite fenêtre d'où je pouvais voir notre Petit Loup parmi les arbres.

Sacré bouffon ! Il fallait l'entendre et le voir !

À la lumière de la lampe, de ce halo qui semblait émettre des rayons lumineux de ses mains et de son visage blême, gardant son sérieux, notre ami jouait du Mozart aux érables.

Tout juste, au pied de la lettre, il ne jouait pas parmi les arbres, il jouait aux arbres ! Pour être plus précis, il improvisait un morceau musical que nous tous connaissons par cœur, ce premier mouvement du « Quintette pour clarinette et cordes », de Mozart, cet allegro dont au début les violons préparent habilement la sortie de la clarinette de l'ombre. Naturellement, devant son public patient et reconnaissant, en face des érables à sucre, rien ne l'empêchait de mettre tout sens dessus dessous, de se jouer de la partition, d'interpréter à la clarinette la partie appartenant aux cordes.

Pour ainsi dire, il arrosait les arbres de la musique !

Vous allez me demander, comment son public se comportait.

Je ne doute guère qu'il se trouvera parmi vous quelqu'un qui accuserait un docteur ès sciences de perdre la boussole, si celui vous disait que les arbres écoutaient avec passion notre Petit Loup. Je ne dispose d'aucune preuve de cette affirmation, mais je vous jure la vérité de mon récit : à ce moment merveilleux, entre l'homme et les arbres s'était établi un rapport de transition réciproque, une sorte d'échange de cadeaux primordiaux.

Ils communiquaient de la façon dont dans la nature se font comprendre les autres formes de la vie, la langue que nous avons oubliée depuis longtemps, celle des êtres volants et des reptiles, des fleurs et des insectes, et même des formes inférieures du vivant, des levures ou des étoiles de mer, des êtres qui chuchotent les uns aux autres leur secret de l'immortalité.

L'apogée de ce dialogue sans paroles eut lieu à la fin du premier mouvement, lorsque Petit Loup exécuta la dernière note et se tut, le bec de la clarinette appuyé sur sa lèvre inférieure, comme s'il attendait la réponse des arbres. À ce moment-là – il me semblait que je rêvais – les érables à sucre se mirent tout simplement à uriner. De toutes les gouttières en fer blanc, enfoncées dans leur écorce, l'eau sucrée commença à s'écouler en abondance, de tous les troncs à la fois ! Cela ne dura pas très longtemps, pas plus que deux minutes, mais il n'y avait nul doute que les érables pissaient de bonheur.

C'est un comble ! Entendre cette histoire farfelue de la bouche du docteur Breton ! Des arbres à l'oreille musicale qui urinent de bonheur ! Nos amis dans la Mercedes était abasourdis, tout comme Duc qui bégaya à grand-peine :

« Es-tu sûr de ne pas avoir rêvé tout ça ?

– Je vous jure que non ! gémit Prosper. J'étais hors de moi de stupéfaction, mais je n'avais pas rêvé. La meilleure preuve qu'il ne s'agissait pas d'une chimère était celle… »

Hélas ! il n'était pas écrit dans le ciel que la compagnie de Prosper entend cette preuve, car, subitement, à proximité de leur voiture, retentirent les hurlements des sirènes. Le policier dont nous avons déjà fait connaissance, celui déguisé en cheval de parade, tapa avec fureur sur le pare-brise, juste devant le nez d'Ampère.

« Ne dormez pas ! s'écria-t-il, écumant de rage. Ne rêvez pas ! Allez, circulez ! »

Il nous semblait que le gardien de la paix était trop sévère envers Ampère, émerveillé par le conte en l'air de Prosper. Le frère d'Alpha n'avait fait rien de mal, à part le fait d'avoir coupé le contact de la Mercedes, provoquant ainsi la colère des automobilistes voisins au moment où, par miracle, l'armée de véhicules commençait à bouger. Ampère et ses amis n'avaient bu qu'un verre de champagne, en se laissant aller à la rêverie, la veille de Noël. D'ailleurs, ce 24 décembre, à 14 h 10, sur la place de l'Étoile, nombre de leurs voisins, leurs compagnons de malheur, firent des choses bien plus excentriques pour survivre, asphyxiés par les gaz irrespirables dans cet embouteillage du siècle.

Là où même des rats auraient fui comme des perdreaux, les conducteurs en face des Champs-Élysées – donc, au seuil de l'enfer – s'adaptèrent très bien aux rudes circonstances régnantes. Certains de ces débrouillards réussirent à vendre leur voiture sur place pour s'enfuir à pied. Quelques jeunes couples s'adonnèrent aux attouchements plus ou moins impudiques. Sur le chemin de son hôpital, une femme enceinte mit au monde une fille de quatre kilos, se portant comme un charme. Une bande de garçons turbulents se divisa en deux équipes pour disputer avec succès un match de football. Chemin faisant vers le Bois de Boulogne, une famille portugaise alluma un feu sur le bitume et fit rôtir à la broche un cochon de lait, pas plus grand que le nouveau-né ci-haut cité. La grand-mère d'une

famille normande attrista ses proches par son trépas subit sur la banquette arrière de leur voiture. Pourtant, ces braves gens habiles ne se laissaient pas tourmenter. Ils creusèrent immédiatement une fosse à l'endroit même pour y inhumer la vieille dame, dans le voisinage de quelques immigrés de l'Afrique du Nord qui avaient aussi défoncé la chaussée afin de planter dans ce carré de jardin un peu d'ail et d'oignon.

Mais la vraie justice n'existait jamais sur la place de l'Étoile. Dès que leur ail eut germé, ils furent obligés d'abandonner la terre labourée à la sueur de leur front pour regagner en hâte leur véhicule. Le grand courant de fer sur quatre roues emporta également Ampère et ses amis vers l'avenue occidentale, heureusement tout droit vers le but de leur excursion, en direction d'Auvers-sur-Oise.

« Et ta fameuse pièce à conviction ? demanda Willi en tordant le cou vers Prosper lorsqu'ils se trouvèrent au milieu de l'avenue. J'aimerais connaître cette preuve capitale ? »

Ayant laissé errer ses pensées jusqu'alors, Prosper sursauta :

« Quelle preuve ?

– La preuve que notre défunt, à l'aide de sa clarinette, avait forcé les érables canadiens à pisser de bonheur.

– Le défunt ? marmonna Prosper. Tu parles de ce concert dans le bois. Je n'obtins cette preuve que le dernier jour de notre séjour dans la cabane à sucre, quand Boris retourna de la ville sur son scooter de neige. Sitôt qu'il eut débarqué, il se rendit auprès des érables. Il plongea son nez dans tous les récipients sur les troncs et finit son inspection blanc comme un linge. Depuis son enfance, un miracle pareil ne s'était jamais produit dans l'érablière de son grand-père. Une force mystérieuse et inexplicable avait extrait des arbres quatre fois plus de suc que les érables en offraient habituellement.

– À ce propos-là, chevrota Duc par-dessus son bouc, je souhaiterais évoquer devant vous la pensée du Saint-Augustin : « Le miracle se produit non pas en contradiction avec la nature, mais en contradiction avec ce que nous connaissons de la nature. »

– Je me demande, avions-nous réellement connu la vraie nature de Petit Loup, murmura Alpha, en sourire mélancolique aux lèvres.

– Je ne prétends pas que le défunt fût un faiseur de miracles ou un saint, conclut Duc, mais je trouve indéniable que dans ce bois québécois s'était déroulé quelque chose qui surpasse notre raisonnement.

– Portons un toast à tout ce qui surpasse le bon sens ! » s'exclama Ampère.

Les rires et la détonation d'un bouchon de champagne dans l'énorme Mercedes noire atteignirent l'oreille d'un nouveau motard, montant la garde au fond de l'avenue, lui aussi déguisé en cheval de parade. Pour lui, il n'y avait aucun doute que le conducteur et ses amis étaient pris de boisson. Mais, juste au moment où ce gardien de la paix décida d'approcher ce véhicule devant le feu rouge, pour faire danser sans violons cette racaille hautaine, un cortège solennel fit irruption, le défilé que l'homme attendait depuis le lever du jour. L'apparence de cette procession le surprit autant qu'elle étonna la compagnie dans la Mercedes.

Il s'agissait incontestablement des participants de la Rencontre francophone au sommet, en train de sortir du Palais de congrès pour faire un tour d'honneur dans la ville et saluer la population parisienne reconnaissante.

La cavalcade fut guidée par un éléphant rose d'Afrique, d'une hauteur de presque quatre mètres, dont de la corbeille dorée le président de la République lançait des roses rouges en direction de la foule enthousiaste. Lui et son colosse étaient suivis par les plus petits éléphants d'Asie et les éléphants nains africains, transportant chacun un chef d'État dans son panier. Ceux derniers balançaient à la foule de Paris ce que leur pays chérissait le plus : des épis de maïs, des poissons, des coquillages, des pommes de terre en robe de champs, des fromages ou des bananes. Vu que les souverains des pays les plus pauvres n'avaient rien à offrir aux Parisiens, ils leur jetaient des billets de cent francs qu'au préalable le chef du protocole français leur avait distribués.

Bien entendu, la foule les acclama avec la plus grande joie.

En réponse aux ovations populaires, tous les éléphants, dirigés par le géant présidentiel, dressèrent leur trompe au garde-à-vous et se mirent à barrir à l'unisson.

Les coupes de champagne levées devant leurs vitres ouvertes, Ampère

et ses compagnons portèrent un toast à la santé du président de la République qui ne passa pas outre à ce beau geste. Il dit un mot à son éléphant et l'animal sagace leva sa trompe en un clin d'œil. Il reprit de la main du président une rose rouge et il l'enfila habilement par une fenêtre dans la Mercedes afin de la glisser dans la boutonnière de la veste d'Ampère.

En signe de sa gratitude, celui-ci versa dans la trompe tout le contenu de son verre de champagne, passa sa tête à l'extérieur et s'écria vers le président :

« Nous sommes tous les enfants de Gogol ! »

Malgré son érudition, le chef d'État resta bouche bée.

N'étant pas accoutumée au champagne, la trompe éternua horriblement en répandant la boisson mousseuse et sa morve sur le visage du président.

Dans la pagaille qui se mit à régner à cause des éternuements tonitruants, le président faillit dégringoler de sa corbeille dorée. Armés de leurs matraques, les agents de sécurité se précipitèrent dans la foule à la recherche du malfrat qui avait tenté d'enivrer l'éléphant présidentiel.

Profitant du chaos général, tandis que la foule commença à déterrer des pavés pour les lancer contre les policiers et les éléphants en rage, Ampère réussit à faire sortir la voiture de ces lieux dangereux, fit deux ou trois queues de poisson et appuya sur la pédale d'accélérateur à fond en roulant à tombeau ouvert vers la sortie de la ville.

Après avoir subis ce stresse cuisant, nos compagnons ne reprirent souffle que sur l'autoroute A 115 qui les mena tout droit – nulle part. La belle autoroute à quatre voies, qui se dirigeait vers le vide et finissait dans un vilain champs d'ivraie, embrouilla davantage leur esprit, déjà passablement troublé. Cette dernière image irréelle de ce sacré 24 décembre fut la goutte d'eau qui allait déborder le vase.

Leur sentiment de malaise était amplifié par le brouillard épais, collé le long des glissières de sécurité de deux côtés de la chaussée. Avant de s'arrêter dans un cul-de-sac, ils parcoururent une vingtaine de kilomètres sur cette autostrade entièrement déserte dans les deux sens, en dispersant ça et là les bandes de corneilles qui becquetaient sur le bitume les cadavres de campagnols.

Ampère s'arrêta enfin devant un panneau avec l'indication : « Stop ! Route barrée ! » Les mains un peu tremblantes, il alluma une cigarette.

Tous les regards se tournèrent vers Sandrine qui devait connaître la sortie de cette situation un peu insolite, mais ils n'osaient lui demander comment poursuivre leur itinéraire. Le triste nez sans lunettes posé sur l'épaule de Duc, la jeune femme dormait profondément tel un enfant, en remuant ses lèvres comme si dans un rêve elle chuchotait à quelqu'un.

« Si on ne trouve pas la sortie, ronchonna Yégor, nous risquons de passer Noël dans les champs.

– Je n'ai visité son domaine que deux ou trois fois, dit Prosper. J'ai toujours emprunté le chemin de fer. À part Sandrine, seul Petit Loup connaissait la route.

– Malheureusement, le défunt ne peut pas nous prêter la main dans cette affaire, chevrota Duc en effleurant du bout de ses doigts la petite caisse chinoise sur ses genoux, à la manière d'un magicien oriental qui aurait ainsi frotté sa lampe magique pour en faire sortir le bon génie.

– Attendons que Sandrine s'éveille », les conseilla Willi.

À ce moment-là, Inès leur offrit une nouvelle surprise. Elle ouvrit largement la bouche comme une carpe, en roulant ses yeux comme si elle voulait les avertir de la présence de quelqu'un derrière la voiture. Sans qu'elle dise un mot, elle tendit ses mains vers la lunette arrière, tout en faisant avec les doigts les signes des sourds-muets.

« C'était lui ! gémit-elle, retrouvant la parole. C'était Petit Loup. »

Naturellement, derrière la vitre il n'y avait aucune trace d'une apparition quelle qu'elle soit, rien de rien, mis à part un oiseau noir qui flottait au gré du vent au milieu des amas du brouillard.

« Ridicule ! s'emporta Prosper.

– Je viens de le voir, je te le jure ! dit Inès essoufflée. Comme je te vois à présent. La mèche blanche sur son front, sa cicatrice. Cette même corneille était perchée sur son épaule.

– C'est un corbeau, la corrigea Prosper.

– C’est un choucas, les corrigea Willi.

– Ne soyez pas tatillons, intervint Alpha. Le corbeau, la corneille, le choucas, peu importe. Laissez la fille nous dire ce qu’elle a vu.

– Il nous a indiqué le chemin ! gémit Inès de sa voix d’enfant de cinq ans. Il m’a expliqué que nous devions faire demi-tour, puis tourner à gauche vers le village dont à l’entrée se trouve une église !

– J’aimerais savoir, se hérissa Prosper, comment il a réussi à te communiquer tout ça à travers la vitre, sans que personne ne l’entende, excepté toi ?

– Il s’est servi de signes des sourds-muets.

– De mieux en mieux ! ricana Prosper. Et toi, tu as tout pigé ?

– Bien sûr ! dit Inès, obstinée. Ma tante-Alice a été sourde-muette depuis sa naissance. C’est elle qui m’a appris leurs signes.

– Il ne reste qu’une question sans réponse, rétorqua Prosper. De qui Petit Loup a-t-il pu les apprendre ?

– Je n’ai aucune idée, mais une chose est sûre. Il les connaît jusqu’au bout des doigts comme s’il s’en était servi toute sa vie. Je me suis donnée de la peine pour le suivre : « Faites le demi-tour, puis tournez à gauche vers le village, à l’entrée duquel se trouve une église ! »

– Je suivrais ses indications, dit Alpha de son contralto caverneux qui leur faisait les frissons dans le dos. Il faut lui obéir, même si cela n’a été qu’une hallucination d’Inès. N’oublions pas que cette nuit sonnera l’heure de notre séparation définitive.

– J’en ai plein le dos ! clama Prosper et ouvrit une portière, prêt à sauter dehors. Allez-vous en au diable avec vos spectres ! »

Sa voix criarde fit sursauter la jeune femme endormie sur l’épaule de Duc.

« Qu’est-ce… ? marmonna Sandrine, somnolente.

– Nous nous sommes égarés, expliqua Ampère. J’ai emprunté la A 115, comme tu m’avais suggérée. Nous voilà dans de beaux draps. »

Sandrine jeta un coup d'œil par la fenêtre en examinant les alentours.

« Fais demi-tour, dit-elle. Roule trois cents mètres et tourne à gauche vers un patelin où tu verras une église. »

Pendant qu'ils faisaient demi-tour, roulaient trois cents mètres en arrière, tournaient à gauche dans le brouillard sinistre et passaient devant l'église du village, personne dans la voiture ne s'enhardissait à desserrer les dents. Ils demeuraient ainsi bouche cousue tant qu'ils ne traversèrent le village de Taverny, pour aboutir sur la route nationale 328, où une flèche leur indiqua la direction d'Auvers-sur-Oise.

« Cela me paraît logique, médita Alpha à vive voix, pour rompre le silence insupportable. Le langage des sourds-muets pourrait être leur langue. »

Prosper fronça les sourcilles :

« La langue de qui ?

– La langue… des morts, ânonna Alpha.

– Quelle ânerie ! s'emporta Prosper de nouveau.

– Sa tentative d'établir une liaison avec les vivants au moyen du langage des sourds-muets ne m'étonne guère, dit Alpha d'une voix étrangement transformée. Depuis longtemps, mon petit doigt m'avait dit que nous sommes sourds à l'égard d'eux, et eux muets envers nous. C'est pourquoi, les uns et les autres, nous n'arrivons pas à communiquer.

– Bêtise à vingt-quatre carats ! Sottise pommée !

– Si le fiancé mort de ta tante au Canada pouvait utiliser le code de Morse, poursuivit Alpha, je ne vois pas pourquoi notre défunt ne pourrait tenter d'établir le contact avec nous à l'aide de la langue des sourds-muets.

– Vous l'entendez ? brailla Prosper. Cette nana à pris tout bêtement pour argent comptant tout ce qu'elle avait lu dans le journal d'une petite vieille qui aurait du devenir un peu fantasque au bout de cinquante ans de sa solitude. Toutes ces histoires de la vie après la mort sont grotesques. Notre ami Lovecraft nous a légué sa vérité :

« Les mammifères, dont l'homme fait partie, sont tout simplement un phénomène physico-chimique, l'assemblage de diverses molécules du carbone, animé par une forme d'énergie électrique. Lorsque cette énergie disparaît, dès que le corps se décompose, tout est fini. »

Ce fut l'occasion propice pour Duc d'intervenir, une étincelle malicieuse à l'œil :

« Tes paroles, maître, soupira-t-il, causent un embarras pénible dans ma tête.

J'espérais pouvoir jouir, après ma mort, de nombreuses vies encore, car durant celle-ci je n'ai rien fait pour mériter le repos éternel.

– Ce ne sont pas des choses à prendre à la blague ! s'exclama Prosper, pourpre de colère. Le bon sens d'aujourd'hui devrait choisir entre les croyances faciles et les doutes douloureux. J'ai fait mon choix. »

Duc entrouvrit le couvercle de sa caisse chinoise et avec tendre précaution en retira un papier chiffonné.

« Le choix, il en avait fait aussi, notre Petit Loup, dit-il. Ce morceau, appartenant à un illustre auteur, il l'avait porté sur lui depuis des années à la place de la pochette. »

Et il se mit à lire d'une voix vibrante :

« Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement… »

– Cela ressemble à une citation livresque, dit Prosper d'un ton sec.

– C'est vrai de vrai, sourit Duc en connaisseur.

– De quelle plume provient-elle ?

– Si ma mémoire ne me trompe pas, tout droit de la plume d'André Breton et de son Second Manifeste surréaliste, expliqua Duc, tout en tapotant avec son index sur la petite caisse sur ses genoux, comme s'il dactylographiait un message au bon génie à l'intérieur. Cela, poursuivit-il, serait la preuve que notre Petit Loup était plus qu'un magicien de fête foraine, l'homme tourné vers la connaissance totale,

vers la magie, chérie par les surréalistes d'autrefois, la magie ouverte vers le futur sans frontières.

– Hum, quelle louange ! dit Prosper en sourcillant. La magie ! Je n'apprécie guère ce mot. Que Petit Loup pouvait-il avoir en commun avec la bande des surréalistes ? Que veux-tu en dire ?

– Je veux dire que nous avons perdu en lui bien plus qu'un ami, répliqua Duc en baissant les yeux vers la caisse rouge. Puis-je le nommer notre guide, étoile filante, qui nous a survolé à la hâte pour nous montrer notre chemin. Peu à peu, je commence à me rendre compte qu'il ne s'était jamais préparé pour la mort, mais pour les existences futures. »

Émus par ses paroles pathétiques, ses amis observaient comme ensorcelés la boîte de camphrier sur ses genoux, sans s'apercevoir qu'Ampère a arrêté la voiture au beau milieu de la route en coupant le contact.

« Quelle chance ! chuchota Inès, émerveillée. Ça signifie : se trouver face à face avec le divin ! »

Duc toussa d'une manière significative, comme toujours lorsqu'il envisageait d'évoquer la pensée de son vieux copain Robert, le croque-mort au cimetière Montparnasse, avec qui, le dimanche après les enterrements, il savourait fréquemment un petit blanc sec chez l'« Immortel ». Bien entendu, chacune de ces citations importantes se rapportait à la mort, en commençant par l'inévitable : « Comme le brave Robert disait l'autre jour… »

Duc ne trahit pas les espérances, en faisant un clin d'œil à son complice bouffon, Ampère :

« Chic alors ! Se trouver face à face avec le divin ! Comme le brave Robert disait l'autre jour : « Il est agréable de se trouver face à face avec le Bon Dieu, mais je préférerais l'observer de profil le plus longtemps possible. »

CHAPITRE DEUXIÈME

LE CHAMP DE BLÉ AUX CORBEAUX

Lors de notre visite du cimetière Saint-Patrick, à Québec, il y a tout juste quarante-huit jours, nous essayâmes de donner la réponse à une question épineuse : Quelle cause avait rassemblé en ces lieux, à l'autre bout du monde, tous ces animaux humains si hétérogènes, dans le manoir de la grand-tante Agathe de Prosper, la maison Akka, que Duc surnomma Arche de Noé ?

Un docteur ès sciences, un homme d'affaires, une gynécologue, une évocatrice des esprits, un étudiant perpétuel, une marchande de tapisseries, un immigrant russe et un écrivain manqué, auquel il était écrit de laisser sa peau sur les rivages du Saint-Laurent, l'énigmatique Petit Loup qu'aujourd'hui ses amis fidèles qualifient de leur étoile filante et de leur guide vers le futur.

Le mot pour rire de Duc, concernant l'Arche de Noé, ne nous paraît pas inopportun, car, sur le chemin menant vers Auvers-sur-Oise, il s'avérera, en effet, que nous avons affaire à des animaux humains.

Depuis longtemps, nous connaissions des humains qui s'unissaient dans leur amour ou leur haine, dans un exploit noble ou un méfait, mais nous ne rencontrions jamais ceux que la hantise assemblait.

Sur le Saint-Patrick déjà nous nous demandions : quelle hantise ?

La réponse était simple :

La crainte ordinaire de l'homme, son compagnon obstiné, qui le poursuit du berceau au tombeau, la peur primordiale de la mort.

Pour s'en débarrasser, ils se nourrissaient du merveilleux, mais cela ne leur apportait qu'une crainte grandissante devant l'inconnu. Chacun

d'eux, à sa manière, s'efforçait d'amadouer ce monstre. Sandrine combattait la mort pendant chaque accouchement, ne remportant que des victoires temporaires. Lors de ses séances de spiritisme, Alpha la flagornait comme une dresseuse des bêtes fauves qui enfonce sa tête dans la gueule d'une vieille lionne édentée. Duc se gaussait d'elle en dessinant ses ombres risibles, à l'instar des enfants, qui projettent au mur des images d'un dragon atroce à l'aide de leurs doigts remués devant une bougie. Prosper l'alimentait comme on nourrit un serpent vénéneux, en lui jetant de petites bouchées sorties de ses éprouvettes. Inès tâchait de lui graisser la patte en l'ornant de fils dorés sur ses tapisseries rénovées. Yégor la défiait en coulant en bronze les nouveaux politiques russes. Willi tentait de lui glisser dans la poche une liasse d'argent pour la corrompre. Ampère cherchait le moyen pour lui mettre un grain de sel sur la queue afin de la capturer. Quant à Petit Loup, curieux, il ne songeait qu'à l'acheter à tout prix, pour la voir de près, pour se pencher sur elle tel un enfant courbé au-dessus d'un puits sans fond.

Nous aurions nous cassé la tête encore longtemps au sujet de leur hantise insolite de la mort – malgré la vie sereine qu'ils menaient à bien – si Prosper n'avait pas interrompu nos méditations. Poussé par un motif incompréhensible, le doux Prosper, l'homme le plus placide du monde, devint subitement victime d'une nervosité extraordinaire, vraisemblablement à cause du paradoxal mot surréaliste que Petit Loup leur avait légué : « Tout porte à croire… que la vie et la mort… »

« Pourquoi restons-nous ici ? s'écria-t-il dans l'oreille d'Ampère. Pourquoi es-tu t'arrêté ?

– Il y a trente-six raisons pour ça, expliqua Ampère patiemment.

– J'aimerais entendre au moins la première.

– La première c'est qu'on est tombé en panne sèche, répondit Ampère en haussant le ton.

– Dans la plupart des cas, c'est la raison suffisante pour qu'une bagnole s'arrête net, s'immisça Duc, avec l'intention de les apaiser.

– Nous n'allons pas attendre notre retraite ici ! clama Prosper. Retroussons nos manches et poussons cette charogne jusqu'au premier poste d'essence.

– La première station-service se trouve à moins d'un kilomètre d'ici,

les encouragea Sandrine. Hélas, elle est ordinairement fermée, le pompiste et sa femme sont les vrais sacs à vin.

– En ce cas-là, il ne nous reste que de se fier au miracle, s'indigna Prosper. Toutefois, nous savons que les miracles n'existent pas depuis des lustres.

– Ce n'est pas vrai, le corrigea Duc. J'en vois un à l'horizon.

– Ce bouffon se prête encore à la plaisanterie ! » gémit Prosper.

Il se montra pourtant que Duc avait raison.

Le miracle se manifesta pour de bon – non pas à l'horizon, mais à la sortie d'une écurie voisine – sous l'aspect d'un cheval de trait et de son maître, un homme trapu aux jambes arquées, avec les gros accroche-cœurs roux, les yeux bouffis et le nez en forme d'une patate.

Les jambes également arquées, le cheval était roux et trapu comme son maître. Ses yeux étaient aussi boursouflés et ses naseaux pareils à une patate. Cela ne devrait étonner personne : si les chiens des citadins ressemblent souvent à leurs propriétaires, il y a lieu de supposer que les chevaux ruraux imitent volontiers leur maître.

Celui-ci passa la tête par une fenêtre de la voiture et souffla au visage de nos amis l'odeur de son déjeuner d'avant Noël, le relent de la tarte feuilletée au poireau, du ragoût de mouton à demi digéré et du vin aigre.

« Du feu ? » demanda-t-il.

Yégor, servile, s'empressa de le servir.

L'inconnu alluma une cigarette roulée à la main et rejeta sa fumée aux yeux de Yégor.

« Des soucis ? demanda-t-il.

– On est tombé en panne sèche, se plaignit Willi.

– Parigots ? » demanda l'inconnu.

Ils n'avaient jamais rencontré un homme s'exprimant plus brièvement. Vu qu'il n'a obtenu aucune réponse, il leur posa encore une question

concise :

« Direction ?

– Auvers-sur-Oise, répondit Ampère en soupirant.

– Tiens ! » dit l'inconnu.

Attiré par la rose présidentielle dans la boutonnière d'Ampère, son cheval glissa la gueule par la fenêtre, attrapa la fleur et la goba avec volupté.

« Fous l'camp, Georges ! fit son maître.

– Sale omnivore, râla Ampère.

– Pourriez-vous, mon brave, nous tirer de cette merde jusqu'à la première station-service ? demanda Prosper le propriétaire de l'omnivore. Nous allons vous accorder une belle récompense.

– Georges-Georges, se présenta l'inconnu dès qu'il eût reçu de la main de Prosper un gros billet.

– Vous vous appelez Georges aussi ? s'étonna Prosper.

– Cela va sans dire, se vanta Georges-Georges. Ma femme s'appelle Georges également. De même que mon père et ma mère. Mon fils et ma fille aussi, ainsi que nos voisins.

– Ne nous dites pas que votre ferme s'appelle Georges ! ricana Yégor.

– La ferme et le village, approuva Georges-Georges.

– Pouvons-nous vous appeler tout simplement Georges ? demanda Prosper poliment.

– Soit.

– Voudriez-vous nous tirer jusqu'au poste d'essence ?

– Ça dépend, répliqua Georges-Georges laconiquement.

– Ça dépend de quoi ?

– Du calvados. »

Il se révéla que Georges-Georges, malgré sa simplicité, était capable de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il attela son cheval à la voiture, monta sur le marchepied du côté du conducteur, saisit la bride et fit claquer son fouet.

La première tentative de mouvoir le véhicule se montra infructueuse. Ampère avait oublié de desserrer le frein à main, le cheval avait tiré les brancards trop prestement et les conséquences furent nuisibles : le cheval leur arracha la calandre entière du radiateur. Ils ne se mirent à rouler qu'au deuxième essai, lorsque Georges-Georges vint à l'idée d'attacher ses brancards au pare-chocs de l'automobile. Durant la conduite, ils étaient obligés de lui tirer les vers du nez afin d'obtenir quelques informations indispensables.

Les propriétaires de la station-service (qui, bizarrement, ne s'appellent pas Georges-Georges, mais Paul et Paule), vont faire aux parigots le plein de carburant, à condition qu'ils ne fassent pas dodo après avoir fait leur plein de calvados. Quant à lui, Georges-Georges, il les emmènera jusqu'à la station, sans faire un pas de plus. Depuis vingt ans, il n'avait pas traversé la rivière ni mis les pieds à Auvers-sur-Oise. Il y a dans ce patelin-là quelque chose de pas très catholique, quelque chose qui éveille sa méfiance depuis que ces messieurs du Japon caracolent sur le cimetière et les champs de ses alentours avec leurs appareils photo, à la recherche de l'endroit exact où ce malheureux peintre suicidé avait déchargé un flingue dans sa poitrine.

« Vincent Van Gogh ! s'exclamèrent nos compagnons en chœur.

– Un pauvre diable de la Hollande, expliqua le cocher. Depuis que son frère est enterré à côté de lui, des choses étranges ont commencé à se produire dans le village et ses environs, les incendies suspects dans les champs de blé, les beuveries bruyantes à la nuit noire dans les maisons abandonnées et les promenades nocturnes le long du village d'un groupe de mystérieux inconnus barbus, dans les vêtements du dix-neuvième siècle, parés chacun d'une fleur de tournesol.

– Les tournesols comme signe de ralliement ! s'enthousiasma Duc. Ce serait une association secrète !

– Des anarchistes ? se demanda Ampère.

– Ou les trafiquants de drogue ! ajouta Duc.

– Les adeptes d'une secte ! poursuivit Ampère.

– Ou, tout simplement, les peintres impressionnistes d'autrefois, devenus vampires !… »

Seul Dieu saurait ce que les deux plaisantins auraient encore inventé, si le cocher ne s'était écrié : « Oooooooo ! » en arrêtant son cheval devant la pompe à essence.

En ce lieu crasseux, deux surprises les attendaient. La première fut plus agréable que la seconde : par miracle, Paul et Paule n'avaient pas encore pompé une seule goutte de calvados, en consentant de bon cœur à leur faire le plein. La seconde surprise fut moins bonne : leur réservoir de diesel s'était tari déjà la semaine précédente et le camion-citerne ne devait les approvisionner qu'après Noël. Paul et Paule les conseillèrent gentiment d'atteindre à tout prix la pente de Méry-sur-Oise, pour y descendre jusqu'au pont sur la rivière, où un poste d'essence abondait de toutes sortes de carburant.

Pour accéder à cette descente salutaire, il fallait au préalable obtenir de Georges-Georges son acceptation de les tirer avec son cheval encore un kilomètre, mais cet espoir se dissipa en fumée au moment où ils constatèrent que pendant leur brève conversation le cheval et son maître s'étaient éclipsés.

« Ils étaient là, il y a un instant, dit Prosper en montrant à Paul et Paule un endroit devant la station, où le cheval Georges avait laissé une trace sans équivoque de sa présence, un énorme crottin vert qui fumait toujours, ayant l'air de la bouse d'une vache.

– Vous les avez vus de vos propres yeux, dit Ampère.

– Nous n'avons vu personne », déclarèrent Paul et Paule à l'unisson.

Complètement glabres, sans sourcils et sans cils, vêtus de combinaison identique, à la voix stridente ni masculine ni féminine et aux yeux incolores, Paul et Paule ressemblaient aux jumeaux siamois, soudés l'un à l'autre par un tuyau de caoutchouc qu'ils tenaient de deux côtés comme s'ils effectuaient ainsi l'échange des substances nutritives. Bien entendu, ils parlaient en même temps comme un duo parfaitement exercé.

« Nous n'avons vu personne, dirent-ils.

– Deux Georges, un cheval et son maître, expliqua Prosper. Ils nous ont tirés jusqu'ici. Le cocher a déclaré qu'il vous connaît. Êtes-vous bien monsieur Paul et madame Paule ?

– Oui, mais nous ne connaissons aucun Georges, répondirent Paul et Paule renfrognés. Nous n'avons connu qu'un seul homme de ce nom, qu'une foudre avait tué avec son cheval lors de leur passage par-dessus l'Oise, au beau milieu du pont, il y a vingt ans. »

Le malentendu risquait déjà de se transformer en une bisbille, alors que Willi eut une idée de génie, de sortir du coffre de la Mercedes une nouvelle bouteille de champagne rose. La détonation du bouchon et le gazouillement de la mousse dans les gobelets éclaircirent instantanément les visages assombris du pompiste et de son sosie de femme. Une fois avalés d'un trait leurs gobelets, Paul et Paule se mirent à grimacer d'une manière significative et se précipitèrent dans leur boutique en promettant à Willi et à ses amis la sortie sûre de leur pétrin. Ces derniers les observèrent avec suspicion à travers la vitrine en train de mélanger dans un seau deux liquides, un rougeâtre et l'autre brun sombre, pour les transvaser ensuite dans un ballon de plastique portant l'étiquette d'un vin bon marché.

« Du diesel de première qualité, fabrication maison ! se targuèrent Paul et Paule à leur retour de la boutique, en versant leur cocktail couleur olive dans le réservoir de la Mercedes.

– J'aimerais savoir votre recette, dit Prosper en toussotant et reculant le plus loin possible du réservoir.

– Le secret familial ! » ricanèrent Paul et Paule.

Prenant des airs de l'expert, Willi ramassa avec son index un peu de matière grasse du goulot du ballon et l'approcha de son nez raffiné.

« Cela ressemble à une sauce piquante de l'Afrique du Nord, dit-il. À part le poivre, avez-vous utilisé aussi du piment rouge et du poivron ?

– La recette familiale ! » répondirent Paul et Paule en ricanant.

Chaque fois quand ils grimaçaient ou riaient, à cause de la peau courte sur leur visage, leurs oreilles se dressaient comme celles des lapins de garenne.

« C'est du tonnerre ! On l'appelle le « Tonnerre » !

– Êtes-vous sûrs que votre « Tonnerre » ne risque pas de nous péter au nez ? demanda Ampère, posant la main tremblante sur la clef de contact.

– Ne vous faites pas de souci, l'encouragèrent Paul et Paule. Depuis des années, nous versons cette même mixture dans notre moissonneuse. »

Une fois ces paroles prononcées, Ampère ferma les yeux et tourna la clef.

En dépit de toutes les prévisions alarmantes, partant à froid, la Mercedes ne vola pas en éclats, mais se mit en marche au premier tour de clef, avec le bruit étourdissant d'une machine à récolter les céréales qui, dans des mauvaises herbes, avait mordu une boîte métallique.

Prosper et ses amis sautèrent dans la voiture en laissant à Paul et à Paule un pourboire généreux.

« Nous vous écrirons dès que nous arriverons à notre destination ! cria Duc aux deux pompistes siamois.

– Écrivez-nous le plus souvent possible, nous ne savons pas lire ! » répliquèrent Paul et Paule.

Le long de la pente qui traversait Méry-sur-Oise, la population les salua et les acclama avec les cris de joie, persuadée qu'il s'agissait du passage d'un cortège nuptial, en raison des détonations et des craquements étourdissants que leur moteur produisait. Devant un feu rouge, la marmaille du village les couvrit de confettis avec les clameurs : « Vive la jeune mariée ! » Lors de leur passage par-dessus le pont d'Oise, le grand connaisseur du sport automobile, Willi le Long, vanta les mérites d'Ampère quant au choix de la voiture : d'après lui, tout autre véhicule, à la place de leur Mercedes, aurait rendu l'âme ayant avalé la sauce de Paul et Paule.

« Les dépenses occasionnées par le changement du moteur, nous les partagerons fraternellement », dit Ampère, exprimant sa gratitude à Willi pour ses louanges.

En suivant les brèves instructions de Sandrine, ils n'entrèrent pas dans la ville, mais tournèrent légèrement à droite à côté de la célèbre église

d'Auvers, et en montant se dirigèrent vers le cimetière. Juste en face de son entrée, Sandrine donna l'ordre au conducteur de tourner à gauche, tout droit dans un champ de chaume.

« Es-tu sûre que tu ne te trompes pas ? la demanda Ampère. Ici, nous risquons de nous embourber.

– Fais-moi confiance, continue ! » trancha Sandrine.

Il se révéla que la jeune femme connaissait dans les coins ce haut plateau qui s'étendait à perte de vue vers le nord. Au moment où ils s'en attendaient le moins, devant la voiture s'ouvrit un sentier caillouteux, à peine plus large qu'une piste cavalière, un chemin tortueux gris-jaune, de la même couleur que le chaume et pour cette raison invisible à distance. Chose étrange, à deux pas des tombes des frères Van Gogh, ce sentier fantomatique ressemblait beaucoup au petit chemin sinueux sur l'illustre toile de Vincent Van Gogh, le « Champ de blé aux corbeaux ».

« Avance ! » fit Sandrine.

Ampère s'empressa d'exécuter son ordre. Tel un bateau sur la mer agitée, la voiture se mit à tanguer sur les bosses de la petite route, faisant pâlir nos compagnons comme saisis de mal de mer. Ils pâlirent davantage à l'instant où Ampère immobilisa la Mercedes devant un arbre sec et fourchu. Une planche de bois clouée sur son tronc les avertit :

« Piste de sable. – Cul-de-sac ! »

L'arbre s'apparentait à s'y méprendre à une potence avec une grande branche en saillie à laquelle quelqu'un avait suspendu le bout d'une corde.

« Nom de nom d'un gibet ! ronchonna Duc. Ça ne me plaît guère. »

Un gros oiseau noir atterrit sur l'arbre. Il commença à becqueter le nœud de la corde tel un vieillard hargneux qui bougonne dans sa barbe. Quelques instants plus tard, un frère noir le rejoignit sur la branche, puis un autre et un autre. Plus ils étaient nombreux, plus fort ils croassaient, comme s'ils se mesuraient à qui mieux mieux lors d'un débat important. Ils devinrent tellement nombreux que l'arbre rabougri disparut sous leurs plumes.

« Cela ne me plaît guère, redit Duc à mi-voix.

– Avançons ! » s'exclama Sandrine.

Ampère n'attendit pas la répétition de cet ordre. Il appuya sur l'accélérateur et se mit en même temps à klaxonner sauvagement. Ce bruit dispersa la bande d'oiseaux noirs comme touchés par un tir groupé. Mais leur fuite ne dura qu'un bref instant : dès qu'Ampère, pédale à fond, eut négocié deux virages, la cohorte volante se forma de nouveau derrière leur dos, continuant à suivre la voiture au ras des champs.

Cette image fantastique émerveilla tous les occupants de la voiture, surtout Duc, capable de décrire, les yeux fermés, tous les tableaux de Van Gogh et, par-dessus tout, celui qu'il avait copié au moins dix fois à l'École des Beaux-Arts, le « Champ de blé aux corbeaux ». On aurait dit que, la veille de Noël, toute la nature s'efforçait de faire revivre une image qui avait régné en ces lieux à l'époque de la canicule estivale : le soleil rasant, couleur de cendre, s'abaissant vers l'ouest, le soleil brûlé sur son propre feu… le ciel bleu-livide, bleu-indigo, et par endroits noir, derrière de ténébreux nuages… le blé jaune, roux et doré comme une braise incandescente sur laquelle souffle une bouche géante, une bouche d'outre-tombe, celle qui avait craché aussi la volée d'oiseaux noirs… le paysage situé entre la vie et la mort – comme s'exprimerait Duc – visible uniquement pour les yeux armés de rayons X, les yeux d'artiste, aptes à pénétrer dans le no man's land, à l'au-delà de la lumière.

De surcroît, il était inévitable que dans le champ se trouve un épouvantail, le plus bizarre de tous les mannequins ruraux qu'ils avaient jamais vu. Il s'agissait d'un homme de paille trapu, assez bien charpenté, couvert de vêtements de provenance indéterminée, trop longs et trop larges, arborant une barbe rousse flamboyante et un chapeau de paille, enfoncé jusqu'aux yeux.

À la place d'un balai ou d'un bâton, le bonhomme tenait dans sa main droite une caisse de roseaux tressés, tout en serrant avec l'autre main contre sa poitrine en objet semblable à un chevalet. Indifférents à l'égard de cette drôle de créature, trois oiseaux avaient trouvé leur lieu de repos temporaire sur son chapeau et ses épaules d'où ils contemplaient les intrus avec hostilité.

« Donc, ce fut cette fameuse place ! » marmonna Duc dans sa barbe.

Ses compagnons croisèrent leur regard confus, ayant l'air de se demander de quelle place parle-t-il, leur ami excentrique.

« La place que l'on cherche en vain depuis plus d'un siècle, répondit Duc comme s'il avait deviné leur interrogation.

– Quelle place ? s'enquit Ines.

– L'endroit où le malheureux avait déchargé le pistolet dans sa poitrine, expliqua Duc.

– Quel malheureux ?

– Le peintre. Je me demande depuis longtemps, que se trouve du côté invisible d'une toile. Nul tableau ne finit à son horizon, dans ton champ visuel. Si tu entrais dans un tableau, comment tu t'en sortirais ? »

Évidemment, Duc tenait des propos incohérents, comme toujours après avoir goûté à sa gourde en cachette de ses amis. Pourtant, ses craintes se montrèrent sans fondement : certes, l'image du champ de blé aux corbeaux se prolongeait derrière son horizon, derrière le haut plateau ondulé, mais aucun danger n'y attendait les intrus dans le tableau. Au contraire, la petite vallée douce qu'ils avisèrent au bout du dernier virage leur parut idéale pour lui confier la garde des cendres de Petit Loup et pour y fêter la naissance de Jésus-Christ.

De la colline où ils se trouvèrent, ils embrassèrent par les yeux toute la vallée.

Sa plus grande partie, environ trois hectares de terre, parsemés de rares bouleaux chétifs et des îlots de sable, était entourée d'un mur vétuste de pierre, à peine plus haut que la taille humaine. La porte cochère à deux battants, ouverts vers le nord, leur laissa voir une bâtisse très étrange, probablement le seul manoir normand dans le Vexin français, bâti comme la copie conforme de petits châteaux ruraux que nous admirions souvent à proximité de La Manche, dans l'arrière-pays de Deauville.

Sa présence en ce lieu surprit tous les visiteurs, sauf Prosper qui connaissait par cœur l'histoire extraordinaire de cette maison, où le père de Sandrine était né et avait grandi, dans le pays d'Auge, près de Deauville, la maison qui était sérieusement endommagée pendant le débarquement des alliés, à la fin de la Seconde Guerre, puis rénovée et

enfin savamment détruite, suivant les instructions du père Jeancart, pour être transportée dans le Vexin français, sur le domaine de la mère de Sandrine, près d'Auvers-sur-Oise, où les maçons allaient la reconstruire, non moins savamment, brique par brique et poutre par poutre, reconstituant les moindres détails, de fondements et leurs solives jusqu'à la dernière tuile sur le toit.

Une plaque à l'entrée du domaine portait l'inscription :

« Le Manoir des Sables. »

La maison méritait et, à la fois, ne méritait pas ce nom. Elle était ceinte de terres suffisamment vastes pour porter le titre du manoir, lequel, en règle générale, ne devrait pas être muni d'une tour. Toutefois, la maison était ornée d'une tourelle polygonale, collée contre sa façade nord, avec le rez-de-chaussée de pierre, un étage en bois et le toit en forme de cloche, couvert de chaume noir.

La présence du mot « sable », figurant dans son nom, était plus que légitime. La demeure était construite sur un terrain sablonneux, tout près d'un étang tari, et ses fondements s'enfonçaient lentement et inexorablement dans les amas de sable, le lent naufrage qui causait l'apparition des fentes funestes entre les poutres décoratives sur tous ses murs.

« Je vous présente Andromède ! dit Sandrine d'un ton mélancolique comme si elle saluait un malade dont les jours étaient comptés.

– Andromède ? Pourquoi justement Andromède ?

– Mon père l'avait baptisée ainsi lors de sa deuxième naissance. Il ne m'avait jamais dit pourquoi.

– La galaxie spirale, Andromède, expliqua Prosper. La constellation céleste la plus éloignée, visible à l'œil nu.

– Papa était ignare en astronomie, dit Sandrine en haussant les épaules.

– Andromède, l'héroïne de la mythologie grecque, renchérit Ampère. La plus belle des Néréides, livrée à un monstre et libérée par Persée qui transforma le dragon en pierre.

– Papa était ignare en mythologie grecque, répondit Sandrine en

soupirant. Papa était négociant de vin.

– Certains gens ont un grand faible pour les noms retentissants, dit Willi d'un ton badin. Mon oncle a donné à ses quatre juments les noms des satellites de Jupiter : Io, Europe, Ganymède et Callisto. »

Bien que la conversation dans la voiture se déroulât à distance, loin de l'entrée du domaine, les rires et les paroles de ces humains tirèrent Andromède de sa somnolence. Le fait qu'une maison normande était capable d'entendre et de comprendre la langue des hommes pourrait nous paraître invraisemblable si nous n'avions pas fait connaissance de la vieille « Akka » de Québec, dotée d'une sorte particulière de raison et des sentiments.

À l'égal d'Akka, ainsi que de la majorité de vieilles maisons expérimentées, Andromède était en mesure de voir les auras de ses habitants et de ses visiteurs, par ailleurs totalement invisibles pour la plupart des hommes. En jugeant l'apparence d'une aura, Andromède était apte à déceler le proche avenir de son propriétaire, l'état de sa santé physique et mentale, la quantité de poussière cosmique qui l'habitait, sa prédestination pour l'exaltation spirituelle, artistique ou amoureuse, tout comme ses maladies et même sa mort prochaine.

En observant la joie immodérée de nos amis dans la Mercedes, la maison frissonna : ils risquaient de réveiller le malheureux Saladin dans ses fondements. Andromède craignit que l'infortuné Saladin ne montre les signes de vie, quoiqu'il ne s'éveillât pas depuis toute une décennie.

Notre lecteur se demandera peut-être et non sans raison, qui était cet infortuné Saladin, la créature emprisonnée dans les fondements d'Andromède.

Il obtiendra une explication – au moment propice.

En cherchant dans son grand trousseau la clef de la porte d'entrée, un sourire énigmatique aux lèvres, Sandrine promit à ses compagnons une grande surprise. Elle s'exprima ainsi, bien qu'elle ne fût jamais encline à des paroles fortes, et elle répéta cette promesse en faisant jouer dans la serrure une clef avec son anneau en forme de trèfle à quatre feuilles.

« Chaque feuille a une signification, dit-elle. La première apporte la renommée, la deuxième – la fortune, la troisième – l'amour fidèle, et

la dernière – la santé. »

En guise de grande surprise, à l'intérieur les attendait un véritable choc.

Pour l'expliquer au lecteur qui n'avait pas lu « Les miracles du Saint-Laurent », il est nécessaire d'évoquer brièvement les conditions dans lesquelles Sandrine et ses amis, quarante jours auparavant, avaient quitté la vieille maison victorienne sur les Plaines d'Abraham à Québec, avec les cendres de Petit Loup dans une boîte à chaussures.

Leur départ du Canada était précédé par l'arrivée dans le manoir Akka d'un groupe de travailleurs, les « Déménageurs du Nouveau et du Vieux Monde » qui avaient emballé et chargé dans un container tous les meubles, tableaux, tapis, lampes et autres bibelots que Prosper avait hérité de sa défunte grand-tante. Le contenu de ce container devait être transporté par un bateau jusqu'au Havre, puis, par un camion, à Auvers-sur-Oise, où il allait être installé temporairement dans l'inhabité « Manoir des Sables » que Sandrine avait hérité de ses parents. Le deux-pièces de Prosper à Paris était trop petit pour abriter un tiers de la collection de vieilleries avec lesquelles la généreuse tante-Agathe avait comblé son petit-neveu.

En enjambant le seuil d'Andromède, Prosper et ses amis étaient bien au courant de toute cette histoire qui ne pouvait pas les frapper de stupeur. Comme cela avait été prévu à Québec, les meubles furent transportés à l'adresse indiquée. Pourtant, ce que Prosper et ses compagnons ignoraient étaient les deux ou trois brefs séjours secrets de Sandrine au manoir le mois précédent. Leurs motifs avaient été des travaux effectués à la hâte à l'intérieur d'Andromède avant l'arrivée des déménageurs.

Il s'agissait de la démolition de quelques cloisons au rez-de-chaussée, du murage et de l'ouverture de plusieurs portes, ainsi de que la pose des revêtements en bois de cèdre sur les murs et en bois de bouleau sur le sol. La capricieuse et la fortunée propriétaire de la maison avait promis aux ouvriers d'Auvers-sur-Oise une prime particulière, à condition d'achever les travaux avant la mi-décembre, et elle na manqua pas à sa parole le jour où les travailleurs lui présentèrent leur ouvrage au prix exorbitant.

Après le premier moment de stupéfaction, ce même ouvrage, insensé pour les menuisiers et les maçons du village, provoqua l'émerveillement général.

« Fille ! Fi-fille ! bégaya Prosper, les larmes de joie aux yeux, en serrant Sandrine dans ses bras.

– Chapeau ! clama Amère.

– Bravo ! » s'écria Willi le Long.

Les autres enchaînèrent :

« Quel cadeau merveilleux !

– Quelle surprise royale, chère !

– C'est mon cadeau de Noël », murmura Sandrine, touchée et un peu confuse, assourdie par leurs clameurs.

Ses compagnons calmés s'engagèrent solennellement dans la grande pièce, marchant sur la pointe des pieds comme s'ils entraient dans une église.

C'était véritablement un cadeau magnifique pour le premier Noël qu'ils allaient fêter sans Petit Loup. Cette fête, Sandrine l'avait imaginée comme une résurrection singulière, comme une victoire que la vie remporte sur la mort. C'est pourquoi elle avait entrepris une chose qui confinait à un conte de fées, en vue d'offrir à ses amis la formule magique pour maîtriser l'espace et le temps, pour arracher des griffes du néant sa proie, le souvenir de Petit Loup.

Sous le toit d'Andromède, l'âme fière, Sandrine, avait fait construire la copie conforme de la vieille maison victorienne de la rive du Saint-Laurent.

Cette réplique était fidèle jusqu'aux moindres détails, si fidèle que les visiteurs s'y introduisirent avec inquiétude, comme s'ils craignaient que cet enchantement ne se dissipe brusquement. À l'exemple d'anciennes maisons québécoises, à l'instar d'Akka, le rez-de-chaussée d'Andromède était transformé en une grand-salle unique avec ses quatre alcôves sombres en forme de croix de Lorraine, dont le premier servait de vestibule. Les meubles déballés étaient placés aux endroits exacts où ils se situaient au Canada. Comme auparavant, les alcôves regorgeaient de commodes, de secrétaires en bois multicolores, de canapés, tables de thé et autres sofas.

Tous les murs, de même qu'au Québec, étaient revêtus de cèdre et le sol recouvert de planches de bouleau, que les menuisiers, suivant les instructions de Sandrine, avaient astiquées avec de la cire d'abeille. Même les yeux fermés, ses amis reconnurent ce parfum et celui des sachets de lavande de tante-Agathe, pendant qu'ils s'assemblaient devant la cheminée, la copie fidèle, elle aussi, de celle du Canada, où les attendaient deux vieux bancs, bien connus, et deux fauteuils à bascule.

Tandis que Prosper allumait le feu, Willi et Ampère couvrirent toute une vaste table de friandises et de boissons apportées de la voiture. Duc s'empressa de transformer un banc dans le vestibule en une sorte d'autel, le « banc des quêteurs » sur lequel autrefois avait dormi Petit Loup. Il posa la caisse chinoise au milieu de ce meuble et ôta son couvercle pour rendre bien visible l'urne à l'intérieur. Il posa ensuite à ses côtés deux chandeliers avec les bougies et les entoura d'objets appartenant à leur défunt ami, sa clarinette au bec cassé, son bloc-notes et son nécessaire en cuir de serpent décoloré.

Le seul bruit qui se mit à troubler le silence était le pépiement soudain du rouge-gorge que Prosper avait laissé à proximité du feu. Tiré de sa torpeur, l'oiseau se glissa par le guichet ouvert de sa cage, s'envola et atterrit aussitôt sur la boîte avec l'urne, où, agité, il commença à crier comme s'il avertissait les humains d'un danger.

À ce moment-là, derrière leur dos retentit une exclamation joyeuse d'Alpha. En jubilant, elle s'élança vers la grande table pour y poser deux objets étranges qu'elle venait d'apportés de la chambre d'hôte, un tableau de bois foncé et une planchette ovale, à peine plus grande que sa main, munie d'un côté d'une pointe en bronze doré.

« Mon Dieu ! soupira-t-elle. Quelle merveille ! »

Lorsqu'ils eurent approché la table, ils purent examiner de près le motif de sa grande joie, un tableau rectangulaire de cerisier sauvage, parfaitement poli, long et large d'environ cinquante centimètres, et la planchette de noyer clair avec sa tige dorée.

Le tableau de cerisier était orné de lettres d'alphabet et de chiffres de nacre incrustés en demi-cercle au-dessus de deux mots gravés – OUI et NON.

« Il me paraît que je rêve ! dit Alpha essoufflée. Depuis dix ans, je la cherche en vain sur tous les marchés aux puces de Madrid à Varsovie.

– D’où la sors-tu ? demanda Prosper.

– Du coffre de ta tante, que la terre lui soit légère.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

– Si vous ne le saviez pas, c’est une authentique « oui-ja » de l’Europe centrale de la fin du dix-huitième siècle.

– Une « oui-ja ». Ce mot, que signifie-t-il ?

– Personne ne connaît sa signification, ni son origine.

– Pourquoi alors l’admires-tu autant ?

– Les ignorants ! s’enflamma Alpha. Nous avons déjà dit que tout porte à croire que nous sommes sourds et eux muets ! Oui-ja nous servira de guide, pour que nous communiquions malgré toutes les difficultés.

– Encore ces sacrés esprits ! » gronda Prosper.

Les autres compagnons, eux non plus, n’eurent guère pitié pour l’infortunée Alpha.

« Pauvre amie, pauvre petite chérie !

– Je vais vous expliquer, se proposa Ampère.

– J’espère que tu ne mijotes pas une fois de plus une blague odieuse ! l’avertit sa sœur aînée, assombrie. J’espère te voir sauver ces misérables des ténèbres de leur ignorance. »

Ampère feignit de ne pas avoir entendu cet avertissement, en dissimulant un sourire bouffon. Il s’adressa aux lesdits misérables compagnons d’une voix mortellement sérieuse, en pointant ses yeux vers le plafond pour souligner davantage l’importance de ce thème.

« Oui-ja, commença-t-il, rengorgé. Le terme serait probablement d’origine franco-allemande, mais il n’est pas exclu qu les Russes aussi aient mis leur main à la pâte. Ce mot barbare, nous pourrions le traduire du français et de la langue allemande comme OUI-OUI, bien que parfois il signifie NON.

– Doucement, Ampère ! l’avertit Alpha de nouveau.

– Si dans cette affaire, déjà embrouillée, nous incorporions encore les Russes, la traduction serait la suivante : OUI-OUI-C’EST-MOI. L’instrument en question – si vous me donnez la liberté de le nommer ainsi – ressemble de loin à un stéthoscope, à une sorte de « mortoscope », dont le but serait de tâter le pouls de nos amis à l’au-delà. En peu de mots, comme Alpha s’est exprimée lucidement, cet engin sert à la communication des sourds et des muets. »

Ne pouvant plus réprimer le rire, la compagnie s’esclaffa, mais un événement inattendu les obligea à se taire aussitôt. Sous un coup de vent violent, la porte d’entrée principale s’ouvrit avec fracas, laissant un tourbillon de sable s’engouffrer dans le vestibule. En fustigeant les deux chandelles sur le banc des quêteurs, le courant d’air faillit les éteindre. Elles auraient sans doute péri, si Prosper et Ampère ne s’étaient précipités vers la porte pour la claquer et fermer à clef dans un silence pesant qui s’était installé dans la salle.

Cependant, ce coup de vent ne présageait aucune intempérie. Au dire de Sandrine, les tourbillons de sable faisaient partie de quelques étranges phénomènes naturels du domaine. Après le coucher du soleil, la masse d’air dans la vallée se refroidissait plus rapidement que l’air sur le haut plateau, où le soleil brillait encore deux heures plus tard. Cette différence de température provoquait de subits tournoiements du vent, d’insolites trombes de sable auxquelles le manoir devait son nom. Ces trombes en forme de sangsues jaillissaient toujours de l’étang desséché, afin d’errer sur le domaine comme si elles poursuivaient quelqu’un, comme dirigées par une main invisible. L’une d’elles était en passe de s’abattre sur leur voiture, déjà enlisée dans le sol aride jusqu’à la moitié de ses roues.

« Je me pose la question comment nous allons sortir de ce lugubre tableau ? ronchonna Duc.

– Ne t’inquiète pas, le rassura Sandrine. Mon voisin m’a déjà arrachée deux fois de là à l’aide de son tracteur.

– Où est le téléphone ? demanda Willi, soudain irrité. Dans ce trou, nos mobiles ne valent pas un clou.

– Là-bas, répondit Sandrine, montrant la porte qui, au Canada, menait dans la chambre funèbre de tante-Agathe. Mais il ne marche pas. J’ai décommandé la ligne.

– Nous allons demander qu'ils la rétablissent, s'irrita Willi davantage. Je prends en charge tous les frais. »

En gueulant de plus en plus, il faillit casser la clef dans la serrure. Lorsqu'il eut poussé la porte et fait un pas dans la pièce ténébreuse, la poignée mal fixée lui resta dans la main.

Quelques instants plus tard, il retourna un peu pâli parmi ses amis, portant un vieux téléphone.

« Morbide ! dit-il d'un ton aigre, en s'adressant à Sandrine. Je crains, chère, que tu sois allée trop loin en besogne. »

Ses compagnons s'approchèrent de la porte toujours grande ouverte. La chambre leur parut, purement et simplement, transportée par une force magique du Québec au Vexin français.

La fenêtre condamnée avec deux planches de sapin croisée. Les murs revêtus de tissu, chamarré de fleurs de lys dorées. La table de chevet en palissandre avec un cierge consumé jusqu'au bout. La copie d'une colonne grecque, portant une tête en plâtre, le buste de tante-Agathe, couvert d'une couche de peinture olivacée d'où émergeait son gros nez cassé, bravant nos amis déconcertés. Et enfin le fameux lit breton, une masse menaçante à l'ombre de son baldaquin, le lit transformé à Québec en catafalque de la vieille dame, recouvert d'un drap qui portait toujours, même après la longue traversée de l'Atlantique, l'empreinte creuse du corps de la défunte.

« Nom d'une pipe cassée ! lâcha Duc à mi-voix.

– Il ne manque que le cadavre, murmura Willi.

– Il n'y avait pas de cadavre non plus au Canada, le corrigea Ampère. Il n'y avait que le trou. Je n'ai jamais vu de ma vie un trou si obstiné.

– Le jour où le lit était déballé et installé ici, il n'y avait aucune trace de trou, dit Sandrine d'une voix cassée. Le trou a réapparu tout seul, je vous le jure.

– Laissez tomber ! » trancha Prosper.

Il ferma la porte, en prenant soin de ne pas enjamber son seuil, comme si de l'intérieur de la chambre le menaçait un gouffre béant. Il

tourna la clef deux fois de suite dans la serrure et la glissa dans la poche de son gilet.

CHAPITRE TROISIÈME

À L'ENTRÉE DU MIROIR

« Je vous propose de nous orienter vers les occupations plus agréables ! clama Duc, voulant égayer la compagnie maussade. Je crève de faim et de soif. Au boulot, bonnes gens ! Que les mains laborieuses de ces femmes déballent la nourriture, que les bras vigoureux de ces hommes ouvrent une bonne bouteille. Il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Les exclamations de Duc dégourdirent ses amis. Les mains laborieuses féminines dressèrent la table pour y étaler les gourmandises achetées : les bocaux remplis de foie gras, paniers d'huîtres, puddings de légumes, salades et fromages exquis. Les bras vigoureux masculins firent le nécessaire pour que le feu dans la cheminée s'embrase joyeusement, avant de poser sur la table trois sortes de vin, rouge, rosé et blanc. Le seul obstacle n'apparut qu'au moment où il fallut ouvrir les bouteilles, soigneusement cachetées comme il sied aux grands vins.

« Où est le tire-bouchon ? » demanda Willi.

Sandrine l'envoya dans la cuisine, mais dans cette pièce, dans les crédences et leurs tiroirs, il n'y avait nulle trace d'un tire-bouchon.

« Où est ce satané engin ? s'impatienta Duc. Voulez-vous que je périsse de soif ! »

Ampère lui offrit un tire-bouchon, une spirale, faisant partie de son canif suisse, mais ce joujou se cassa dès leur première tentative d'ouvrir la bouteille. Ils détruisirent aussi rapidement un tournevis, une lime à ongles et les ciseaux appartenant au même illustre couteau helvétique. Les doigts couverts de petites entailles, ils devinrent assoiffés davantage.

« En l'absence d'un simple maudit tire-bouchon, voici comment le

paradis se transforme en enfer, grogna Duc dans sa barbiche. Une maison dénuée de tire-bouchon ne vaux plus qu'un bateau sans gouvernail.

– Je vais te montrer comment un ancien scout expérimenté ouvre un bourgogne sans tire-bouchon », se proposa Ampère.

Il empoigna la bouteille dont la cire était déjà enlevée du goulot. Il plia son châle en quatre, le colla contre le piédroit d'une porte et le cogna fortement avec le fond de la bouteille. Le bouchon résistait toujours après le troisième coup, beaucoup mieux qua la bouteille fissurée qui répandit à terre tout son précieux contenu.

« Le malheureux ! glapit Duc pour qui cette perte représentait un véritable sacrilège. Tu as bien gagné ta journée !

– Je ferai un saut dans le village et j'y achèterai un sacré tire-bouchon, dit Ampère pour le consoler.

– Un empoté comme toi achètera un ouvre-boîtes de sardines. Je vais t'accompagner, se décida Duc.

– Passez chez mon premier voisin et le demandez de ma part de nos prêter cet outil, les conseilla Sandrine. Si vous empruntez un chemin de traverse par les champs, vous y arriverez en moins de quinze minutes. Vous serez de retour dans une demi-heure. Prenez une bouteille et l'offrez au brave Arthur. »

Sans tarder, Duc et Ampère quittèrent le manoir et s'engagèrent dans les sables. Ils s'absentaient un peu plus que Sandrine en avait prévu et au bout de ce laps de temps ils rentrèrent à la maison avec un tire-bouchon et une histoire à dormir debout, tous les deux le visage livide.

Dès qu'ils s'acheminèrent vers la sortie du domaine, les pieds dans le sable jusqu'aux chevilles, une crainte inexplicable les saisit, comme si derrière leur dos se trouvait un persécuteur invisible. Ampère même glissa à l'oreille de Duc qu'il avait entendu les pas feutrés de quelqu'un. Ce bruit était probablement une simple illusion, car à chaque battement de son cœur de lapin, Ampère entendait les pulsations de ses propres artères.

C'est pourquoi ils se heurtèrent pour la première fois.

« Quelqu’un nous suit ! » chuchota Ampère.

Duc parcourut de regard les environs et ne vit rien, à part une trombe de sable en forme de sangsue qui était apparue au milieu de l’étang tari.

« Tu dérailles ! chuchota Duc.

– Regarde de ton mieux, espèce de vieille mâchoire ! chuchota Ampère.

– C’est un crâne de piaf qui me le dit ! rétorqua Duc. Et ferme ton sucrier, tu attires les mouches ! Je pourrais être ton père !

– Tu pourrais être mon arrière-grand-père ! » répliqua son jeune ami en grimaçant.

La sangsue de sable les suivait pour de bon, se tenant sans cesse à distance. Lorsqu’ils s’arrêtaient, elle s’arrêtait aussi, quand ils avançaient à grands pas, elle se mettait aussitôt à trotter derrière aux. Ils décidèrent de mettre à l’épreuve ce phénomène étrange. De concert, ils tournèrent brusquement à gauche, vers la petite chapelle au pied du mur ouest. Il s’agissait du futur sépulcre de Petit Loup, portant sur son front une inscription simple, gravée dans la pierre – Jeancart – le nom de famille de Sandrine.

Sitôt qu’ils s’engagèrent dans cette direction, la sangsue se dirigea vers eux. Lorsqu’ils s’arrêtèrent devant la chapelle, elle s’immobilisa, elle aussi, à la distance d’une quinzaine de mètres, tout en continuant de tournoyer sur elle-même, semblable à une quenouille demi-transparente qui tressait un fil fin de poussière.

« Pourquoi nous suit-elle ? demanda Ampère à mi-voix en regardant l’étrange créature du coin de l’œil.

– Elle s’est peut-être amourachée de toi », répondit son ami bouffon.

Ils ne s’aperçurent qu’alors que toute cette partie de mur ouest était occupée par nombre de corbeaux, de vraies grappes d’oiseaux accroupis, qui guignaient les intrus sans le moindre bruit ni le moindre mouvement, comme privés de vie, comme découpés du carton noir.

C’est à cause d’eux que Duc et son jeune compagnon s’affrontèrent

pour la deuxième fois.

« Sacrée corneilles ! dit Ampère en grinçant des dents.

– Ce sont les corbeaux, le corrigea Duc.

– Ce sont les corneilles, espèce d'ignare ! dit Ampère.

– Âne bâté et blanc bec », répondit Duc du tac au tac.

À ce moment-la, Ampère perdit son sang froid. Il attrapa par terre une poignée de cailloux et se mit à les lancer sur les oiseaux. La bande de corbeaux s'envola sans croasser pour survoler les deux hommes devant la chapelle et s'installer sur la cime de quelques bouleaux, hors de la portée des projectiles d'Ampère.

Quant à ce dernier, il garda sur sa nouvelle casquette bretonne un souvenir durable du survol des oiseaux, la fiente gluante qui coula dans le col de sa veste. Fou de rage, Ampère s'empara d'encore quelques pierres et les projeta vers la sangsue de sable, qui tournait toujours à une distance sûre, se balançant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme si elle se tordait de rire.

La petite trombe esquivait très adroitement ses pierres en se déplaçant d'un lieu à l'autre. Dans un accès de colère noire, n'ayant plus de projectiles à sa portée, le jeune homme sortit de ses gonds et lança sa casquette comme un boomerang sur la toupie spectrale.

Cette étourderie le coûtera plus cher que la lapidation des corbeaux. Son élégante coiffure à visière ne retournera plus sur la tête de son propriétaire enragé et ne connaîtra jamais la bienfaisance d'une teinturerie. Saisie par un tourbillon d'air, la casquette se trouva au sommet du crâne de la quenouille pivotante, où elle commença à tourner avec la sangsue comme si elle défiait son ancien maître.

C'était trop pour Ampère qui, bravant le danger, se jeta vers l'ennemi effronté. Bouillant de colère, comme s'il s'adressait à un être vivant, il déchargea sa bile ainsi :

« Je te tordrai le cou, espèce de vieille sorcière ! Tu vas me le payer, peau de vache ! » cria-t-il et en trois sauts se trouva face à face avec la sangsue. Il l'agrippa à la hauteur de sa taille et de toute sa force frappa ses poings l'un contre l'autre.

La puissance de ce frappement déchira la sangsue en deux parties qui, séparées si rudement, s'affolèrent et se précipitèrent vers le sud du domaine, la partie supérieure avec la casquette d'Ampère, suivie de la partie basse plus petite, sa manchote, semblable à la queue coupée d'un lézard.

« Voleuses ! hurla Ampère dans leur dos. Voleuses ! »

En courant à toutes jambes, la manchote atteignit enfin la partie haute de son corps. Elles se joignirent en moins de deux, regagnant ainsi la forme originelle de la sangsue qui sauta par-dessus le mur et disparut sans laisser de trace dans un bosquet voisin.

Ce fut le motif de la troisième prise de bec d'Ampère et de son ami aîné.

« Tu as vu la canaille ! se plaignit Ampère à Duc.

– Oui, j'ai la vu, dit Duc en levant les épaules.

– On dirait que tu trouves ça parfaitement naturel ?

– Tout juste, Auguste, approuva Duc.

– Tu divagues, pépé. On dirait que tu approuves son comportement.

– Depuis mon âge de raison, je me range de tout mon cœur du côté de l'absurde, avoua Duc. À l'instar de la maladie, l'absurdité apporte la liberté salutaire dans la nature.

– Ce n'est aucune liberté, c'est plutôt l'impudence ! s'indigna Ampère.

– Tu as eu ce que tu as mérité, soupira Duc en philosophe. Comme le brave Robert disait l'autre jour : « Celui qui se mêle dans la lavure des porcs, finit par être bouffé par les cochons. »

– Ton ami Robert raisonne comme une huître, lui répliqua Ampère.

– Tu es con comme un balai ! trancha Duc. Tu ne deviendras jamais un homme libre ! »

Le vol de la casquette marine du frère d'Alpha n'était que la première des aventures surprenantes de Duc et de son camarade lors de leur quête du tire-bouchon. Les épreuves beaucoup plus importantes

allaient les attendre par la suite, des péripéties qu'ils ne songeaient guère encore.

L'une d'elles survint sur le chemin de leur retour de la chapelle, au bord de l'étang tari. À cet endroit précis, ils s'arrêtèrent pour que Duc vide ses chaussures de sable. Ils avaient déjà totalement oublié leur prise de bec de tout à l'heure, tout comme les deux précédentes. Ampère prit Duc sous le bras en l'aidant à maintenir son équilibre sur une seule jambe tandis qu'il chassait le sable de l'autre chaussure.

Pendant ce temps, Ampère parcourut de ses yeux l'étrange maison normande et pour tuer ce temps mort il se mit à compter les fenêtres au rez-de-chaussée de sa façade nord. Trois fois de suite, il dénombra seulement trois fenêtres. Abasourdi, n'en croyant pas ses yeux, il lâcha l'aisselle de Duc pour se frotter les tempes en sueur. Dénué de son appui, Duc s'affaissa à la renverse sur le sol et de cette posture humiliante d'un cafard il appela son ami au secours.

Au lieu de lui porter son aide, Ampère lui signala un fait choquant sur le front de la maison, un phénomène qui l'avait privé de parole.

Duc jeta un œil dans cette direction. Le dos dans le sable, en se trémoussant comme une tortue renversée, il ne remarqua rien qui méritait l'attention d'un homme en détresse.

« *Das ist unmöglich !* murmura Ampère qui recourait, comme sa sœur Alpha à la langue allemande de sa jeunesse chaque fois quand il se trouvait sous le coup d'une émotion trop vive. *Betrug war alles, Lug und Schein !*

– Peux-tu me traduire ce charabia ? demanda Duc.

– C'est impossible ! grommela Ampère, dont l'esprit, apparemment, n'était plus maître de soi, les yeux globuleux cloués toujours contre la façade du manoir, tandis qu'il soulevait Duc du sable. Tout est tromperie, le mensonge et l'artifice ! Peux-tu dénombrer ces fenêtres ?

– Facile comme bonjour, se targua Duc.

– Combien en vois-tu ?

– Trois.

– Moi aussi, j'en vois trois, chuchota Ampère.

– Pourquoi alors ça t'étonne ?

– Parce qu'il manque la quatrième.

– Tu délires, jeune homme. Quelle quatrième fenêtre ?

– La fenêtre de la chambre à coucher de tante-Agathe.

– Attends, dit Duc en avalant la salive, la tête déjà un peu embrouillée comme celle d'Ampère. Que veux-tu dire ?

– Je ne rêve pas ! chuchota Ampère, comme s'il craignait que ses mots n'atteignent une oreille ennemie. Nous avons vu ensemble cette chambre et sa fenêtre condamnée, donnant sur la façade nord.

– Doucement, fit Duc en commençant à chuchoter, lui aussi, pendant qu'il comptait les fenêtres une fois de plus. Gardons notre sang froid.

– Il faut mettre cette affaire au clair le plus vite possible, se hérissa Ampère. Rentrons à la maison et jetons un nouveau coup d'œil dans cette chambre hantée.

– Pas de question ! s'opposa Duc en prenant son ami sous le bras pour l'emmener vers la sortie du domaine. Notre devoir est de revenir avec un tire-bouchon. Une fois accomplis cette mission majeure, nous ouvrirons une bonne bouteille et nous éluciderons ce mystère. Il ne s'agit peut-être que d'une blague de Sandrine qui a ordonné aux peintres en bâtiment de reproduire tous les éléments de cette chambre.

– Un trompe-l'œil ? demanda Ampère riant jaune. Veux-tu me convaincre que la chambre a été fausse ?

– Pourquoi pas ! répondit Duc soudain égayé. Plus je réfléchis, plus cette explication me paraît logique. Un peintre adroit aurait pu peindre sur la surface de la fausse porte tout ce que Sandrine lui avait décrit dans les moindres détails.

– Supposons que tu aies raison, dit Ampère en sourcillant. Mais, si la chambre était vraiment peinte en trompe l'œil, j'aimerais savoir comment Willi a pu y entrer et sortir avec le téléphone ?

– Ne coupe pas les cheveux en quatre devant le mystère d'une œuvre

d’art, riposta Duc. Willi ne serait pas le premier homme au monde à entrer dans un tableau.

– Il y a là quand même un cheveu », bégaya Ampère en se grattant derrière l’oreille.

Son intention ferme était de traiter Duc de foutu cabotin et de l’envoyer aux cinq cents diables, mais il n’arriva pas à réaliser ce dessein, empêché par l’apparition subite de deux bons-hommes insolites qui barrèrent le chemin à nos vaillants chercheurs de tire-bouchon.

Duc et Ampère reconnurent tout de suite le premier d’entre eux à la sortie d’un champ de blé. C’était la même créature qu’ils avaient déjà vue lors de leur arrivée au « Manoir des sables », le pauvre diable qu’ils avaient pris pour un épouvantail. Arborant une barbe rousse flamboyante et un chapeau de paille enfoncé jusqu’aux yeux, l’homme trapu était couvert d’un vêtement bleu de provenance indéterminée, semblable à une combinaison de travail. Dans une main tremblante il tenait une caisse de roseaux tressés et avec l’autre main il serrait contre sa poitrine un chevalet d’artiste peintre. Son visage à pommettes et arcades sourcilières saillantes évoquait une physionomie asiatique. De l’ombre de son chapeau, ses yeux huileux épiaient les rebords du haut plateau, que le coucher de soleil avait déjà dorés.

Son compagnon, un citadin, représentait le contraire même du peintre-épouvantail, bien que ses yeux fussent identiques, verts et huileux, dirigés vers la ligne d’horizon. Employé d’une banque ou agent d’une société d’assurance, fier de sa raie impeccable au beau milieu de ses cheveux et du col rigide de sa chemise au-dessous de sa petite barbe en pointe, cet homme tenait dans ses mains transparentes une pipe et un chapeau melon.

Tous les deux se comportaient comme s’ils étaient seuls dans les champs. Ils poursuivaient une conversation déjà entamée et négligeaient la présence de Duc et Ampère, plantés à trois pas devant eux, comme si nos braves chercheurs de tire-bouchon n’existaient point.

« Je ne puis l’accepter ! s’exclama le peintre trapu, très irrité, dont la voix chevrotante dévoilait un accent étranger, allemand ou hollandais. D’ailleurs, j’ai déjà ruiné presque toute ta vie, et maintenant je vais abîmer ton nouveau chapeau !

– Mon chapeau est la moindre des choses que je suis prêt à sacrifier au profit de mon cher frère, répondit le citadin d'une voix teintée aussi d'accent septentrional. Un jour, nous reposerons l'un à côté de l'autre, la tête nue.

– Je ne puis l'accepter, répéta le peintre, de plus en plus excité. Je risque d'endommager ton beau chapeau. Tu devras en acheter un autre.

– Tant pis, je vais en acheter un autre.

– Ça coûte beaucoup d'argent ! Il me semble que je suis en train de voler du pain de la bouche de ton épouse et de ton fils !

– Si cela était le prix à payer pour ta gloire éternelle, dit le citadin d'un ton débonnaire, mon chapeau serait un sacrifice plus qu'insignifiant.

– Dès que je vends mon premier tableau, je t'achèterai un nouveau chapeau, murmura le peintre dans sa barbe flamboyante.

– D'accord ! » acquiesça le citadin en posant son couvre-chef à même la terre, le bord tourné ver le haut.

Ayant remis solennellement sa caisse de roseaux au citadin, le peintre s'inclina devant lui en signe de reconnaissance, puis il lui tourna le dos, écarta les jambes et s'affaira autour de sa braguette, pour se soulager enfin dans le chapeau flambant neuf. La brise de l'après-midi ne tarda pas à apporter aux narines des spectateurs la mauvaise odeur de son urine mélangée avec l'essence de térébenthine.

Plus ou moins indifférents à l'égard du bavardage de deux inconnus, Duc et Ampère ne quittaient pas des yeux le chapeau de paille du peintre, orné d'une corde, à la place du ruban décoratif habituel. Ils avaient remarqué sur ce chapeau un objet, glissé derrière la corde, une chose qui les émerveillait, un petit tire-bouchon au manche d'os animal. Ce n'est qu'au moment où l'odeur suffocante de l'urine et de la térébenthine atteignit leur nez, qu'ils prêtèrent attention à la suite de l'événement.

Après avoir uriné dans le chapeau, l'homme à la barbe flamboyante posa par terre son chevalet, pris de la main du citadin sa caisse de roseaux, ouvrit son couvercle et en sortit un grand tube de peinture d'huile. Ses gestes étaient majestueux comme s'il exécutait un rite

mystérieux. Il examina furtivement les environs comme s'il cachait sa besogne de témoins indésirables, toutefois sans remarquer Duc et Ampère. Ses yeux huileux semblaient être insensibles à cette sorte de formes terrestres, visant en apparence un espace beaucoup plus lointain, le spectre solaire invisible au-delà de la terre.

En s'étant assuré qu'il n'y avait aucun témoin aux alentours, le bonhomme pressa son tube et fit couler dans le chapeau tout son contenu, une bonne poignée d'épaisse peinture jaune, qu'il se mit à mélanger hâtivement avec l'essence de térébenthine, pour l'étaler ensuite sur sa palette. Réunie avec l'urine, la peinture jaune se transforma presque instantanément, en devenant orange enflammée et dorée comme si de dedans rayonnait un feu magique.

« Jaune éternel ! chanta le citadin. Jaune immortel ! Mon cher frère, cela a valu un chapeau détruit ! »

Tandis que le peintre, nomme le cher frère, enlevait de sa palette la peinture, nommée jaune immortel, le citadin, ému et enchanté, reprit son chapeau. En le secouant, il en déversa un peu d'urine et le remit sur a tête, faisant abstraction du reste de la peinture diluée qui s'écoula le long de son cou, derrière ses oreilles pendantes.

Entre-temps, Duc s'était approché sur la pointe des pieds de deux excentriques, comme attiré par une force magnétique. Ampère l'avait suivi pas à pas, sans comprendre les motifs de son excitation exagérée.

« Il pisse dans la couleur jaune ! bredouilla Duc dans une sorte de délire. C'est lui, ce sont eux, il n'y a aucun doute !

– Qui – eux ? demanda Ampère à mi-voix.

– Ferme ton bec ! lâcha Duc, se trouvant presque à la portée de la main de deux excentriques, dont le premier couvrait toujours fébrilement sa toile de la pâte jaune, en face de son cher frère enchanté, qui bavait en mordillant le tuyau de sa pipe vide.

– C'est une issue heureuse sur un chemin sans issue ! scanda le citadin. Cette réussite, il faudrait la fêter, si l'on trouve quelque part un peu de bon tabac jaune. »

Il était évident que ni l'un ni l'autre ne voyaient Duc et Ampère, comme s'ils étaient aveugles. Pourtant, ils se voyaient très bien mutuellement, de même qu'ils distinguaient les objets leur

appartenant, le chapeau, la pipe, la palette de peintre, le pinceau et le tableau d'où rayonnait le soleil enterré dans un champ de blé.

Leurs yeux vert huileux transperçaient Duc et Ampère comme le verre, ces yeux pointés vers une autre réalité, même au moment où Duc les approcha et fit devant eux une révérence profonde.

« C'est un grand jour, messieurs ! balbutia-t-il.

– Un grand jour ! répéta le citadin en brandissant sa pipe sous le nez du Polonais. Ceci n'est pas une pipe, poursuivit-il. Et pourtant… pourriez-vous la bourrer, ma pipe ?[1]

– Facile comme bonsoir ! s'exclama Duc et, à la vive surprise d'Ampère, il sortit de sa pèlerine un petit paquet de tabac. Ce n'est pas le tabac, ricana-t-il, mais nous allons nous en servir pour bourrer la pipe de monsieur. »

Après qu'il eut bourré la pipe qui n'était pas une pipe avec du tabac qui n'était pas le tabac, Duc offrit avec générosité le paquet entier à l'aveugle qui n'était nullement aveugle.

« Je vous prie de garder le reste », dit-il.

Le citadin fouilla dans une poche de sa jaquette et en sortit une poignée de cailloux plats, ramassés probablement au bord de l'Oise. En palpant comme un vrai aveugle, il toucha le creux de la main de Duc et y enfonça l'un de petits galets fluviaux.

« Je vous prie de garder le reste répéta-t-il les paroles de Duc tel son écho fidèle.

– Quelle grandeur d'âme, monsieur, remercia Duc.

– Quelle grandeur d'âme, monsieur, répéta le citadin.

« Mieux vaut que tu leur demandes un tire-bouchon en revanche », glissa Ampère à l'oreille de Duc.

Il semblait que ces mots étaient parvenus à l'ouïe du citadin.

« Nous aimerions vous répondre avec un autre cadeau, dit-il, mais nous ne sommes qu'artistes pauvres et humbles admirateurs de l'art. Nous n'avons rien à vous offrir à par un vulgaire tire-bouchon. »

Ampère éleva sa voix :

« Dans certaines conditions, un tire-bouchon vaut son pesant d’or.

– Dans certaines conditions, un tire-bouchon vaut son pesant d’or », confirma le citadin.

En se tenant coi, le peintre à la barbe flamboyante ôta son chapeau et remit le tire-bouchon à Ampère. Faisant ce beau geste, il se plia en deux par-dessus son chevalet, le bras étendu de tout son long, comme s’il se penchait sur l’eau profonde, comme si, au-dessous du chemin campagnard, un cours d’eau souterrain le séparait d’Ampère et de Duc. Mais cet abysse qui les divisait n’était que fictif : la bouche du peintre leur souffla en plein visage la puanteur de la térébenthine, comme si tout à l’heure le bonhomme avait goûté la peinture à l’huile.

Ils se quittèrent sans trop de paroles, se saluant par des révérences profondes, à la manière des Orientaux courtois.

« Le cadavre… exquis… boira… le vin… nouveau ![2] dit Duc, en séparant ces paroles comme s’il prononçait un mot de reconnaissance.

– Le cadavre… exquis… boira… le vin… nouveau », lui rétorqua le citadin de la même façon, en le transperçant de ses yeux vert huileux.

Duc et Ampère partirent en direction du manoir et les deux excentriques s’engagèrent derechef dans le champ de blé non moissonné. Lorsque à l’entrée du domaine nos heureux chercheurs de tire-bouchon eurent jeté un coup d’œil furtif derrière eux, ils ne virent aucune trace de peintre ni de son frère citadin. Une bande de corbeaux avait atterri sur le lieu même de la curieuse rencontre et s’était mise à déchiqueter dans le blé quelque chose qui pouvait être la charogne d’un animal des champs.

Alors, là, ils s’accrochèrent pour la quatrième fois.

« Tes « cadavres exquis », que signifient-ils ? demanda Ampère. Cela ressemble à un mot de passe d’une société secrète.

– En effet, c’est un mot de passe, mon jeune camarade inculte, rétorqua Duc. Il sert – comme les surréalistes en avaient cru – de nous introduire dans la mort, qui n’est rien d’autre qu’une société secrète.

– De nous faire entrer… dan la mort ? bégaya Ampère. Que Dieu nous protège de cette compagnie !

– Tu l'entends ! s'enflamma Duc subitement. Entends-tu ce jeune ignorant ingrat ! Tout à l'heure, tu as vécu un privilège rarissime que la majorité des hommes ne connaît pas une seule fois dans leur vie : vivre la rencontre unique de deux réalités qui pénètrent l'une dans l'autre sans jamais se toucher, qui ne se voient pas et ne s'entendent pas réciproquement, qui ne communiquent qu'en rêve. Nous sortons de cette aventure colossale avec deux souvenirs matériels, avec mon caillou et ton tire-bouchon, des preuves incontestables que la rencontre avec Vincent et Théo n'était pas une simple fantasmagorie.

– Vincent et Théo ? balbutia Ampère. Tu connais personnellement ces messieurs ?

– Je pourrais dire que j'ai grandi en leur compagnie et que je suis un peu leur élève, se vanta Duc. Le « Champ de blé aux corbeaux » de Vincent, j'en ai copié au moins sept fois pendant mes études. Quant aux lettres de Théo, j'en connais quelques-unes pratiquement par cœur.

– Diable d'homme ! s'exclama Ampère. Tu te moques de ma gueule, où tu prétends sérieusement que nous avons rencontré les frères Van Gogh ?

– Je n'ai jamais été plus sérieux qu'en ce moment.

– Il est gris comme un Polonais, ce malheureux ! gémit Ampère. J'attends impatiemment le jour où tu verras voler les petits éléphants blancs.

– J'espère que tu n'en attendras pas trop longtemps, répondit Duc dignement. Ce jour fatidique s'approche à pas de géant.

– Comment le sais-tu ?

– Parce que les éléphants sont contagieux.[3]

– Les éléphants contagieux ? !

– Ainsi parlaient nos immortels surréalistes.

– J'aimerais savoir quelle logique incite ton cerveau ramolli à mettre

en rapport Van Gogh avec les surréalistes ?

– Enfin une question pertinente. Tu auras ma réponse dès qu'on ouvre une bouteille à l'aide de ton tire-bouchon.

– J'exige une réponse immédiate ! réclama Ampère.

Au lieu de lui présenter une explication quelconque, Duc l'encombra de ses propres questions :

« As-tu remarqué que les deux mecs se soient comportés comme notre écho, qu'ils aient répété nos paroles tel un perroquet, en reproduisant exactement nos gestes, à l'image des enfants qui singent les grandes personnes devant un miroir ?

– C'est juste, bougonna Ampère. Mais, pourquoi les morts copieraient-ils les vivants comme les singes ? »

Aussitôt qu'Ampère eut posé cette question, ils s'arrêtèrent devant l'entrée d'Andromède. La main posée sur une boule en bronze massif, la poignée de la porte principale, Duc s'immobilisa. En caressant cette boule, comme quelqu'un qui câlinerait ainsi un chat, il leva les yeux vers le ciel de plus en plus sombre, ayant l'air de chercher la réponse à toutes les questions impossibles.

« Ils se sont mirés en nous comme dans une glace, en jouant avec notre écho, dit-il enfin d'une voix douce, car sans notre aide ils auraient resté les prisonniers du silence des ténèbres. N'ayant aucun autre moyen de s'exprimer, ils ont emprunté nos paroles et nos gestes. »

En levant les pans de sa pèlerine, il prit la pose d'une chauve-souris sur une scène imaginaire.

« Les miroirs, fruits de la peur ! »[4] scanda-t-il et poursuivit son bref numéro théâtral en citant quelques vers, aussi fidèlement qu'il s'en souvenait. « Parmi les murs, l'ombre règne… et je descends dans le miroir… comme un mort dans la tombe ouverte… »[5]

– C'était donc un piège ! chuchota Ampère.

– En quelque sorte, approuva Duc.

– Ils ont voulu avoir notre peau !

– N'exagère pas, dit Duc, souriant. Ils ont plutôt voulu se glisser dans notre peau. On dirait qu'ils ont eu l'intention de nous attirer du côté de leur cause.

– Leur cause ?

– Une association secrète.

– Avec quel but ?

– Avec le but de saper l'ordre établi des choses.

– Leur programme ? »

Duc martela :

« Les morts de tous les pays, unissez-vous ! Unis, nous sommes plus forts que la vie ».

– Un tel programme me donne la chair de poule ! dit Ampère en soupirant. Cela fait penser à une espèce d'Internationale noire.

– En quelque sorte, acquiesça Duc. »

La compagnie rassemblée à Andromède écouta de bout en bout le récit de Duc et d'Ampère de la recherche du tire-bouchon, ne cachant guère un sourire sceptique. Bien que personne ne se moquât ouvertement de deux chercheurs, tout le monde se rendit compte que les deux bouffons étaient partis à l'exécution de leur mission avec une bouteille pleine, pour revenir au manoir la bouteille vide, après avoir vraisemblablement porté plusieurs toasts à l'honneur de Petit Loup, à l'abri de la chapelle où le lendemain ils allaient déposer son urne.

« Le caillou que vous mentionnez, vous avez pu le ramasser n'importe où sur le domaine. Mais le tire-bouchon ! Je crève d'envie de voir cet illustre tire-bouchon ! dit Willi en minaudant. Mis en vente aux enchères, s'il se révélait vrai qu'il avait appartenu à Vincent Van Gogh en personne, cet outil atteindrait un prix faramineux ! »

Le hasard voulut que les deux bouffons enfoncent en même temps la main dans la poche, chacun à la recherche de son cher souvenir. Ampère fut plus rapide, le premier qui sortit son tire-bouchon à la lumière du jour. Sa surprise fut beaucoup plus grande que celle de ses

spectateurs : le manche d'os animal de l'objet s'était miraculeusement transformé en poignée massive d'argent doré.

« Une supercherie… stupide… bégaya-t-il. Le machin a été fait d'os ordinaire. »

Ses amis n'arrivaient pas à se ressaisir après cette première surprise lorsque Duc leur offrit une deuxième. À vrai dire, ce n'était nullement son intention quant il palpa sur sa poitrine le caillou fluvial, le souvenir de la rencontre avec les deux excentriques. En mimant un illusionniste de cirque, il sortit de sa pèlerine sa main fermée et en fit en l'air quelques arabesques sous le nez de Willi.

Entrant dans le jeu, ce dernier attrapa le poing de Duc en vol, l'abattit sur la table, l'ouvrit par force et, à la place du caillou, en sortit un objet qu'il n'avait vu auparavant que dans ses rêves : une énorme pièce d'or d'un poids d'au moins vingt grammes, sur laquelle la moisissure couvrait deux tiers d'une inscription autour d'une tête couronnée.

Curieusement, cette transformation prodigieuse du caillou fluvial n'étonna aucunement le faussaire polonais des peintres surréalistes.

« Tiens, tiens ! fut tout ce qu'il dit.

– De l'or, du vrai de vrai ! s'exclamèrent ses amis fascinés. Où as-tu appris ce tour de passe-passe ?

– Chers camarades, permettez-moi de le mordre, se proposa Yégor. Je suis orfèvre en la matière. J'ai commencé ma carrière comme apprenti d'un bijoutier en Géorgie. »

Il mordit à belles dents dans la pièce d'or, il avala la salive et se pourlécha en connaisseur, tel un homme qui ingurgite une huître fraîche, pour cracher enfin dans son mouchoir un peu de moisi, en laissant sur le métal l'empreinte bien visible de ses incisives.

« Douze carats ! fut le diagnostic de l'ancien apprenti d'un orfèvre en Géorgie.

– On pouvait s'en attendre, dit Duc en haussant les épaules, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde.

– La pierre transformée en or ! clamèrent ses amis à l'unisson.

Considères-tu que cela est normal ?

– Bien sûr, approuva Duc. Tout ce que le pauvre diable avait touché au cours de sa brève vie, se transforme en or de nos jours.

– Tu affirmes toujours avoir rencontré avec Ampère les deux frères Van Gogh ?

– Je l'affirme, faute de preuve du contraire.

– Tu assures de surcroît que le fantôme de Vincent Van Gogh a uriné dans ses peintures ?

– Dans la jaune uniquement. Pour lui, la jaune aurait dû être la reine des couleurs.

– Tu prétends aussi qu'il a mangé ses peintures ?

– Uniquement la jaune.

– Pourquoi la jaune seulement ?

– Comme aux échecs, le plus agréable est de bouffer la reine.

– Tu te paies la tête de tout le monde ici !

– Loin de là. Certains peintres surréalistes se sont vantés d'être capables, les yeux fermés, d'identifier les couleurs d'après leurs odeurs, ces vapeurs subtiles qui, parfois, éveillaient en eux une faim dévorante.

– C'est de la folie ! »

Duc ne démordait pas de son thème :

« Je crois aux miracles, faute de preuve du contraire. Vas-y, jeune homme, s'adressa-t-il à Ampère, montre-nous comment fonctionne ton outil offert par le généreux Vincent, ouvre-nous une bouteille de pinard !

– Un instant, répondit Ampère, agenouillé devant la porte de la chambre à coucher de tante-Agathe, où, à laide de son précieux tire-bouchon, il tentait de crocheter sa serrure fermée à double tour.

– Si tu le casses, gare à toi ! l’avertit Duc.

– Je veux à tout prix voir encore une fois cette chambre fantomatique, dit Ampère essoufflé. Observée de la cour, elle n’existe pas.

– Que veux-tu dire ? demanda Sandrine, abasourdie.

– Duc prétend qu’il s’agit de ton attrape, que toute la chambre n’est qu’un trompe-l’œil.

– Entendez-vous ce garçon cinglé ? clama Sandrine. Un trompe-l’œil, la chambre où je suis née. Si elle n’existait pas, en ce cas-là, nous aussi, nous serons des apparitions !

– À vrai dire, il se peut que nous ne soyons que des pures créations de l’esprit, dit Duc en grimaçant.

– Nous allons tirer cette affaire au clair ! fit Ampère, entêté. Où est la clef de la chambre ? »

Prosper fouilla dans ses poches et, bizarrement, trouva la clef tout de suite. Mais il n’arriva pas à s’en servir, avant qu’Ampère ne l’arrache de sa main pour se jeter de nouveau aux genoux devant la porte. Tous ses amis et Sandrine, née dans cette chambre, l’observèrent avec la crainte en train de tourner fiévreusement la clef dans la serrure, comme si un grand danger les menaçait de cette chambre.

C’est pour cette raison qu’ils se sentirent soulagés lorsque Ampère lâcha un juron allemand, en retirant de la porte l’anneau de la clef cassée.

« Je t’ai bien prévenu ! gronda Duc.

– Ce n’a pas été exprès, rétorqua Ampère.

– Je te connais comme si je t’avais fait ! s’emballa Duc davantage. Tu l’as fabriqué avec préméditation, pour m’empêcher de démasquer ce qui se mijote sur la terre de personne, à l’entrée du miroir. »

La compagnie échangea les regards inquiets, craignant que Duc n’eût caressé sa bouteille une fois de plus.

« La terre de personne ?… L’entrée du miroir ?… De quoi cet homme radote-t-il ?

– Dès demain, nous téléphonerons au serrurier, dit Sandrine, voulant calmer les esprits.

– Comment téléphoneras-tu quand tu as annulé la ligne ? croassa Willi.

– Nous allons nous servir de la voiture ! s’exclama Amère. Nous allons réparer son téléphone. Cette affaire ne peut pas traîner jusqu’à demain. »

Sans attendre le consentement de quiconque, il se précipita vers la sortie du domaine, tandis que ses amis occupèrent à la hâte les trois fenêtres nord, d’où ils allaient contempler la suite des événements. Seul Duc et Willi rejoignirent Ampère à côté de la Mercedes, enlisée dans les sables, au moment où il avait déjà connecté deux bouts d’un fil rompu. Dès qu’il eut branché le deuxième fil, le téléphone se mit à bêler devant les trois hommes embarrassés qui hésitaient à saisir le combiné, comme s’il dissimulait un serpent venimeux.

« Quelqu’un devrait répondre à l’appel, dit Willi.

– Réponds-toi, fit Duc.

– Mit Gottes Hilfe ! marmonna Ampère et, pour interrompre la pénible hésitation, il saisit le combiné. Avec l’aide de Dieu ! »

Il n’arriva même pas à l’approcher de son oreille lorsqu’une voix pleurnicheuse, trop bien connue, retentit dans l’écouteur :

« Reviens, reviens, Maria-Stella !… »

Ampère lui boucla le bec en rompant les fils téléphoniques. Il ouvrit la bouche pour lâcher un juron en langue allemande de sa jeunesse, mais cette parole lui resta en travers de la gorge quant il vit les visages de Duc et de Willi le Long. La voix du suicidé les avait laissés complètement indifférents : leur attention était captivée par un fait qu’ils avaient remarqué sur la façade de la maison. En suivant leur regard, Ampère dirigea, lui aussi, les yeux dans cette direction.

Au premier abord, il ne vit rien d’extraordinaire.

Entre-temps, les spectateurs dans le manoir avaient ouvert les trois fenêtres sur la façade nord, une coupe de champagne dans la main,

reflétant dans le crépuscule le feu de la cheminée derrière leur dos. Sur la première fenêtre à gauche, celle qui appartenait à la première alcôve, Ampère avisa Sandrine et Prosper. Le bras brandissant en l'air, sa sœur Alpha le salua de la fenêtre médiane de la chambre d'hôte. Leurs verres également levées, Inès et Yégor trinquèrent sur la fenêtre droite, celle qui appartenait à la deuxième alcôve. Ampère était déjà prêt à leur demander en criant de préserver quelques gorgées de champagne pour les compagnons assoiffés dans la cour, lorsqu'il porta son regard sur la quatrième fenêtre, celle de la chambre fantomatique de la défunte tante-Agathe, où une ombre humaine tenait une bougie allumée.

« Vous la voyez ? s'adressa Ampère à mi-voix à Duc et à Willi.

– Nous la voyons », affirma Willi de la même voix cassée.

Ce qu'ils avaient aperçu dans le cadre de la fenêtre, entre les planches croisées et les doubles rideaux écartés, était la silhouette d'une femme de petite taille, coiffée d'un bonnet de nuit bicorne, dont les mains jointes sur la poitrine serraient un long cierge. La figure féminine ne bougeait guère comme si elle n'était pas vivante, comme peinte sur le verso de la vitre dépolie. Le reflet de sa chandelle donnait l'illusion que ses mains demi-transparentes et son visage sans yeux étaient faits de parchemin ou de porcelaine.

« Qui est-elle, qui est ce spectre ? » demanda Ampère en chuchotant.

Les épaules décharnées de Duc commencèrent à trembler d'un rire nerveux sous sa pèlerine :

« Rappelle-toi la description de Prosper de sa tante-Agathe. »

Ampère et Willi se regardèrent droit dans les yeux comme s'ils demandaient l'aide l'un l'autre. Ils se trouvaient immobilisés à deux pas de Duc qui continua à ricaner sans voix, les jambes enfoncées dans le sable jusqu'aux chevilles.

Au bord de la vallée, derrière les arbres, apparut soudain la lune, à laquelle une bouche vorace avait dévoré le tiers de son visage. Sous sa lumière cendrée, la petite vallée et les alentours du manoir, avec ses bouleaux et son étang desséché, leur parurent semblables à un chapeau retourné, le bord orienté vers le ciel. Pour parfaire cette sinistre image irréelle, la bande de corbeaux s'envola du mur nord du domaine, les survola sans le moindre bruit et atterrit en silence sur le

toit d’Andromède.

« Cette affaire… ne peut pas traîner jusqu’à demain ! murmura Ampère, saisi de crainte à l’idée d’un mal menaçant.

– S’il y a une chose qui ne peut pas traîner jusqu’à demain, ce sont les huîtres, corrigea Duc. En ce qui concerne le spectre de la vieille dame, comme le brave Robert disait l’autre jour : « Ne nous effrayons pas à la vue de fantômes, nous sommes tous des revenants. »

CHAPITRE QUATRIÈME

CORPORA ELECTRICA

« Cette affaire ne peut pas traîner d'ici à demain ! clama Ampère en frappant la table avec le poing.

– Comme je t'ai déjà dit, s'il y a une chose que ne peut pas attendre, ce sont les huîtres, le calma Duc avant d'avaler un délicieux coquillage arrosé de citron.

– Deux douzaines ! dénombra Yégor qui éprouvait le dégoût pour toute sorte de nourriture de provenance aquatique, probablement parce qu'il ne savait pas nager.

– Quelles douzaines ? demanda Duc en hoquetant.

– C'est dégoûtant. Tu as gobé deux douzaines de coquillages vivants.

– Les gens civilisés mangent toujours les huîtres vivantes, riposta Duc. Espèce de rustre, ne compte pas les bouchées de tes voisins.

Depuis le début du dîner, ils cherchaient querelle les uns aux autres, surtout Ampère qui levait le coude plus souvent que ses compagnons.

« J'aimerais faire connaissance avec ton peintre en bâtiment qui peint les vieilles défuntes sur les vitres, s'adressa-t-il à Sandrine d'en ton querelleur.

– Demain, à la première heure, nous allons faire venir mon voisin Arthur pour qu'il ouvre la serrure, promit Sandrine. Tu vas t'apercevoir qu'aucun trucage n'existe sur la fenêtre.

– Nous avons vu la morte, tous les trois, se hérissa Ampère. Si elle n'a pas été peinte, alors une autre explication devrait exister.

– Patiente jusqu'à demain. »

Leurs bisbilles auraient pu se transformer en une vraie querelle si un violent coup de tonnerre n'avait pas retenti devant la maison en secouant toutes les fenêtres.

Les lumières au rez-de-chaussée se mirent à clignoter et à crépiter comme si elles allaient s'éteindre, ainsi que les deux cierges à côté de l'urne sur le banc des quêteurs. Nos compagnons s'empressèrent de regagner les fenêtres pour y coller les visages contre les vitres. Dans la cour régnait déjà la nuit et la seule chose qu'ils purent y distinguer étaient les reflets carrés des croisées projetés sur le sable.

« Le tonnerre au mois de décembre, je n'en augure rien de bon, ronchonna Willi. Nous sommes déjà sans téléphone et maintenant nous risquons une panne de courant.

– Papa a tout prévu, le rassura Sandrine, se dirigeant vers le vestibule pour allumer un luminaire au-dessus de la porte principale. Papa a fait installer dans la cave un générateur à carburant d'une autonomie de douze heures.

– L'idée n'était pas mauvaise », dit Willi.

Le puissant réflecteur chassa instantanément l'obscurité jusqu'à l'entrée du domaine, mais sa froide lumière bleuâtre ne leur apporta que la crainte grandissante. Tout ce que saillissait de la terre dans cette partie nord de la cour, tout ce que le faisceau lumineux avait léché, projetait des ombres tranchantes, allongées par terre : leur voiture enfoncée dans le sable jusqu'à la moitié des jantes, deux ou trois bouleaux rabougris, de rares arbustes d'aubépines et quelques roches calcaires, ressemblant aux crânes des animaux morts.

Au beau milieu de ces ombres spectrales, ils distinguèrent l'enfoncement de l'étang tari, sur le bord duquel apparut une trombe de sable. Touchée par le faisceau lumineux, elle aussi devint bleuâtre, semblable à un sabre d'acier, telles des armes blanches que les derviches-tourneurs brandissent en l'air lors de leurs danses mystiques. Ayant fait une brève danse guerrière autour de l'automobile, la trombe se dirigea tout droit vers la maison, puis, comme si elle se ravisait, elle prit la direction opposée et disparut en dansant à la sortie du domaine.

Trois éclairs silencieux percèrent le ciel aux environs de la vallée. Les bords du haut plateau s'embrasèrent comme sur la photo surexposée,

en dévoilant aux humains les dessins secrets de la nature, de géants contours fantastiques que l'on aurait pu admirer durant des heures s'ils ne fondaient pas rapidement dans les ténèbres. Envahis à la fois par l'exaltation et l'inquiétude, les spectateurs sur les fenêtres d'Andromède attendaient les nouvelles foudres, car chaque éclair laissait derrière lui de nouveaux dessins inattendus, comme si les éclairs arrachaient de la terre noire des formes de vie disparues, des monstres qui auraient dû marcher, ramper et voler autour d'Auvers-sur-Oise il y a mille millions d'années.

« Au commencement du monde était l'image, dit Sandrine, un sourire triste esquissé aux lèvres.

– Ainsi parlait Petit Loup », répliqua Ampère.

Prosper avala la salive et toussa sèchement.

« L'image ? bougonna-t-il. Donc, ce n'était ni la parole ni l'œuvre !

– Ainsi parlait Petit Loup », répéta Ampère.

Depuis quelque temps déjà, Andromède était en état de veille, écoutant un orage lointain que les êtres humains n'étaient pas en mesure d'entendre. Pour échapper à l'ennui, elle regardait attentivement leurs auras. Ayant quittés les fenêtres, les femmes et les hommes s'étaient dispersés dans son rez-de-chaussée, mais leurs auras étaient restées attroupées. Le comportement de ces spectres luisants étonnait Andromède, car jamais auparavant elle n'avait vu ces exhalaisons subtiles séparées de leurs maîtres pendant que ceux derniers étaient éveillés.

Détachées des hommes, elles se livrèrent à des espiègleries enfantines comme si le jeu était leur vraie nature. Tout d'abord, elles dansèrent une ronde autour du banc dans le vestibule et s'amusèrent en sautant par-dessus les flammes de deux bougies et lançant aux alentours des étincelles laiteuses. Mais tous ces jeux n'étaient que le prélude d'une action surprenante, qu'elles entreprirent en se jetant l'une après l'autre vers la cage, d'où le rouge-gorge suivait de son œil vif tout ce qui se déroulait dans la grand-salle. Arrivées à la portée de la cage, les auras changèrent de taille et d'apparence en un clin d'œil, pour s'enrouler autour d'elles-mêmes tels les pelotons de soie. Cela permit à toutes les huit – car elles étaient au nombre de huit – de se faufiler dans la maisonnette de l'oiseau, s'entrelaçant l'une dans l'autre comme les doigts des mains croisées. Lorsqu'elles eurent éparpillé leurs étincelles

au fond de la cage, il se montra qu'elles y avaient déjà construit un merveilleux nid.

Le rouge-gorge célébra ce petit miracle en dispersant à coups d'ailes le reste d'étincelles laiteuses. Il gonfla la gorge orange, leva la tête et répandit du bec un vrai jet de cris, une cascade de sons cristallins ayant l'air de sortir d'une clarinette :

Criiicicériii ! Cricriiicériciii !

Les gens moroses, qui erraient jusqu'alors chacun dans ses pensées, sursautèrent comme s'ils tombaient des nues. Andromède écoutait ce bruit avec crainte. Les cris du rouge-gorge pouvaient facilement tirer du sommeil le malheureux Saladin dans ses fondements. Même Andromède craignait l'infortuné Saladin, bien qu'il ne s'éveillât pas depuis toute une décennie.

Notre lecteur se redemandera à juste raison : Qui est-ce ce Saladin, une créature claquemurée dans les fondements du manoir, portant le prénom du légendaire sultan arabe ? Il obtiendra la réponse à cette question au moment propice.

Le petit rouge-gorge n'avait pas cessé d'occasionner l'étonnement de la compagnie de Sandrine depuis le jour de la mort de Petit Loup au Canada. Personne n'était capable d'expliquer comment, en pleine tempête de neige, cet oiseau était apparu à la maison de la défunte grand-tante de Prosper ni comment il s'était glissé dans une vieille cage verrouillée. Il avait fait preuve de vaillance, ce grand voyageur, le petit rouge-gorge canadien, ambassadeur itinérant de l'étrange, qu'Alpha soupçonnait d'être venu dans cette vie d'une autre existence.

Cette pensée plus qu'audacieuse roulait à présent dans la tête d'Alpha, pendant qu'elle examinait du coin de l'œil les caractères en nacre, incrustés dans l'« oui-ja » de tante-Agathe. Tandis que le chant du rouge-gorge résonnait dans ses oreilles, une idée folle naquit dans son esprit. N'osant la prononcer, elle s'adressa à Prosper sur un ton apparemment ingénu :

« Quelle est la valeur marchande de cet engin-là ?

– Je te l'offre », souffla celui-ci à son oreille.

La joie subite priva Alpha de parole.

« Parles-tu sérieusement ? bégaya-t-elle enfin.

– Elle est à toi », l'assura Prosper.

Cette fois, Alpha prit ses mots au sérieux et se jeta dans ses bras, en lui exprimant sa gratitude avec deux baisers retentissants.

« Que Dieu te bénisse ! roucoula-t-elle.

– J'espère que tu n'as pas l'intention de t'en servir pour de bon ? maugréa Prosper.

– Et comment ! s'exclama Alpha, ravie. Dès que je trouve un collaborateur digne de foi !

– En ce cas-là, s'immisça Willi en riant, tu ne peux compter ici que sur l'aide de ton petit frère.

– Veux-tu me promettre que tu ne recourras à aucune fumisterie ? s'adressa Alpha à Ampère.

– Quel serait mon devoir ? demanda ce dernier.

– Ton devoir, avant tout, sera d'être sérieux et courtois ! le fit taire sa sœur. Tu te muniras du papier et d'un crayon et tu noteras mot pour mot ce que oui-ja va nous répondre. Tout le reste est mon boulot. »

Ces paroles prononcées, Alpha prit la pose de lotus dans son alcôve, en croisant ses jambes sur un tapis devant la fameuse planche en bois de cerisier.

Un sourire crispé aux lèvres, ses amis la regardèrent de travers, ne pouvant pas croire qu'elle accomplira pour de bon son dessein extravagant.

Alors Alpha ferma les yeux.

« Silence, je vous prie ! ordonna-t-elle d'une étrange voix caverneuse et posa la main sur la plaquette ovale, armée d'une pointe dorée. Je vous prie aussi d'éteindre toutes les lumières, à part celle nécessaire pour la lecture. »

En ricanant dans sa barbichette, Duc se hâta d'exécuter son ordre, enchanté d'avance de la séance qui promettait une fin joyeuse de la

soirée maussade.

Dans la pénombre qui les enveloppa, les prenant comme dans un filet, l’ambiance se transforma à l’instant. L’unique lampe qui resta allumée, ne répandait la lumière que sous son abat-jour, sur la planche d’oui-ja avec ses chiffres et ses caractères en nacre. Son reflet en forme d’un double anneau, semblant à une auréole des saints, tomba juste sur la main d’Alpha et sa plaquette, qui commença à décrire des cercles concentriques.

En souriant avec malice comme il seyait aux hommes de l’âge mûr, les spectateurs suivirent des yeux sa pointe et répétèrent, chacun dans sa pensée secrète, les caractères qu’elle touchait. Ils essayaient d’assembler un mot intelligible, un mot qui résonnait en leur for intérieur et qu’ils n’osaient pas prononcer à vive voix, le surnom de leur défunt ami.

Brusquement, Prosper renversa une chaise pour quitter l’alcôve.

« Je ne veux plus prendre part à cette bouffonnerie ! se récria-t-il et s’éloigna vers le fond de la grand-salle.

– Silence… s’il vous plaît », murmura Alpha, ayant déjà un cheveu sur la langue comme si elle était à moitié endormie.

Un crayon et une feuille de papier dans sa main droite, Ampère s’agenouilla derrière son dos sans le moindre bruit. En posant sa main gauche sur l’épaule de sa sœur, il prit l’air d’un aveugle lié ainsi à son guide. Curieusement, ce farceur incorrigible devint soudain sérieux et somnolant comme si l’assoupissement d’Alpha l’avait infecté.

Malgré leur aversion à l’égard de toute sorte de superstition, les spectateurs dans la pénombre d’Andromède restèrent médusés, les yeux cloués sur la planche de cerisier. Ses lettres et ses chiffres scintillants éveillaient en eux une appréhension sourde comme s’ils s’étaient trouvés devant une porte clore derrière laquelle reposait… derrière laquelle ?… derrière laquelle ?…

Étant plongés dans cette question sans réponse, ils sursautèrent à la vue du comportement de la plaquette de noyer. Ils s’aperçurent soudain que ce n’était plus la main d’Alpha qui dirigeait l’objet, mais plutôt que ce dernier conduisait sa main. À la place des cercles réguliers que la plaquette avait exécutés jusqu’à présent, elle se mit à courir dans tous les sens, même là où sur l’oui-ja n’existaient ni les

chiffres ni les lettres.

Il paraissait que sa pointe dorée se frayait un chemin vers la sortie d'un labyrinthe. Chacun de ses sauts produisait une sorte de convulsion sur le visage d'Alpha ainsi que sur la main d'Ampère, des contractions semblables à de légères électrocutions. Heureusement, ces chocs n'étaient pas trop douloureux, à en juger par les grimaces moqueuses d'Ampère que serrait de plus en plus son crayon avec les mâchoires.

« Y a-t-il quelqu'un ? demanda-t-il entre les dents.

– Y a-t-il quelqu'un ? » répéta Alpha tel son écho.

La plaquette s'arrêta comme si elle hésitait à répondre.

« S'il y a quelqu'un, qu'il réponde ! dit Ampère en haussant le ton.

– Sois poli, dit Willi à voix basse, se retenant de rire. On ne peut pas tout bêtement commander aux morts. »

Ampère fit une nouvelle grimace silencieuse et roula ses yeux, provoquant de nouveau le rire étouffé des spectateurs.

« S'il y a là-bas quelqu'un, nous prions cet esprit très respectable qu'il daigne nous offrir sa précieuse réponse ! » chanta-t-il en levant les yeux vers le plafond.

La réponse ne tarda pas. Le plaisantin la reçut, n'ayant même pas le temps de dire ouf. La plaquette fit un saut sous la main d'Alpha, souleva son derrière, se cabra et enfonça son bout piquant juste au-dessous de l'inscription « oui ». Ne faisant aucun mal à Alpha, ce coup de la pointe secoua rudement tout le corps d'Ampère, comme si le malchanceux, la main sur l'épaule de sa sœur, avait touché une source électrique de haute tension.

Ses amis estomaqués l'observèrent en train de bâiller comme une carpe, les yeux écarquillés, tant qu'il ne rompit en deux le crayon entre ses dents tel un brin de paille.

Pendant ce temps la plaquette arracha sa pointe de la planche et commença à sautiller d'un caractère à l'autre à l'instar d'une grenouille, tout en tirant derrière elle le bras d'Alpha, comme si elle voulait l'extirper de l'épaule. Engourdi par le coup subi, Ampère la

suivait docilement de son regard, en épelant lettre après lettre pour assembler enfin deux ou trois mots peu compréhensibles.

« *A bove… maiori… discit… !* chevrota-t-il d'une voix qui n'appartenait plus à lui.

– Cela ressemble à une sentence latine, chuchota Duc.

– Viens nous traduire, demanda Willi à Prosper.

– Je refuse de participer à cette farce, répliqua celui-ci.

– *A bove maiori discit arare minor !* » s'écria Ampère, la face ravagée et rubiconde.

Sa souffrance finit par ébranler Prosper. Toutefois, lorsqu'il eut rejoint ses compagnons, ils aperçurent sur son visage l'esquisse d'un sourire à la place de la crainte.

« Sacré cabotin ! ronchonna-t-il. Je me demande où il a pu apprendre tout ça par cœur ?

– Que dit-il, que dit-il ? susurra la compagnie.

– « Le jeune bœuf apprend à labourer du bœuf plus âgé », traduisit Prosper.

– Un esprit très savant ! » fit Duc en gloussant.

Ses amis n'arrivaient pas à reprendre souffle après un nouvel accès de rire étouffé, quand la plaquette écrivit encore un message adressé au pauvre Ampère qui n'éprouvait plus aucune attirance pour la bouffonnerie. Au lieu de continuer à faire des singeries, en devenant tout d'un coup très sérieux, le petit frère d'Alpha épelait un caractère après l'autre comme un oison qui gobe les grains de maïs, les assemblait en mots et les transmettait à ses compagnons de la même voix stridente qui ne pouvait pas être la sienne.

Le second message fut le suivant :

« *Ab ore ad aurem.* »

– De la bouche à l'oreille, traduisit Prosper.

– Qu’est-ce que cela veut dire ? susurra la compagnie.

– Chez les Latins, « très confidentiel », expliqua Prosper.

– J’y perds mon latin », lâcha Duc.

Cependant, ce message encouragea Ampère à adresser à la plaquette une question très courtoise :

« L’honnête dame ou le gentilhomme ici présents, condescendrez-vous à nous honorer de vos réponses à deux ou trois petites interrogations ?

– *Habete vobis !* affirma la plaquette.

– Soit, admettons, traduisit Prosper.

– L’estimable dame ou le très honoré gentilhomme, quelle langue choisiriez-vous pour communiquer avec nous ? demanda Ampère en langue française.

– Nous maîtrisons toutes les langues, répondit la plaquette également en français, puis elle ajouta deux phrases latines. *Hic mortui vivunt, hic muti loquúntur. Hic locus est, ubi mors gaudet succurrere vitæ.*

– Ici vivent les morts, ici les muets parlent, traduisit Prosper. C’est le lieu où la mort se réjouit de secourir la vie. »

Dans la suite de la description de ce dialogue fantastique, nous allons épargner le lecteur d’ultérieures citations latines, malgré le dicton de grand renom à Rome ancienne : « Parle le latin pour que tout le monde te comprenne. » Postérieurement, ce dicton était transmis aux plusieurs langues vivantes. Donc, il n’y a rien d’étonnant dans le fait que de nos jours même les Albanais ou les Serbes suggèrent généreusement aux étrangers : « Parle l’albanais, parle le serbe pour que tout le monde te comprenne ! » Plus un peuple est petit, plus grande lui paraît sa langue.

Alors, fions-nous à la traduction de Prosper.

« Qui êtes-vous, s’il vous plaît ? demanda Ampère.

– J’appartiens à la majorité, écrivit la plaquette.

– Je ne doute pas que vous fassiez la majeure partie de l’humanité.

Mais la minorité voudrait bien savoir qui vous êtes ? » répéta Ampère sa question.

La plaquette hésita dans sa réponse.

« Une personne du genre féminin ? »

La réponse ne se fit pas entendre. La pointe dorée sous la main d'Alpha garda le silence comme si elle s'était assoupie.

« Une personne du genre masculin ? demanda Ampère.

– Il n'y a ici ni les femmes ni les hommes, fut la réponse inattendue. Du point de vue de l'éternité, nous sommes tous égaux ici.

– Est-ce que la feue honnête dame ou le feu gentilhomme auraient des liens de parenté avec une personne quelconque ici présente ? demanda Ampère.

– Non, répondit la plaquette.

– Pourquoi alors avez-vous vous manifesté ?

– Pour tuer le temps, expliqua la plaquette.

– Peut-on dire que vous vous ennuyez chez vous ?

– Un peu, de temps en temps », avoua la plaquette.

Ce fut le moment propice pour qu'Ampère prononce la question qui le tracassait depuis le début de cette conversation, la question qui avait poussé sa sœur d'entreprendre cette excursion dans l'au-delà. Mais avant de l'articuler, Ampère échangea avec ses compagnons un regard craintif, car la même question leur brûlait aussi les lèvres.

« Les lettres initiales P. L. vous disent-elles quelque chose ?

– Rien », répondit la plaquette.

Ampère ne céda pas :

– Connaîtriez-vous un homme qui s'est joint récemment à votre majorité, une personne surnommée Petit Loup ? Dans le registre d'état civil de l'année 1937, il figure plutôt comme Marie-Loup Janvier.

– Depuis quand appartient-il à la majorité ?

– À peu près, depuis quarante-neuf jours.

– Hum, un blanc-bec ! » grogna la plaquette.

Subitement, n'ayant plus sa langue dans sa poche, elle se mit à trotter d'une lettre à l'autre :

« Parfois, il est agréable d'échanger quelques mots avec quelqu'un. Nous sommes ici de plus en plus nombreux, des novices arrivent en masse, mais malgré cela l'homme se sent un peu seul dans cette foule. Et de surcroît, cette armée de nouveaux venus est dominée par des gens grossiers avec lesquels vous ne pouvez causer que guerre et violence… « Le siècle de nos pères, pire que le siècle de leurs ancêtres, a engendré nous-mêmes, les fils plus mauvais, qui procréeront bientôt une descendance bien pire encore ».

– Horace ? demanda Ampère.

– Oui, le grand poète latin, approuva l'esprit érudit.

– Ne me dites pas que vous soyez l'esprit de Horace ! s'exclama Ampère, enchanté.

– Seulement son admirateur, rétorqua la plaquette.

– Pourrions-nous vous aider ? enchaîna Ampère. Que faire pour vous distraire un peu ?

– Ce n'est pas une mauvaise idée.

– Jouez-vous aux échecs ?

– Malheureusement, non.

– C'est dommage, soupira Ampère. Je donnerais tout l'or du monde pour jouer une partie d'échecs avec un… avec une personne comme vous. Connaissez-vous un jeu de cartes ? Poker, canasta, rami, menteur ?…

– Malheureusement, non. »

Un sourire incrédule aux lèvres, les amis d’Ampère buvaient ses paroles, en observant ses yeux braqués sur la plaquette sous la main d’Alpha. Ils se demandaient, était-il vraiment entré en transe médiumnique ou son dialogue avec un fantôme était plutôt le fruit d’une nouvelle farce grossière. Quoi qu’il en fût, le frère d’Alpha devint de plus en plus déluré pendant sa conversation avec son interlocuteur invisible comme s’il bavardait du tiercé avec un copain au zinc de son bistrot préféré.

« Quand avez-vous fait votre paquet pour joindre la majorité ? continua-t-il son interrogatoire.

– Il n’y a pas très longtemps, répondit la plaquette. À peine quatre-vingt-quinze ans. Il me semble qua ça se passât hier ou avant-hier.

– Avant-hier ! s’exclama Ampère. Il s’agit de presque un siècle !

– Bah ! Du pipi de chat. Je connais quelques confrères qui avaient joint la majorité il y a deux ou trois mille ans. Chez nous, le temps est courbé et les siècles se transforment en journées terrestres. Depuis que le bruit court que la résurrection générale est tout à fait incertaine, nous avons commencé à nous embêter.

– La résurrection mise en question ! dit Ampère en sourcillant. J’espère que ce ne sont que des racontars.

– On colporte ainsi des ragots, soupira la plaquette. Si cela se montrait vrai, nous mourrions de l’ennui.

– Mais, malgré tout, se rasséréna Ampère, on dirait que la vie après la mort existe bel et bien ?

– Ce n’est pas vrai, nia la plaquette.

– Comment expliquez-vous alors votre présence ici ?

– En substance, la mort n’existe pas, fut la réponse.

– Je vous prie d’éclaircir cette affirmation osée, réclama Ampère.

– Il n’y a que la vie, expliqua la plaquette.

– Je n’y pige que dalle, avoua Ampère.

– Pardon ?

– Je ne comprends rien.

– La vie et la mort ne sont rien d'autre que l'électricité, tout est l'électricité. Je suis un semi-conducteur, nous sommes tous des semi-conducteurs. Jésus-Christ en personne était une sorte de « *corpora electrica* », une sorte de superconducteur. C'est pourquoi nous le mangeons de notre plein gré.

– Est-ce que cela signifie qu'après la mort on devient un être électrique, demanda Ampère stupéfait.

– D'une certaine manière, confirma la plaquette.

– Cela dépasse mes forces mentales, se plaignit Ampère.

– Ce sont des choses qui me dépassent, moi aussi, approuva la plaquette. Je suis professeur de la langue latine, pas un physicien. Tout ce que je sais, c'est que ma charge est positive et qu'elle s'élève actuellement à 0,0002 ampères.

– C'est une tension assez basse, constata Ampère avec regret. Cela fait penser à une espèce d'anémie.

– C'est pour cette raison que nous nous gorgeons d'électricité, dit la plaquette. L'électricité est extrêmement nourrissante. Le jour où j'arriverais à l'intensité d'un ampère entier, cela devrait être l'heure de la résurrection.

– Je suis depuis toujours un Ampère entier ! se targua Ampère.

– Je vous envie, le flatta la plaquette.

– Comment allons-nous vous porter notre aide, vu que vous souffrez de la basse tension et ne pratiquez pas les jeux de société ? demanda Ampère.

– Pourriez-vous quand même m'offrir une petite faveur ? s'anima la plaquette soudainement.

– Avec plaisir ! s'empressa Ampère d'accepter.

– Il est question d'une… jeune… dame, écrivit la plaquette

timidement. C'est une débutante. Il n'y a que quelques mois qu'elle a joint notre majorité… J'espère que cette démarche resterait entre nous…

– Ne vous faites pas des cheveux blancs ! dit Ampère pour encourager l'esprit craintif.

– Vous allez peut-être m'aider à rétablir le contact avec elle, écrivit la plaquette. « *Amor vincit omnia* ».

– L'amour triomphe de tout, traduisit Prosper.

– La jeune dame devrait être quelque part dans les parages, poursuivit la plaquette. Un parfum… Si mon nez ne me trompe pas, c'est la senteur du bois de palissandre.

– Vous distinguez les odeurs ! s'exclama Ampère.

– Quelques-unes, approuva la plaquette. Seulement celles qui se sont gravées dans mon cœur pour toujours au moment du grand départ. Chez vous, on sent une commode en palissandre de Brésil… »

Ampère resta bouche bée :

« Vous sentez une commode ?

– Oui, confirma l'esprit au nez fin. C'est ce parfum qui m'a attiré. La senteur d'une commode Empire en palissandre avec des incrustations de nacre. Je vous prie de jeter un œil autour de vous. Elle devrait y être. »

Les compagnons d'Ampère, pâlis, cessèrent de sourire, en parcourant de regard les coins sombres de la pièce. À leur profonde stupeur, ils aperçurent au fond de l'alcôve une commode qui jusqu'alors n'avait attiré l'attention de personne dans le fatras de vieux meubles. Au-dessous de sa plaque de marbre, ils distinguèrent quatre tiroirs, ornés chacun d'une guirlande de nacre.

« On dirait… que vous avez le nez creux, bégaya Ampère, tâchant de séparer sa main de l'épaule d'Alpha où elle reposait comme collée.

– La commode en question a disposé de quatre tiroirs, renchérit la plaquette. Dans la plus basse, la jeune dame a gardé un petit cahier et une cithare…

– Que fait-on avec ces deux objets si on les y déniche ? demanda Ampère servilement.

– Surtout, ne touchez rien, répondit la plaquette. Si ces reliques s'y trouvent, alors… la jeune dame ne devrait pas être loin. La cithare est démunie de sa dixième corde, et le cahier, relié en soie jaune, porte une dédicace.

– Une dédicace ? s'étonna Ampère.

– « *Amor vincit omnia* ».

– Dès qu'une occasion se présente, nous y jetterons un coup d'œil pour vous confirmer, promit Ampère avec l'intention manifeste de ménager les futurs entretiens avec l'esprit électrique, souffrant de l'ennui mortel.

– Vérifiez sans tarder, exigea la plaquette.

– Pourquoi vous pressez-vous autant ? demanda Ampère en riant. Du moins, vous avez du temps à gogo.

– Sans tarder ! » répéta la plaquette en frappant fort avec sa pointe dorée.

Ampère sentit aussitôt la conséquence de ce coup en forme d'un violent choc électrique : il ouvrit tout grands les yeux et grinça des dents. À la surprise générale, à partir du moment où elle avait pris la mouche, la plaquette s'exprimait dans la douce langue française.

« Prends garde, mec ! blâma-t-elle Ampère. Tu pourrais sortir d'ici les pieds devant, habillé de sapin !

– On va jeter un œil sans tarder », gémit Ampère, désespéré, en roulant les yeux en direction de ses amis comme s'il les appelait au secours.

Seul Duc répondit à cet appel, car les autres spectateurs se tordaient de rire, tous, excepté Prosper, blême de colère. Sans mot dire, Duc se précipita au fond de l'alcôve, tomba à genoux et se mit à secouer le tiroir le plus bas.

« Il est fermé à clef, avertit-il Ampère.

– Le tiroir est fermé à clef, informa Ampère l'esprit électrique fâché.

– Trouvez-la ! ordonna la plaquette.

– J'en ai assez de votre cirque ! » vociféra Prosper subitement.

En effet, depuis quelque temps, Prosper en avait ras le bol, en maudissant dans ses pensées le bouffon de frère d'Alpha auquel rien au monde n'était sacré, même pas le souvenir de tante-Agathe et son premier amour de monsieur Mondoux, son enseignant de la langue latine. Cette fois, le bouffon éhonté était allé trop loin, blessant en Prosper quelque chose qui pour lui était d'une haute importance.

« J'en ai marre de votre cirque ! » se récria-t-il.

Mais même ce cri n'était pas suffisant pour brider l'ardeur du plaisantin qui, depuis quelques instants déjà, ne suivait plus la plaquette dans ses sauts d'un caractère à l'autre. En la devançant avec ses réponses, il se servait de deux voix totalement différentes, la première, son propre baryton naturel que tout le monde connaissait, et une seconde, tout à fait inconnue, un soprano strident, teinté de l'accent distinct des Québécois français.

« Arrêter votre cirque ! hurla Prosper.

– Trouvez la clef ! lui riposta la voix perçante. Et prenez garde de la basse tension ! »

En perdant cette fois toute maîtrise de soi, un horrible juron québécois aux lèvres, Prosper s'élança vers Alpha, arracha brutalement la plaquette de sa main et la rejeta instantanément sur la planche, comme si elle était faite de fer incandescent. Les événements qui se produisirent se succédaient d'une vitesse si vertigineuse que nos amis n'arrivaient à les suivre qu'avec peine. Pendant que Prosper soufflait dans les paumes de ses mains brûlées, le soprano québécois poussa un cri de rage impuissante de la gorge d'Ampère, tandis que la plaquette commença à tourner telle une toupie infernale.

Aussitôt qu'Alpha eut tendu sa main vers elle, celle-ci se leva toute seule en l'air et avec un sifflement terrible, comme lancée par une fronde, fondit sur Prosper. Grâce à un hasard heureux, le projectile meurtrier heurta dans son vol le support d'une lampe qui modifia sa trajectoire et, au lieu d'atteindre le cœur de sa proie, il s'enfonça juste

au-dessous de l'aisselle de Prosper. Vu qu'à cet instant l'infortuné se trouvait devant une porte fermée, la pointe dorée transperça sa veste, son gilet et sa chemise pour se planter dans le bois.

Par chance, Prosper ne subit aucune égratignure, mais, en revanche, il se retrouva dans une posture plus que pénible, cloué sur la porte, la plaquette diabolique sous le bras.

« Tu as failli me tuer, dit-il d'une voix cassée, s'adressant à Alpha.

– Te… tuer ? balbutia-t-elle, stupéfaite.

– Tu as failli me tuer, redit Prosper.

– Mais… cher ! fondit Alpha en larmes. Tu l'as offensé terriblement ! Tu as qualifié de cirque ses efforts héroïques pour retrouver sa bien-aimée !

– Ç'a été un vrai cirque ! brailla Prosper, en essayant de se libérer de la plaquette satanique qui le tenait pendu sur la porte. Ç'a été ton cirque et la farce de ton frérot qui étudie le latin en cachette afin qu'il puisse se moquer de ce qui est le plus sacré pour moi.

– Je n'ai jamais étudié le latin, s'opposa Ampère.

– Vous l'entendez ? gronda Prosper entre Inès et Sandrine qui tentaient de le descendre de la porte, en lui ôtant sa veste, son gilet i sa chemise, pour le délivrer enfin, nu jusqu'à la taille. Avez-vous entendu ce satané farceur qui affirme qu'il ignore le latin, après tout ce que nous avons perçu par nos propres oreilles ?

– Je n'ai pas prétendu que j'ignore cette belle langue, répondit Ampère avec dignité. La seule chose que j'affirme fermement c'est que je n'ai jamais essayé de m'en servir. »

Tandis que Sandrine aida Prosper à se vêtir d'une vieille chemise de nuit de femme, l'amertume et le courroux privèrent de parole le malchanceux, le handicap qui offrit à Duc la possibilité de placer enfin un mot savant.

« Xénoglossie ! dit-il d'un ton doctoral. Le cas typique de la xénoglossie raisonnable. Simple comme bonjour.

– Xéno… qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Yégor.

– La capacité, dans un état modifié de conscience, de parler une langue étrangère, que l'on ne connaît pas en état conscient, expliqua Duc. Cela provient des mots grecs « *xenos* » – l'étranger, et « *glossos* » – la langue. Nous connaissons deux sortes de xénoglossie, celle qui est récitée, lorsque tu parles une langue étrangère sans compréhension comme un perroquet, et celle que l'on appelle « raisonnable », quand tu te sers d'une langue étrangère avec la compréhension.

« Peut-être connais-je le latin, moi aussi ? médita Yégor à vive voix. Je n'ai jamais eu l'occasion de le parler.

– Il se peut que nous parlions tous le latin couramment, sans en avoir la moindre idée, ajouta Duc.

– Satanés farceurs ! croassa Prosper dès qu'il recouvra la maîtrise de la parole.

– « *Acta est fabula, abi in malam rem !* » le vitupéra Ampère de cette même voix stridente de soprano, pour traduire aussitôt de son baryton : « Le spectacle est terminé, va au diable ! »

De propos en propos, de fil en aiguille, nos amis en discorde auraient fini par se manger le nez, si alors ne s'était produite une chose qui frappa de stupeur tout ce beau monde et même la sage Andromède. Dans un silence de plomb après la verte semonce latine, dans la commode de palissandre et – plus précisément – dans son tiroir le plus bas, fermé à clef, retentit un son argentin de la cithare, suivi de plusieurs accords menaçants qui donnèrent la chaire de poule aux femmes et aux hommes devenus muets de terreur.

Si elle disposait d'un moyen quelconque pour arrêter les longues ongles qui grattaient sauvagement les cordes de la cithare, Andromède en aurait fait sans hésitation, car elle était saisie de crainte que ce son n'éveille le malheureux Saladin dans ses fondations. Hélas ! la vieille maison était totalement impuissante et les ongles en colère continuèrent à gratter de la cithare jusqu'à ce que le malheureux Saladin se mît à trémousser dans sa cage souterraine.

Notre lecteur se demandera sans doute une fois de plus :

Qui pouvait être ce Saladin déjà mentionné, au prénom de l'Égyptien légendaire, le sultan et le commandant en chef militaire, qui était cette créature malheureuse, emprisonnée dans les fondations

d'Andromède ?

Puisque l'heure de cette explication a grandement sonné, elle ne va plus tarder.

À l'époque où le père de Sandrine décida de démolir sa maison familiale dans l'arrière-pays de La Manche pour la transporter, pierre par pierre, sur la propriété près d'Auvers-sur-Oise, il commença les travaux sur ces lieux par la construction des fondations en béton armé, destinées à la seconde vie d'Andromède. Il confia ce travail à son futur voisin Arthur qui embaucha deux maçons du village avoisinant et deux journaliers non qualifiés venus d'ailleurs. L'un de ces deux manœuvres était un immigré de Maroc, prénommé Saladin.

Muni de son seul bien, un petit tapis de l'Afrique du Nord, le jeune homme maigrichon s'installa dans une hutte servant autrement pour le rangement des outils. De nuit, son tapis enroulé lui remplaçait l'oreiller, et dans la journée, trois fois par jour, agenouillé sur la même pièce d'étoffe et tourné vers l'est, il faisait ses prières, en se débarbouillant avec de l'eau imaginaire ou avec du sable bien réel.

Tous les vendredis sans exception, il observait son jeûne religieux et refusait de travailler, mais, en revanche, le dimanche il restait tout seul sur le chantier afin de piocher dur pour deux personnes. En dépit de son apparence chétive, s'était un garçon incroyablement robuste. La bouche cousue du matin au soir, il n'adressait aucune parole aux autres ouvriers, lorsqu'il transportait la terre dans une brouette ou extirpait du sable d'énormes blocs de pierre.

Il ne buvait que de l'eau claire qu'il tirait d'un puits d'Arthur et ne mangeait que de pauvres mets qu'il préparait tout seul, le plus souvent une bouillie épaisse avec beaucoup d'ail et un morceau de viande de mouton. Pendant des heures de travail dans la chaleur caniculaire, cette nourriture le faisait ruisseler de sueur d'une odeur particulièrement désagréable qui, au dire du maçon en chef, Marcial, sentait le cadavre.

L'aversion de Marcial à l'égard de Saladin progressait en même temps que les travaux. Attendu qu'il n'avait aucun motif de le chasser du chantier, Marcial avait pris la peine de lui empoisonner la vie autant que possible, mais même ses méchancetés les plus répugnantes n'arrivaient pas à ébranler la patience de Saladin.

Le troisième vendredi après le début des travaux, ils remblayèrent le

gravier afin de bétonner les tranchées destinées aux futures fondations. Tout comme les deux vendredis précédents, Saladin se couvrit d'une chemise blanche et pour la troisième fois dans cette journée il déroula son tapis devant sa hutte, en se préparant pour la prière de l'après-midi. Comme d'habitude, il tourna le dos vers le chantier et pointa ses yeux tristes et sombres en direction de l'est. Agenouillé ainsi, il faisait des courbettes et murmurait des chapelets arabes, en remuant en l'air son croupion osseux comme un coq qui picore par terre les grains de maïs.

Vers midi déjà Marcial étai ivre mort. Après avoir uriné sur la paillasse de Saladin que le bon bougre avait sortie de sa hutte pour l'aérer, il l'approcha sans bruit de dos au milieu de sa prière, s'accroupit et baissa son pantalon juste derrière le jeune homme, faisant semblant qu'il allait le sodomiser. Les autres ouvriers présents se tordaient de rire inaudible jusqu'à ce que cette sale blague tournât mal brusquement, jusqu'au moment où le jeune homme dirigea le regard sur les cruels farceurs.

Les spectateurs ne pouvaient pas empêcher le malheur. Frappé au milieu du front par le poing noueux de Saladin, Marcial s'écroula à côté du jeune homme tel un sac de ciment, en vomissant du pastis et de la bière sur sa propre poitrine. Pendant ce temps, comme si de rien n'était, Saladin tourna de nouveau ses yeux tristes et sombres vers son Dieu, qui allait se montrer incapable de le protéger de son destin. Car ce destin se trouvait dans la main de Marcial, en forme d'un marteau de charpentier au bout aigu, qui servira au maçon de cogner fort et de faire un horrible trou saignant au sommet de la tête du Marocain.

Pendant qu'il traînait le cadavre vers les fondations à moitié comblées de béton, le tenant par un bras et une jambe, l'assassin ne prêta aucune attention aux témoins pétrifiés. Dès qu'il l'eut jeté dans le mortier demi-liquide avec le marteau, il se précipita sur le lieu du crime pour y ramasser le tapis de la victime, sa gourde et sa cocotte. En jetant ces objets sur le mort, il attrapa une pelle et se mit précipitamment à combler la tranchée de béton. Quelques minutes plus tard, se tenant coi, les ouvriers le joignirent dans cette besogne macabre.

À la tombée du jour, lorsque Arthur passa afin de payer leur semaine, il découvrit toutes les fondations nord de la maison remplies de béton, bien foulé et tassé, le travail de deux jours entiers, exécuté en une seule journée, un ouvrage que l'entrepreneur apprécia beaucoup.

Quand il sortit de sa bourse une enveloppe avec de l'argent appartenant à Saladin, Marcial l'informa que le jeune musulman, mécontent de sa paie, a quitté le chantier définitivement, partant probablement à la rencontre de son Dieu. La blague plut à Arthur qui n'avait, lui non plus, un penchant envers les Arabes, et, pour récompenser leur zèle, il offrit à chacun une partie de salaire de Saladin.

Le jour où la maison fut mise sous le toit, elle commença tout de suite à s'enfoncer dans les sables et les tribulations curieuses se multiplièrent sur le domaine. Tout d'abord, le joli étang naturel dans la cour nord se couvrit de vilaines taches lépreuses, semblant être atteint d'une maladie qui brûla tous ses nénuphars. Ensuite, le niveau d'eau s'abaissa comme si une bouche géante s'était ouverte au fond. L'eau se retirait de plus en plus d'année en année, en laissant derrière elle la vase noire, sèche et crevassée. Bizarrement, pendant la nuit, cette boue se transformait en sable fin, comme si des mains infatigables le broyaient et réduisaient en poudre.

Le vent chaud, que le domaine n'avait jamais connu auparavant, poussait ce sable vers les murs de la maison et le bosquet derrière elle. Par la suite, les bouleaux tombèrent gravement malades. À la place du bel étang d'autrefois, nourri par une source souterraine, ne resta qu'une excavation ovale avec une tache sombre au milieu, pareille à l'œil d'un poisson pourri.

Après la disparition inexplicable des parents de Sandrine dans un désert au sud du Maroc, à la frontière de la Mauritanie, les tribulations sur la propriété, négligée et laissée à l'abandon, s'étaient raréfiées, mais le sable sournois continua sa marche irrésistible vers Andromède. Il sourdait de partout et tout autour du manoir se transformait en sable. Après avoir conquis les caves, il monta au rez-de-chaussée. Arthur le remarqua même dans la mansarde, ainsi que dans la chapelle où les parents disparus de Sandrine n'étaient jamais inhumés.

Entre les rares visites de Sandrine et ses pourboires, le voisin Arthur surveillait la maison et la visitait de temps en temps à contrecœur, pourvu toujours d'une petite chaîne et sa croix argentée, pendue au cou, bien que personne ne pût dire pour lui qu'il était un dévot et moins encore un homme qui croyait aux esprits.

Ces phénomènes étranges et les événements suspects, quelqu'un les attribuerait peut-être au malheureux Saladin. Nous ne disposons d'aucun argument pour prouver le contraire. Toutefois, une chose est

claire. Sûrement le jeune Marocain avait subi une injustice plus grande que la mort, car il était tué au beau milieu de sa prière, au moment où un croyant est tout à fait impuissant. Son âme n'arrivait pas à se préparer pour la mort ni à fuir son corps avant qu'il ne sombre dans le mortier. Si l'âme de l'infortuné était restée emprisonnée dans sa coque corporelle, telle la larve d'un insecte, il y avait beaucoup de chances qu'elle fasse tout pour se transformer un jour en papillon.

Cette heure ne sonna-t-elle pas au moment où Andromède, prise de crainte, sentit trémousser enfin le jeune homme dans ses fondations.

Nonobstant notre penchant pour Prosper, nous ne pouvons pas nous empêcher de lui attribuer une bonne partie de responsabilité de l'éveil de Saladin. Si Prosper n'avait pas offensé et courroucé le professeur de la langue latine, qualifiant de cirque sa recherche de la dame de son cœur, l'amoureux n'aurait jamais gratté sa cithare, provoquant ainsi un cri de Saladin, semblant à l'hurlement du loup, qui fendit sa cage de béton telle la coque d'un œuf de serpent.

À partir de cet instant, les choses allaient tourner en eau de boudin, en faisant boule de neige. La cithare du professeur avait réveillé Saladin, dont le cri de loup aurait dû secouer les autres âmes malheureuses qui somnolaient ou divaguaient comme des bestiaux autour du Manoir des sables.

Mais, avant de décrire au lecteur des événements qui suivront, nous nous sentons obligés de lui transmettre une explication supplémentaire. Il est question du propriétaire de ces longs ongles en rage qui, devant Sandrine et ses compagnons ahuris, avaient gratté les cordes de la cithare dans le tiroir le plus bas de la commode en palissandre.

Cela ne pouvait être personne d'autre que monsieur Mondoux, ancien enseignant du latin et de l'orthographe française d'Agathe Beauchemin, la grand-tante québécoise de Prosper, le jeune amoureux dépeint dans notre chronique « Les miracles du Saint-Laurent », le tuberculeux, épris de la jeune fille de treize ans, qui écrivit dans le cahier de sa Dulcinée cet inoubliable : *Amor vincit omnia*, l'amour triomphe de tout.

Sa dédicace se montrait véridique et prophétique, car seul l'amour tout-puissant était en mesure de transporter le défunt amoureux du Nouveau au Vieux Monde – si dans la mort les continents existent sous

une forme quelconque.

CHAPITRE CINQUIÈME

LES CADAVRES EXQUIS

Mais regagnons plutôt la compagnie de Sandrine.

Alors Prosper s'écria à son tour :

« Trouvez la clef !

– Aucune trace, elle a fait coucou, répondit Duc.

– Bon sang, trouvez cette clef à tout prix ! » continua Prosper à brailler en allant vers la cuisine.

Ils ne l'avaient jamais vu si furieux comme au moment où il réapparut sur la porte de la cuisine avec un levier de fer que les maçons avaient oublié. Armé de cet outil, il se jeta sur la commode de palissandre comme sur un ennemi mortel, en s'attaquant à la petite serrure du tiroir le plus bas, d'où parvenaient toujours les accords assourdis de la cithare. Il enfonça son levier dans la serrure, ceinte d'une magnifique guirlande en nacre qu'un brave artisan aurait dû fignoler durant des nuits entières, il en appuya de toutes ses forces, souffla fort tel un bûcheron qui brandit sa hache et la défonça sans pitié.

Dans le tiroir grand ouvert, ils avisèrent un cahier et une cithare.

Dans le silence total qui s'installa, le son de la cithare de tout à l'heure leur parut être une hallucination ou une erreur des sens. Au fond du tiroir poussiéreux rien ne contredisait le réel et le bon sens, rien du tout, excepté le cahier en soie rose, qui commença à émaner de la fumée, comme exposé à une flamme invisible dès que Prosper essaya de le toucher. Les boursouflures de soie brûlée se multiplièrent et se mirent à éclater, causant à Prosper un accès de toux violente.

Pendant qu'il toussait devant la commode, la boule de neige déjà mentionnée continua à rouler irrésistiblement.

La cithare, immobile jusqu'alors, sans aucune apparence de vie, se mut toute seule, faisant au fond du tiroir un cercle entier, à l'instar de l'aiguille d'une boussole. Une fois ce rond terminé, ses cordes commencèrent à se rompre l'une après l'autre avec les éclats comme les cordages d'un voilier lors d'une grande tempête. Étrangement, elles ne craquaient pas à la file, mais par sauts désordonnés, en produisant ainsi une mélodie grotesque, une sorte de polka boiteuse.

Prosper ne sortit de ses gonds qu'au moment où la moitié des cordes était déjà rompue. Alors le doux docteur Breton, l'homme le plus calme au monde, souffla de nouveau tel un bûcheron, brandit son levier et le planta sauvagement dans le cahier fumant. Puis, le cahier empalé sur sa broche d'acier, il infligea à son ennemi invisible encore un coup, en enfonçant le levier au milieu de la cithare démente, à la manière dont autrefois on transperçait d'un pieu d'aubépine le cœur des vampires.

Son geste désespéré fut couronné de succès. La cithare se tut, en interrompant son autodestruction insensée. Les rares cordes survivantes ronflèrent une dernière fois lorsque Prosper s'acheminait vers une fenêtre avec l'intention ferme de jeter dehors les objets malins enfilés sur sa broche.

Il n'était aucunement obligé d'ouvrir la fenêtre en question, car, atteinte d'une pierre lancée de l'extérieur, la vitre se brisa sous son nez en mille morceaux. En secouant son levier, Prosper jeta à l'extérieur le cahier fumant et la cithare, puis, complètement découragé, il s'affala par terre comme un enfant condamné à s'agenouiller sur les grains de maïs.

Jusqu'alors, ses amis ne l'avaient jamais vu pleurer.

Pourtant personne ne vint à l'idée de le consoler, car cette dernière mésaventure les avait mis en état d'engourdissement total, comme s'ils avaient tous, simultanément, fait le même cauchemar.

« Je me demande comment vous avez réussi ce coup, satanés farceurs ? murmura Prosper, les yeux gonflés, en s'adressant à Ampère et à Duc, les inventeurs présumés de l'obscure tour de passe-passe avec le cahier et la cithare. Je mettrais ma main au feu pour savoir comment vous avez manigancé ce truc odieux.

– Mon écriture est le merveilleux, lui rétorqua Duc, prenant un air

outragé, mais jamais une démonstration si minable des gags de cirque.

– J'en ai rien à cirer ! s'indigna Ampère. Comme tu le sais, le tiroir a été fermé à clef, tu l'as forcé toi-même. »

Ampère aurait brandi encore quelques arguments en sa faveur, s'il n'était pas interrompu par le fracas d'une deuxième vitre. Les débris du verre firent sur la tête dégarnie de Prosper deux ou trois égratignures qui se mirent à saigner.

Néanmoins, Prosper n'était pas sujet à la panique.

« Au secours, dit-il d'une voix calme et imperturbable, puis il répéta ces mots tel un automate tant que Sandrine prit de la hardiesse de s'approcher de la vitre cassée pour braquer au-dehors son triste nez sans lunettes.

– Que vois-tu ? demanda Inès d'une voix tremblante.

– Rien, fit Sandrine. Personne. »

Ses paroles encouragèrent ses compagnons à la joindre à la fenêtre, où ils purent jouir d'une belle vue sur les dunes de sable, parsemées de sinistres ombres oblongues. L'information de Sandrine sur l'absence de tout être vivant à l'extérieur se révéla inexacte, ce que personne ne songea à lui prendre en mauvaise part, car leur amie, démunie de ses lunettes, ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. C'est pourquoi lui avait échappé à la vue la présence d'une silhouette anthropoïde, située à l'entrée du domaine, à l'endroit où la lumière provenant du manoir se fondait dans les ténèbres.

« Le voyez-vous ? chuchota Willi. Qui est-ce ?

Un ivrogne du village, ronchonna Sandrine. Il faudrait prévenir la police.

Willi grimaça un sourire :

– Comment en feras-tu sans téléphone ?

– Nous allons attendre jusqu'à demain.

– D'ici à demain, la canaille pourrait nous saccager la bagnole, continua Willi à maugréer.

– Dans une caisse, au fond de la cave, papa avait laissé un fusil de chasse, dit Sandrine. Je l'ai retrouvé l'autre jour à côté d'une boîte de cartouches à petits plombs. Cela suffirait pour faire peur à la canaille. »

Ampère se remua, ravi :

« Un fusil de chasse ! J'ai été le champion de tir de mon lycée. Et si je faisais un saut dans la cave pour apporter cette artillerie ?

– Bonne idée, approuva Duc. Bien que je doute que tu aies jamais été un tireur d'élite.

– On verra ! s'obstina Ampère. J'apporterai ce flingue et je bourrerai de chevrotine le cul de ce voyou. »

Hélas ! son intention fut déjouée par l'apparition subite d'une nouvelle silhouette. Cette créature svelte, transparente, coiffée d'un chapeau noir ou d'une casquette, poussa comme un champignon au bord de l'étang desséché. Elle sautilla jusqu'à la première silhouette et tournoya autour d'elle pendant quelques instants comme si elles échangeaient des chuchotements, puis elle s'achemina tout droit vers le manoir. En arrivant à proximité de la voiture, enlisée dans les sables, elle se trouva dans un faisceau lumineux. Ampère et Duc la reconnurent instantanément et proférèrent un juron à l'unisson.

C'était cette même trombe de sable qui, lors de leur promenade dans la cour, s'était appropriée malicieusement la casquette d'Ampère, la coiffure bretonne qui tournait toujours insolemment sur sa tête.

« Au voleur ! » s'écria Ampère.

Son cri fit sursauter la trombe, étant en train de tourbillonner autour de la grande Mercedes et de souffler dans ses fenêtres ouvertes des cailloux et des nuages de poussière. Elle s'immobilisa et éternua rageusement deux fois de suite.

« Au voleur ! se récria Ampère et lança contre le spectre le seul objet qui se trouvait à la portée de sa main, une assiette espagnole, l'orgueil de la collection de porcelaine de tante-Agathe.

– Ça alors ! se révolta Prosper, en sortant de l'état de torpeur causé par sa blessure. Es-tu devenu fou ! »

La trajectoire de l'assiette justifia la vantardise d'Ampère, l'as de tir dans sa tendre enfance. En achevant son bref survol de la cour, l'assiette se brisa en mille morceaux sur le toit de la voiture, au nez et à la barbe de la sangsue de sable, et la couvrit de débris de la porcelaine. Par suite de ce choc violent ou de la peur subie, la tête de la trombe se détacha tout bêtement de son corps avec la casquette marine d'Ampère, mais cet incident ne déconcerta pas la voleuse qui – comme s'il s'agissait du geste le plus simple au monde – attrapa la tête, la fourra sous l'aisselle et, en sautillant, s'en alla dans l'obscurité. Serrée dans le creux de son bras, la tête continua d'éternuer tant qu'elle se trouva dans le noir, où ses éternuements se transformèrent en rire moqueur.

« Salope ! Sois maudite, salope ! » tonna Ampère.

L'événement qui s'était déroulé sous leurs yeux, à la lumière du réflecteur de la maison, avait détourné leur attention de la silhouette à peine visible à l'entrée du domaine à laquelle s'était reliée une autre, en jaillissant de l'étang tari. Le regard de nos amis ne se dirigea dans cette direction qu'au moment où, sur la façade nord, une nouvelle vitre éclata, touchée par une nouvelle pierre.

« Un deuxième ! chuchota Willi. Ils sont deux !

– Où est l'entrée de la cave ? demanda Ampère en grinçant des dents. Je vais aller chercher le flingue.

– Au milieu de la cuisine, il y a une trappe, lui expliqua Sandrine. Soulève le couvercle. L'interrupteur se trouve à la hauteur de la troisième marche. »

Sans hésiter, Ampère se précipita dans la cuisine.

« Ils sont deux ! répéta Willi. Quel bâton merdeux !

– Il faudrait les voir de plus près, dit Duc.

– As-tu besoin d'une longue-vue ? se réjouit Yégor.

– Je t'offrirais un pont d'or pour une longue-vue !

– Et fut une longue-vue ! rétorqua Yégor, triomphant, en sortant de son sac une puissante longue-vue japonaise. Le cadeau d'Inès, se

targua-t-il.

Duc s’empara de cette lunette d’approche avant que Yégor n’arrivât à s’en servir et se pencha par-dessus la fenêtre pour la pointer vers deux silhouettes mystérieuses près de la porte cochère. Silencieux, ses amis l’observaient, un peu étonnés de voir ses doigts vidés de sang et serrés convulsivement autour de la longue-vue. Lorsqu’il eut détaché enfin les yeux de l’instrument, ils remarquèrent que son visage était devenu plus pâle encore que ses mains, blanc comme un linge.

« Qu’as-tu vu ? » demanda Willi avec appréhension.

Duc avala la salive, avant qu’il ne répondît d’une voix enrouée.

« Il vaut mieux que tu regardes, toi-même.

– Celui qui regarde, se repentira et celui qui ne regarde pas, regrettera lui aussi », essaya Yégor de plaisanter.

Willi esquissa un sourire pincé en prenant avec hésitation la longue-vue de la main de Duc. Confus et troublé, il l’approcha des yeux, mit au point ses objectifs et, à l’égal de Duc, devint blanc comme un cachet d’aspirine. Il se hâta de céder l’engin japonais à son propriétaire, Yégor, qui perdit toute attirance pour la plaisanterie dès qu’il l’eut braqué sur la sortie du domaine. À l’exemple de Willi, il montra de l’ardeur pour s’en débarrasser le plus vite possible, et le glissa dans les mains de Prosper, tout en dissimulant son visage crispé, blanc comme un lavabo. Aussitôt qu’il l’eut approché de ses yeux larmoyants, Prosper fut saisi de la même vive émotion comme ses devanciers en devenant blanc comme un linge, comme un cachet d’aspirine, comme un lavabo, déjà mentionnés. Il se délivra du cadeau empoisonné aussi vite que Yégor, pour que la longue-vue se trouve enfin devant les yeux d’Ampère qui venait de rentrer de la cave, muni d’un vieux fusil rouillé à deux canons et d’une boîte de cartouches. Devant l’image qu’ils discernèrent, les yeux d’Ampère se mirent à rouler comme s’ils lui allaient sortir de la tête.

« Ils sont deux, murmura-t-il, et un gros cheval vient de les joindre. »

Le visage livide, il perdit, lui aussi, toute attirance pour la raillerie.

« Seigneur ! marmonna-t-il en frémissant. C’est un vrai cheval de Troie !

– Un cheval de Troie ? chuchotèrent ses compagnons.

– Un troisième homme vient de sortir de ce cheval, les informa Ampère. À présent, ils sont trois… »

Ne pouvant en croire nos yeux, nous récapitulons les événements.

La première créature apparue à la frontière incertaine entre la lumière et les ténèbres était un jeune homme couvert de vêtements du début de vingtième siècle. Son visage olivâtre arborait les yeux sans paupières, aux globes oculaires renversés. Il nageait dans un caleçon, d'où saillissaient les os de ses cuisses et de ses tibias sans chair. La pauvre créature – si ce terme peut s'appliquer d'une manière quelconque à un mort vivant -, les bras pliés à la hauteur de sa taille, cette horrible créature grattait avec les ongles incroyablement longs les cordes d'un instrument de musique fictif, probablement une cithare. Les poches bombées de sa jaquette était remplies d'un lourd contenu, d'où il sortit une pierre grande comme une pomme et s'en servit pour fracasser encore une vitre sur la façade nord.

Peut-être reconnaîtrons-nous en ce joueur de cithare imaginaire le professeur de l'orthographe française et de la langue latine de tante-Agathe, monsieur Mondoux, jadis mortellement offensé.

Le bipède qui le joignit, jaillissant de l'étang desséché, représentait tout le contraire. Vêtu de haillons et barbouillé de mortier pétrifié, ce type méditerranéen à la peau basanée était coiffé, à la place d'un chapeau, d'un marteau de charpentier au bout aigu enfoncé dans son crâne. À peine avait-il joint son compagnon de malheur, qu'il déploya un rouleau ressemblant à un petit tapis, le posa par terre et s'agenouilla là-dessus. Bizarrement, l'infortuné Saladin, étant éclos de son cocon de mortier dans les fondations d'Andromède, ne tourna pas le regard vers l'est, mais en direction du manoir, et dans cette posture se mit à faire des courbettes. La bouche grande ouverte et le corps dressé entre deux révérences, il poussait de longs cris inconsolables, semblables à des hurlements de loup, qui glaçaient d'effroi nos amis dans la maison.

Ses lamentations tirèrent une troisième créature de son hibernation. Son apparence alarma les spectateurs à la fenêtre du manoir. L'observation d'Ampère se révéla juste : tout d'abord, c'était son cheval qui était apparu, une bête trapue aux jambes arquées, avec un énorme ventre ballonné. L'animal, qu'Ampère avait surnommé le « cheval de Troie », avait l'air de sortir d'un grand feu juste avant son

arrivée sur le domaine, à en juger d'après sa crinière et sa queue brûlées. Dès qu'il eut joint les deux premiers intrus, il se mit à hennir, en écartant ses jambes pour expulser de son ventre un cavalier, enveloppé dans des intestins gluants et autres sordides viscères chevalins.

Le cavalier ressemblait à son cheval comme coulé dans le même moule, ayant l'apparence, lui aussi, de sortir à l'instant d'un incendie, les favoris et les cheveux brûlés sur son crâne ovoïde.

Après s'être dépêtré tant bien que mal de viscères chevalins, il attrapa l'un des intestins et le fit claquer comme un fouet, en accordant ses sifflements avec les cris plaintifs de deux autres spectres. En l'examinant de près à travers la longue-vue de Yégor, nos amis ne faillirent pas à le reconnaître : sans nul doute, c'était le bonhomme rencontré sur la route menant à Auvers-sur-Oise, le cavalier Georges-Georges qui les avait tiré jusqu'à la pompe à essence, ce même individu mystérieux qui – au dire des pompistes Paul et Paule – avait péri au milieu du pont, grillé par une foudre.

Dans les minutes suivantes, le nombre des visiteurs nocturnes continua à grandir à vue d'œil pour parvenir à plus d'une douzaine. Le seul trait particulier de ce groupe saugrenu étaient leurs yeux vert laiteux sans pupilles, extrêmement sensibles à la lumière. Le réflecteur au-dessus de l'entrée d'Andromède les avait littéralement cloués sur place, entre la porte cochère et l'étang tari, d'où, saisis de rage impuissante, ils glapissaient, aboyaient, coassaient, huaient et sifflaient, tout en lançant de temps à autre des pierres contre les fenêtres.

Il s'agissait d'une bande plus que bigarrée, dans laquelle Ampère et Duc identifièrent les deux excentriques rencontrés dans les champs de blé qui leur avaient offert le tire-bouchon et le caillou fluvial, ultérieurement transformés en or. Curieusement, ces deux bons bougres généreux exprimaient maintenant une hostilité non dissimulée envers les hommes dans la maison, en se joignant aux autres spectres pour lapider avec ferveur la façade nord, où une seule fenêtre restait intacte, celle de la chambre funèbre de tante-Agathe.

Leur conduite ressemblait de plus en plus à une sorte de manifestation sauvage, surtout au moment où quelques quidams sortirent de quelque part des slogans déjà préparés, griffonnés sur les linceuls déchirés et sur les planches disjointes des cercueils. Leur contenu était totalement incompréhensible pour Sandrine et ses compagnons, à part l'inscription déployée par l'ancien professeur de la langue latine –

« *Audiatur et altera pars !* » – laquelle Prosper, affligé, traduisit par les paroles suivantes : « Qu'on entende l'autre parti ! »

Ces slogans étaient gribouillés en français, le plus grand nombre correctement, excepté deux ou trois avec des fautes d'orthographe.

Nous allons citer ici quelques-uns :

L'amazone mangeait son dernier sein
La nuit avant la bataille finale…

Où la nuit blanche s'arrête, la nuit noire continue.

La mort vint toute seule, s'en alla toute seule
Et celui qui aimait la vie resta seul.

Les hommes, dans leur sommeil,
Travaillent et collaborent aux événements de l'Univers.

Grâce au rêve, la mort n'a plus de sens obscur.

L'au-delà n'est que la projection de l'en-deçà utérin.

Le surréalisme vous introduira dans la mort
Qui est une société secrète.[6]

« Que ces sottises signifient-elles ? demanda à mi-voix Yégor soucieux. Les anarchistes ?

– Les hooligans ! pesta Prosper. La gueule bourrée, ils doivent être de retour d'un match de football !

– Tu te trompes, cher, murmura Duc d'une voix étrangement mélancolique. Ces slogans me rappellent quelque chose que j'ai déjà vu ou lu quelque part, que j'ai sur le bout de la langue. Il s'agit des mots de passe, propres à ouvrir la porte du merveilleux. »

Le rez-de-chaussée de la maison était déjà entièrement recouvert de débris de verre et de pierres fumantes, exhalant l'odeur de soufre et d'œufs pourris. Les pierres étaient si brûlantes qu'elles avaient déjà grillé à plusieurs endroits les tapis orientaux de tante-Agathe, en obligeant Inès et Yégor de les arroser copieusement de champagne.

Le gaspillage de ce vin révolta Willi et Ampère, les grands amateurs de

cette boisson précieuse.

« Il faut bourrer de plomb le cul de ces salauds ! gronda Willi.

– Je vais tirer en l'air, annonça Ampère.

– Sois prudent, l'avertit Inès. Ne nous mets pas la police à dos. Il est question peut-être d'une coutume locale, d'une mascarade, d'un carnaval à la veille de Noël.

– Foutez le camp ou j'tire ! » s'écria Ampère à pleine gorge dans la direction des manifestants.

En lui répondant du tac au tac, une pluie de pierres brûlantes s'abattit sur le manoir, et les créatures macabres dans la cour nord se mirent de nouveau à glapir, à aboyer, à coasser, à huer et à siffler.

Elles refirent une tentative de s'approcher de la maison, mais le réflecteur de la porte principale déjoua leurs visées. Dans le puissant faisceau lumineux, elles se comportaient comme des chenilles aveugles : elles trébuchaient et tombaient les unes par-dessus les autres, puis elles ramassaient dans le sable leurs os épars et rampaient avec eux dans l'obscurité.

Ampère s'enhardit enfin d'appuyer sur les deux gâchettes simultanément, mais même cette double détonation du fusil n'effraya guère les spectres. Au lieu de s'enfuir, en criant bestialement, ils accoururent vers le manoir et l'attaquèrent à coup de pierres, pour se heurter une fois de plus au faisceau de lumière. L'aspect le plus terrifiant de leur assaut et de leur repliement était le fait qu'aucune de ses épouvantables créatures ne laissait derrière elle la moindre ombre ni la moindre trace de pas dans les sables.

Saisi de fièvre, Ampère rechargea le fusil de deux cartouches.

« Vise la chair ! l'excita Willi. Bourre de chevrotine leurs sales fesses !

– Ne faites pas ça ! s'opposa Duc, agité. Les conséquences pourraient être néfastes ! »

L'avertissement de Duc fut bien tardif. Ampère avait déjà braqué les canons de son fusil en direction des spectres pour les décharger sur le premier rang des attaquants. Il se révéla encore une fois qu'Ampère n'avait pas menti se targuant d'avoir été un excellent tireur dans sa

jeunesse : son essaim de plomb tambourina sur la poitrine de quelques spectres les plus avancés. Le bruit sourd qui se fit entendre donnait l'impression qu'Ampère avait déchargé son arme dans des sacs de ciment.

Toutefois, il cloua sur place les attaquants sauvages.

« Vous avez reçu ce que vous méritez ! clama Ampère. Et vous en allez recevoir davantage, si vous n'emportez pas d'ici vos cliques et vos claques ! »

En réponse à sa menace, dans la troupe de monstres retentit un cri plaintif, d'abord un seul, puis un autre et un autre, et bientôt toute la bande geignait à l'unisson, déchirée par une douleur commune insupportable dans les os et les entrailles. Quelques individus au premier rang se comportaient comme s'ils étouffaient en l'absence de l'oxygène.

Les griffes sorties, ils se mirent à gratter leur propre chair, ils se raclèrent de gros lambeaux de peau sur la poitrine, tout en faisant avec la tête des mouvements étranges en forme de chiffre huit horizontal. Les autres ne tardèrent pas à suivre leur exemple, même les créatures à la queue de la bande, et quelques instants plus tard tout ce beau monde branlait la tête, en faisant des ondulations latérales et détachant de ses membres la peau chatoyante comme l'écaille du serpent.

« Seigneur ! chuchota Alpha. Ils changent de peau !

– Comme… des serpents, bégaya Yégor.

– Je ne dirais pas, répliqua Alpha, maussade. À en juger par les mouvements de leur tête, c'est plutôt la manière de changer de peau de certaines chenilles, celles qui se nourrissent de feuilles du mûrier blanc, celles que l'on appelle les vers à soie.

– Absurdité ! » chevrota Prosper, en s'appropriant la longue-vue.

L'image qu'il discerna dans les objectifs, celle qui paraissait être à la portée de la main, l'obligea de se débarrasser immédiatement de cet instrument nuisible. La longue-vue se déplaça ensuite des yeux aux yeux, en leur dépeignant une scène qu'aucune mascarade n'aurait pu imaginer.

Les hideuses créatures pleurnicheuses étaient en train de terminer leur transformation, qu'Alpha avait nommée le changement de peau. Après avoir enlevé toute la peau des membres et de la tête, elles obtinrent pour de bon l'apparence des chenilles. Leur peau neuve, qui se montra au-dessous de la vieille, était fripée et de couleur rose telle une plaie ouverte, pareille à une horrible brûlure visqueuse. Cependant, l'air frais nocturne encroûtait rapidement leur chair brûlée, en rendant à leurs corps flasque sa force rageuse.

Il semblait qu'elles se préparent pour un nouvel assaut, mais – à la surprise des spectateurs – au lieu de s'élancer de nouveau vers le manoir, elles se replièrent vers la porte cochère comme si elles tramaient une ruse. Cela se révéla vrai au moment où Yégor les distingua à son tour, à travers la longue-vue, en passe de s'attrouper autour d'un pylône, destiné à fournir au manoir de l'électricité par de vieux fils dénudés.

Ayant deviné leur dessein, Ampère se remit à tirer dans cette direction, mais sa nouvelle décharge de chevrotine ne leur causa aucun mal. Leur guide, le jeune homme basané avec le marteau de charpentier enfoncé dans la tête, l'infortuné Saladin, monta soudain sur les épaules de deux autres spectres, d'où, tel un singe, il sauta sur le pylône et grimpa jusqu'à son sommet pour y empoigner les fils électriques.

Sur-le-champ, dans le manoir et sur sa façade, toutes les ampoules commencèrent à clignoter et à crépiter.

« Le groupe électrogène ! » cria Willi le Long et se précipita vers la cave en entraînant Sandrine avec lui.

Pendant leur absence, le reste de la compagnie impuissante continua à suivre les événements à l'entrée du domaine. L'ombre de l'homme-singe se dessinait toujours en haut du pylône lorsque la lune réapparut pour un bref instant, en éclairant deux autres épouvantails qui grimpaient vers leur guide. En arrivant à la hauteur suffisante, les uns s'accrochèrent aux jambes des autres afin de former ainsi une sorte de chaîne vivante qui s'étendait presque jusqu'à la terre. Quand un quatrième spectre les eut joints, les pieds dans le sable, la lune disparut derrière les nuages, laissant voir dans l'obscurité un éblouissant éclair froid qui dégringola du sommet à la base du pylône.

Toutes les ampoules au rez-de-chaussée du manoir s'embrasèrent et les câbles électriques dans les murs se mirent à grésiller. Plusieurs lampes

éclatèrent tandis que quelques lézardes au-dessous du plafond exhalèrent la fumée âpre et piquante comme si le premier étage était déjà en feu.

« Coupez le courant ! s'écria Prosper. Avant tout, il faut trouver la boîte à fusibles !

– Le générateur ! hurla Duc. Mettez le générateur en marche ! »

Pris de panique, le rouge-gorge commença à piauler et à battre avec les ailes les parois de sa cage, autour de laquelle s'étaient amassées des étincelles bleuâtres, provoquées par une forte décharge électrique. Les similaires auréoles étincelantes se formèrent aussi autour de la tête des femmes et des hommes affolés, qui cherchaient éperdument la boîte à fusibles.

Ampère, le premier qui la trouva dans le vestibule, dans un coin au-dessus du banc des quêteurs, ne pouvait pas l'approcher à cause d'un véritable jet de flammèches que la boîte lui cracha au visage. Excité par les cris de Yégor de la fenêtre – « Ils attaquent ! Ils aaaattaaaaquent » – choisissant entre deux maux, l'inévitable incendie ou l'obscurité périlleuse, Ampère choisit le moindre. Il cassa un pied d'un joli secrétaire de style, l'empoigna et abattit d'un coup la manivelle de l'interrupteur principal.

Le manoir se trouva instantanément dans le noir comme dans un four.

Le seule moyen qui permettait de retarder temporairement la charge décisive des ennemis, la seule source de lumière, se trouvait dans la main de Yégor, était une lampe de poche, l'illustre Maglite, que son propriétaire dirigea vers la Mercedes, rôdant avec son puissant faisceau lumineux sur les gueules béantes et les yeux vert laiteux.

« Cela ressemble à la nuit des morts vivants, essaya-t-il de plaisanter. C'est interdit pour les moins de dix-huit ans. »

Personne n'apprécia sa blague, surtout pas Ampère qui venait de décharger en direction des assaillants ses deux dernières cartouches sans aucun effet. Dans la nuit noire, les yeux et les plaies ouvertes de terribles créatures émanaient maintenant une étrange lumière froide, à l'instar de ventre des lucioles, vraisemblablement parce qu'elles s'étaient rassasiées de courant sur le pylône électrique. Il n'y avait aucun doute qu'elles s'apprêtaient à faire le bond final qui devait les amener au pied de la maison, attendant seulement que la lune se

cache de nouveau derrière les nuages.

« Les maudits ! » gronda Alpha et arracha la lampe de poche de la main de Yégor pour l'orienter vers une grande croix argentée de tante-Agathe qu'elle avait haussée dans le cadre de la fenêtre.

À la place de la peur, le saint objet brillant provoqua un vrai torrent de rire parmi les spectres. Ils quittèrent leur abri derrière la Mercedes et s'acheminèrent vers la maison, se tordant de rire et titubant comme ivres de l'électricité ingurgitée.

« Les pourris ! s'écria Alpha en direction de deux douzaines d'yeux fluorescents. Au diable, peaux de hareng ! »

Les injures d'Alpha les firent s'esclaffer davantage jusqu'au moment où la lune disparut définitivement derrière les nuages. Alors, leurs rires se transformèrent en un bref rugissement commun qui vite laissa place à un silence de très mauvais augure.

C'était l'instant où nous commençâmes pour la première fois à redouter d'avoir à faire face à la perte irréparable des héros de cette chronique, en écoutant dans les ténèbres le crissement de sable sous les pas des monstres. Évidemment, ils s'approchaient de la maison, ils se trouvaient déjà au bas des murs et leur odeur montait aux narines des gens effrayés à la fenêtre, le répugnant relent des cadavres.

Que pouvions-nous entreprendre, nous, le chroniqueur embourbé, qui à présent suivait péniblement les événements, après avoir permis avec imprudence à ses personnages d'ouvrir la boîte de Pandore ?

Nous savions que leur seul salut se trouvait dans le bras droit de Willi, dans son biceps, mordu à Québec par un défunt capitaine canadien. Dans la cave d'Andromède ce précieux bras était en ce moment même en train de tirer pour la dix-neuvième fois un bout de corde, s'efforçant à mettre en marche le générateur du père de Sandrine, une machine horriblement rouillée et à moitié enfoncée dans le sable. Alors, nous entreprîmes tout pour que la vingtième tentative de Willi en sueur porte enfin ses fruits, si inattendus que le grand escogriffe, à la première éructation du moteur, tomba à genoux devant l'engin, afin de l'étreindre et de l'embrasser, les yeux perlés de larmes de reconnaissance.

Flattée et émue, la vieille machine se mit à grincer joyeusement. Les luminaires dans la maison, ceux qui avaient échappé à la lapidation,

commencèrent à clignoter tous en même temps, ainsi que le réflecteur au-dessus de la porte principale, étant protégé auparavant de pierres par une grille en acier.

Arrosés de lumière, les attaquants aveuglés se replièrent en panique, en chancelant, s'écroulant et rampant les uns par-dessus les autres telles les chenilles décapitées. Ils regagnèrent leur abri derrière la grande Mercedes, d'où sous peu de temps retentirent de nouveau leurs sanglots unis comme avant leur changement de peau.

« C'est leur troisième lamentation qui correspond au troisième changement de peau chez les chenilles, dit Alpha à voix tremblante. S'ils faisaient une quatrième, cela serait la fin des haricots.

– Que veux-tu dire ? » demanda Prosper en sourcillant.

Alpha hésita avant de répondre.

« D'habitude, quand ils terminent le quatrième changement de peau, chuchota-t-elle enfin, les vers à soie se transforment en papillons. Et les papillons n'ont nullement peur de la lumière.

– Absurdité ! grogna Prosper. Quel rapport ces ivrognes ont-ils avec les vers à soie ! »

La réponse d'Alpha fut étouffée par un fracas, provenant de l'ombre de la voiture. Au premier abord, ils ne comprirent rien. Ils ne saisirent la nature de ce bruit qu'au moment où trois assiégeants démoniaques apparurent devant automobile, cachés derrière la porte détachée de son coffre. Ce bouclier improvisé leur servit d'arracher dans son ombre l'une après l'autre les six portières de la voiture, derrière lesquelles six nouveaux agresseurs s'abritèrent de la lumière.

« La bagnole louée ! gémit Ampère, désolé. Je la payerai jusqu'à la fin de mes jours !

– Veux-tu dire que je la payerai, moi-même ! gémit Alpha à son tour, puis elle se mit à tonner en allemand. Si vous me cherchez, canaille, vous allez me trouver ! Je vous danserai une gaillarde sur le ventre ! »

Pendant qu'Alpha les comblait d'injures dans la langue de son enfance, les assaillants adroits enlevèrent tous les dossiers et les sièges de la voiture, puis, armés de ces nouveaux boucliers, ils ôtèrent le capot de la belle Mercedes pour se jeter sur son moteur comme des vautours

fouillant les entrailles d'une charogne.

« La bagnole louée ! vociféra Ampère. Bande de bandits !

– Je suis ruinée ! » cria Alpha au bord de larmes.

La crainte éprouvée par les Kreitmann qu'ils soient obligés de payer l'automobile jusqu'à la fin de leurs jours se montrait bien fondée, car en un rien de temps la maison devint la cible d'une foule de projectiles extirpés du moteur, des pièces de la boîte de vitesses et d'embrayage, de carburateur, de pompe à essence et autre démarreur.

« Bande de vauriens ! hurla Ampère. Je pisserai sur votre tombe !

– Les âmes damnées ! » jura Alpha.

Ce n'est qu'en ce moment que les oreilles de la compagnie perçurent les paroles étranges de Duc :

« Comment apprivoiser un vampire ? se demanda-t-il, pour répondre tout seul à cette question sans tarder. Il me semble qu'il existe un moyen simple et efficace. »

Ce n'est qu'en ce moment d'un bref répit, après la destruction du moteur et un nouveau repliement des agresseurs derrière la voiture, que la compagnie de Sandrine prêta attention à Duc, qui était monté sur l'appui de la fenêtre, vacillant sur les jambes ramollies de boisson et s'exposant au danger d'être frappé par un morceau de ferraille ou de culbuter dans la cour.

Son apparence était plus que solennelle. Pendant que tout à l'heure ses amis se blottissaient chacun dans son abri, Duc s'était travesti en exorciste des démons. La tête coiffée d'un abat-jour noir enfoncé jusqu'aux oreilles, les épaules couvertes d'une nappe blanche, ornée de plusieurs taches de vin rouge, il serrait sur la poitrine la même croix dont Alpha s'était déjà servie, à côté d'un vieux livre dans lequel tout le monde reconnut sa bien-aimée Anthologie de la poésie française.

« Tout de même, tu ne vas pas lire les poèmes aux vampires ! » s'exclama Willi stupéfait.

Duc ouvrit la bouche pour lui clore le bec, mais sa réponse resta non prononcée. La bouche bée, il observa une nouvelle inscription sur le capot de la voiture, barbouillée avec un liquide dégoûtant, du pus

mêlé au sang ou aux excréments humains. Le cœur dans la gorge, ses compagnons consternés la lurent aussi :

« Le cadavre… exquis… boira… le vin… nouveau… »

En même temps, dans la nuit retentit le quatrième sanglot des monstres qui ne promettait rien de bon, de même que le slogan sinistre des surréalistes.

« C'est clair comme le jour ! s'exclama Duc, jubilant. On peut s'attendre au lever du soleil, du soleil noir de la mélancolie ! »

Ayant proféré ces paroles que personne ne comprit, Duc fit une révérence comme un comédien sur la scène et se mit à réciter d'une voix tonitruante :

Au gibet noir, manchot aimable,
Dansent, dansent les paladins,
Les maigres paladins du diable,
Les squelettes de Saladins.[7]

À la fin de la première strophe déjà, les sanglots se turent comme si un os restait en travers de la gorge des vampires, ce qui permit à Duc d'enchaîner son poème d'une voix de plus en plus retentissante :

Messire Belzébuth tire par la cravate
Ses petits pantins noirs grimaçant sur le ciel,
Et, leur claquant au front un revers de savate,
Les fait danser, danser aux soins d'un vieux Noël !

« Notre pauvre camarade a perdu les pédales », glissa Willi à l'oreille de ses amis, profitant de la brève pause, pendant laquelle Duc éternuait à cause du courant d'air sur la fenêtre.

– La lecture de Rimbaud serait peut-être le moyen le plus sûr de l'exorcisme des démons surréalistes, dit Sandrine. En tout cas, plus sûr que n'importe quelle prière, qui ne marchent plus chez eux. Au cours de leur vie déjà, ils ont vendu leur âme au diable.

– D'où sors-tu cette ânerie ? » grogna Prosper.

Sandrine lui répondit par un sourire mystérieux :

« À part notre Georges-Georges, j'ai reconnu encore quelques-uns, dit-

elle. Breton, Aragon, Éluard, René Char…

– Tous ces notables hommes de lettres, que cherchent-ils dans ce trou de cul campagnard ? demanda Yégor d'un air ingénu.

– Les cadavres exquis, expliqua Sandrine souriante. Assemblés sur les lieux où leur marche victorieuse a commencée, la « conquête de l'irrationnel », à l'endroit même où leur ancêtre Van Gogh avait mis fin à ses jours, en déchargeant un pistolet tout droit dans son cœur – pour succomber à une gangrène gazeuse du ventre.

– Absurdité ! croassa Prosper, mais sa parole fut coupée par Duc, rétabli de ses éternuements, continuant à semer avec vigueur des vers en direction des spectres qui sanglotaient une fois de plus dans leur ombre.

Hurrah ! La bise siffle au grand bal des squelettes !
Le gibet noir mugit comme un orgue de fer !
Les loups vont répondant des forêts violettes :
À l'horizon, le ciel est d'un rouge d'enfer…

Cette nouvelle strophe causa un nouveau bruit dans l'abri derrière la Mercedes ou, plutôt, tout un enchaînement de sons sinistres et inexplicables : la déchirure de la peau racornie, le cliquetis des serpents et la stridulation métallique de plus en plus forte, le bruit des grillons qui frottent une aile contre l'autre. Duc tendit l'oreille, l'air très content, et continua son incantation d'une voix davantage puissante :

Holà, secouez-moi ces capitans funèbres
Qui défilent, sournois, de leurs gros doigts cassés
Un chapelet d'amour sur leurs pâles vertèbres :
Ce n'est pas un moustier ici, les trépassés !

Les derniers vers provoquèrent un tapage derrière la voiture, des grincements et des mugissements bestiaux. Un instant plus tard, deux monstres quittèrent leur abri, s'exposant à la lumière. Tous les deux titubaient et tournoyaient sur eux-mêmes comme ivres danseurs de valse, tout en dessinant avec leur tête le chiffre huit horizontal. Dès qu'ils furent sortis de l'obscurité, leur coque corporelle commença à craquer tel un œuf, pour s'ouvrir aussitôt le long de leur tronc.

Dans cette ouverture monstrueuse, pareille à un cocon béant, apparurent deux papillons géants, munis chacun de deux paires d'ailes

noires. Le buste couvert de poils et la tête armée des yeux globuleux, ils disposaient d'une sorte de trompe enroulée en spirale. Ils reniflèrent l'air ambiant et s'agitèrent avec l'intention manifeste de se délivrer de leur cage.

Entre-temps, toute une douzaine de danseurs spectraux avait quitté l'ombre de la Mercedes. Heureusement, Duc reprit souffle et se remit à tonner la dernière strophe de son poème :

Au gibet noir, manchot aimable,
Dansent, dansent les paladins,
Les maigres paladins du diable,
Les squelettes de Saladins.

Les nouveaux venus, eux aussi, tournoyaient comme pris de boisson, en dessinant avec la tête l'énigmatique chiffre huit. Leur cuirasse craquait également et faisait apparaître dans le trou de leur poitrine de géants papillons de nuit.

Lorsque le premier parmi eux fut libéré, il déploya les ailes et s'envola au-dessus de la voiture, tandis que son corps abandonné s'étala dans le sable pour s'y émietter tout seul, semblable à une fragile chemise de parchemin brûlé. Ainsi se libéra le papillon après le papillon, en joignant leur guide, celui qui décrivait des cercles de plus en plus larges dans le halo lumineux au-dessus des cocons vides, que la bise nocturne roulait par terre.

Le papillon-guide poussa un cri, tel le sifflement d'une chauve-souris, le signal pour la bande de dérouler les trompes et de pointer vers la maison les suçoirs menaçants, en se préparant pour l'assaut final.

Ce danger imminent nous alarma sérieusement et nous regrettâmes une fois de plus d'avoir permis à nos héros d'ouvrir la boîte de Pandore. La poésie ne prêtait plus main forte à nos personnages, transis de peur, mais, par bonheur, parmi eux se trouvait quand même quelqu'un qui n'avait pas perdu son sang froid, même à cette heure si difficile.

C'était le plus jeune membre de la compagnie, le valeureux petit frère d'Alpha, Ampère Kreitmann.

À quelle idée salvatrice était-il venu ?

Quelle entreprise courageuse avait-il entamée ?

C'était à ne pas en croire ses oreilles : Ampère se mit à chanter à tue-tête des cocoricos.

Une première fois !

Une deuxième !

Une troisième fois !…

Il ne voulait laisser rien en suspens, sachant que dans certains pays les vampires et l'autre vermine diabolique, saisis d'affres, fuyaient déjà le premier cri du coq matinal, mais que dans nombre d'autres pays aux quatre coins du globe, deux ou même trois cocoricos étaient indispensables pour chasser les fantômes nocturnes. C'est pour cette raison que le courageux et ingénieux Ampère poussa le cri du coq à pleine gorge trois fois de suite.

Au troisième cocorico, pris de frayeur, les assaillants ailés tournèrent leur dos à la maison et se précipitèrent comme des perdreaux en direction des collines ouest pour se sauver de notre coq intrépide et les premiers signes de l'aube.

En riant du bout des dents, Ampère était prêt à jeter un quatrième cocorico pour parer à toute éventualité. Hélas ! il en fut empêché par une nouvelle apparition de cette voleuse effrontée, la sangsue de sable, coiffée toujours de sa casquette bretonne. Comme lors de ses manifestations précédentes, elle tournait sur elle-même telle une quenouille : cette fois, non pour braver l'ancien propriétaire de la casquette, mais pour qu'elle débarrasse le champ de bataille de cocons parcheminés. À chacun de ses attouchements, ils se décomposaient instantanément, se transformant en poudre que l'on ne pouvait plus distinguer du sable. La balayeuse laborieuse, la complice indubitable des spectres enfuis, nettoya le sol autour de la Mercedes si consciencieusement que le spectateur pouvait jurer que les attaquants vampiriques n'avaient jamais mis les pieds sur ces lieux et que tous les événements de la nuit n'étaient qu'un cauchemar fait par la compagnie de Sandrine.

« Au voleur ! » brailla Ampère.

Son braillement chassa la trombe de sable en direction de l'ouest, sur la trace de ses confrères spectraux, la kleptomane qui allait demeurer à jamais en possession de sa casquette marine. Épuisé par la longue

veillée, autant que ses amis, et incapable de proférer une offense de plus, Ampère s'affaissa dans le fauteuil le plus proche et s'abandonna au sommeil bien mérité.

Le lecteur de cette chronique se demandera peut-être est-il possible que le rêve collectif existe bel et bien dans ce bas monde.

Certainement. Nous connaissons les rêves collectifs des peuples entiers, ceux qui s'étaient endormis comme des rois pour se réveiller dans la peau des mendiants.

Le pâle soleil hivernal avait déjà dardé ses rayons sur le haut plateau lorsqu'ils s'éveillèrent. Il projetait des ombres en direction opposée du réflecteur nocturne, les ombres tranchantes et oblongues des buissons et des rochers, parmi lesquelles régnait celle de la Mercedes noire, enlisée dans les sables jusqu'aux pare-chocs. La carrosserie dévastée du véhicule dispersa leur fol espoir : au lieu de leur apporter le dégrisement et la délivrance, le petit jour leur offrit la preuve irréfutable que les vandales démoniaques n'étaient pas les protagonistes d'un cauchemar collectif, mais une vérité aveuglante.

Les yeux baissés comme des voleurs surpris lors d'un méfait, ils sortirent de la maison, honteux de tout ce qu'ils avaient vécu la nuit passée. Sans aucune concertation préalable, ils emportèrent avec eux tout le bagage et leurs objets personnels, comme s'ils n'avaient plus l'intention de retourner sous le toit d'Andromède. Au front du petit cortège funèbre, Duc portait la caisse de camphrier avec l'urne de Petit Loup, alors qu'à la queue du groupe Prosper se traînait avec le nécessaire du défunt et la cage du rouge-gorge qui somnolait toujours, la tête enfoncée sous son aile.

Ils avançaient la bouche cousue. Sur le sentier les menant vers la chapelle au pied du mur nord du domaine, le sable crissait sous leurs pieds comme si quelqu'un invisible grinçait des dents derrière leur dos. Chemin faisant, clignant les yeux larmoyants, seul Prosper murmurait quelque chose dans sa barbe, probablement son avertissement habituel – « En ma présence, je vous prie d'éviter tout ce qui est irréel et surnaturel ou de le traiter d'une manière raisonnable ! », – mais cette fois il ne s'enhardit pas de prononcer cette phrase à vive voix.

En avançant le long du sentier, ils ne purent contourner le cadran solaire du Canada, au bas duquel la vieille gouvernante indienne de Prosper avait découvert le corps gelé de Petit Loup. Juste avant la

fermeture de leur container à Québec, Prosper avait ordonné aux déménageurs d'embarquer aussi ce gnomon, bien qu'il n'eût pas appartenu à lui, d'après le testament de sa tante-Agathe.

À cause du souvenir de Petit Loup.

Taciturnes et maussades, lui et ses amis s'arrêtèrent pour le moment en ce lieu, afin de contempler la plaque de marbre et son piédestal, inclinés dans le sable qui les mangeait sournoisement. Saillissant de la plaque ronde, un bâton de fer rouillé, penché comme son support, projetait une ombre à l'extérieur du cadran, en caressant ainsi le premier mot d'une inscription gravée dans la pierre.

« *Haec fortasse tua hora.* »

Ton heure suprême a peut-être sonné !

Petit Loup n'avait pas pu choisir le meilleur endroit pour y faire son dernier rêve.

À proximité de la chapelle, Duc remit la caisse avec l'urne à Sandrine, en prenant d'elle la clef de la petite bâtisse ténébreuse. Il se donna la peine d'ouvrir la porte de fer forgé, à travers laquelle le soleil rasant éclairait la minuscule cellule, la maison de poupée au sol couvert d'un tapis de feuilles mortes.

Hésitante, Sandrine fit le premier pas dans la pièce étroite comme si elle marchait sur les sables mouvants. Aussitôt qu'elle eut posé la caisse dans une niche murale ayant déchiré autour d'elle une toile d'araignée, le rouge-gorge remua dans la cage de Prosper. Il sortit le bec de dessous son aile et se mit à chanter à pleine voix.

Les compagnons échangèrent les regards embarrassés, ne sachant pas comment le faire taire.

« Veux-tu la boucler ! murmura Prosper, déconcerté plus que les autres, rougissant jusqu'au blanc des yeux, comme s'il était responsable du comportement indécent de l'oiseau pendant la cérémonie funèbre. Tais-toi, ferme-la ! » tenta-t-il de le calmer.

Il ouvrit le guichet de la cage et fit une tendre tape sur sa paroi, en espérant que le petit chanteur prendrait peur et se sauverait, mais, curieusement, celui continua à faire des roulades, plus sonores encore, l'emportant même sur le bourdonnement des cloches de l'église à

Auvers-sur-Oise qui célébraient la naissance de Jésus.

« Il faudrait faire une prière, dit Alpha. Y a-t-il ici quelqu'un qui connaît une prière appropriée ? »

Ses amis confus haussèrent les épaules, tandis que le rouge-gorge, transporté de joie subite, les honorait d'un nouveau jet de sons cristallins, splendides.

« Une prière meilleure que celle-ci existerait-elle pour notre Petit Loup ? » demanda Duc.

Telle une contagion, son sourire se transmit des lèvres aux lèvres et un instant plus tard ils souriaient tous.

Ils souriaient toujours lorsqu'ils quittèrent la propriété et s'engagèrent dans les chaumes, dorés par le jeune soleil matinal. Ce n'est qu'au moment où un chemin sinueux les fit monter au bord du haut plateau, qu'ils s'arrêtèrent pour se retourner vers la vallée et la maison hantée, dont les fenêtres cassées ressemblaient à des orbites vides d'un aveugle.

Andromède les observa, elle aussi. Elle remarqua au-dessus de leur tête une bande de corbeaux en survol et se demanda si cela n'avait pas été un mauvais présage, mais, avant qu'elle ne trouvât la réponse, son attention tourna ailleurs. Elle se sentit un peu esseulée, après avoir perdu à jamais ce ver à soie humain dans ses fondations.

« Je devrai téléphoner à Arthur pour qu'il engage un bon vitrier, murmura Sandrine.

– On partage les frais », dit Duc, tout en fouillant dans ses poches à la recherche de son caillou fluvial, celui qui s'était miraculeusement transformé en or. Maintenant, dit-il, attendu que nous sommes devenus riches, grâce à ces deux généreux frères Van Gogh… »

Las suite de la phrase lui resta en travers de la gorge lorsqu'il sortit son trésor à la lumière du jour, le vieux galet futile, couvert de traces d'algues desséchées.

« Ah ! ça non ! » lâcha-t-il.

L'apparence piteuse du caillou de Duc incita Ampère à fouiller dans ses poches, lui aussi, à la recherche de son précieux tire-bouchon.

« Aïe ! lâcha-t-il, en avisant le cadeau du peintre à la barbe rousse, l'outil insignifiant et sans valeur, muni d'un manche en os animal. Aïe, aïe ! gémit l'infortuné Ampère.

– Comme le brave Robert me disait l'autre jour, proféra Duc dans un sourire malicieux : « Dans le rêve et la mort, nous sommes tous riches à égalité. »

CHAPITRE SIXIÈME

LE ROMAN MIRIFIQUE DE DUC

Ils se quittèrent sans trop de mots en même lieu où ils s'étaient assemblés, sous le petit auvent à l'angle de l'avenue Victor-Hugo et de la rue Paul-Valéry. Ils ressemblaient à des amants qui s'éveillent au petit matin comme des étrangers, dont l'amour avait brûlé pendant la nuit, n'ayant plus rien à dire l'un à l'autre : Sandrine avec son chignon dépeigné et le nez pointu, plus triste que jamais ; Prosper morose, aux paupières enflammées après une nuit blanche, portant la cage avec le rouge-gorge ; Inès et Yégor couverts toujours de leurs manteaux noirs fripés, avec des traces de sable sur les pans ; Alpha au bonnet d'astrakan, rebattu sur la nuque, et au maquillage du jour précédent, barbouillé autour de la bouche et des yeux ; Willi le Long vêtu de son précieux habit de soirée, décousu tout le long de son dos ; Duc, tremblant de froid, dépourvu de sa pèlerine, et Ampère sans sa casquette marine, mais avec quelques poils blancs sur ses tempes.

« À bientôt », murmurèrent-ils les uns aux autres.

Leur retour dans le quotidien, ils le vivaient comme une sorte d'humiliation et le dégrisement amer, se rappelant avec une nostalgie indescriptible le manoir près d'Auvers-sur-Oise, ce royaume des sables mouvants, où en chacun d'eux avait péri quelque chose de très précieux.

Ils regagnèrent Paris au moyen d'un petit train, le même qu'un siècle auparavant avaient emprunté Vincent Van Gogh et son frère Théo. Leur seule consolation durant ce voyage jusqu'à la Gare du Nord était une nouvelle rencontre avec le troupeau d'éléphants présidentiels qui broutaient à côté de la voie ferrée, après le Sommet francophone achevé avec succès, en saluant avec les barrissements tonitruants le passage de tortillard. Une grève des chauffeurs de taxi dans la capitale les contraignit à prendre un autobus à la gare pour se rendre, sans le vouloir, sur l'avenue Victor-Hugo : ainsi, le caprice du hasard les amena au même endroit où leur aventure avait commencée un jour

auparavant.

« À bientôt, murmurèrent-ils, comme si chacun d'eux voulait choisir sa solitude et son chemin à part, mais, malgré cela, ils se quittèrent en couples. Ampère et sa sœur s'en allèrent à pied en direction de l'appartement d'Alpha, Sandrine et Prosper vers le cabinet de Sandrine, Inès et Yégor vers leur nid de fiancés. Quant à Willi le Long, il choisit, en compagnie de Duc, le sens du bistro « Chez l'Immortel », en face du cimetière Montparnasse.

« Dormez tout votre soûl, les conseilla Prosper paternellement en guise d'au revoir. Dans le sommeil sain et profond, la glande surrénale se débarrasse de l'adrénaline. »

Leur destin, cependant, voulait une tout autre chose. Leur destin ne les libéra pas si facilement de l'adrénaline excédante. Ne sachant rien de la médecine, grâce à son intuition d'artiste, Duc mit en cause ce remède déjà à l'entrée de l'Immortel.

« Il est absolument impossible de dissoudre les cristaux d'adrénaline dans l'eau, dit-il à Willi le Long. C'est pourquoi nous allons essayer de décomposer ses molécules dans un peu de vin. Deux petits blancs ! » commanda-t-il au garçon derrière le comptoir.

Dans le bistro, lieu de rencontres des croque-morts entre deux enterrements, un groupe d'hommes dans les uniformes gris souris était en train de tremper leur nez bourgeonné dans les verres de pastis, en écoutant un orateur braillard qui exaltait les avantages du cimetière Montparnasse en comparaison d'autres champs des morts parisiens.

« Chez nous, mon pote, la terre est hors de pair ! s'exclamait l'orateur en arborant sa moustache hérissée d'un morse. Tu ne trouveras meilleure nulle part dans d'autres arrondissements ! Notre cher Robert a prétendu depuis toujours que cette bonne terre est capable da dévorer un cadavre humain moyen en moins de deux semaines ! »

Une fois ces paroles prononcées, Willi le Long pâlit et se dépêcha de vider son verre. Il glissa à l'oreille de Duc une excuse confuse et s'enfuit du bistro avant que son camarade n'arrivât à lui offrir un deuxième petit blanc.

« Quelqu'un de ces messieurs ci-présents a-t-il vu récemment notre brave Robert ? » demanda Duc le groupe d'hommes aux uniformes gris souris.

Les nez bourgeonnés émergèrent de leurs verres pour se pointer vers Duc avec méfiance.

« Tout le monde l'a vu tout récemment, lui répondit l'orateur braillard dont la moustache se hérissa davantage à la question de l'inconnu.

– Où et quand ? demanda Duc.

– Tout à l'heure, nous l'avons enterré, lui expliqua brièvement l'homme assombri.

– Ça ne m'étonne pas, soupira Duc. L'autre fois, il m'a dit que dans sa famille la mort était depuis toujours héréditaire. »

Il ne parvint même pas à pleurer la perte de son camarade, et encore moins à siffler un nouveau petit blanc pour le repos de son âme, quand au bistro survint monsieur Klein, marchand de tableaux, son employeur et nourricier, suivi de deux détectives privés. Ils prirent délicatement Duc sous les coudes, le firent sortir du bistro et, avec l'aide du chauffeur en livrée de Klein, l'introduisirent dans sa somptueuse Rolls-Royce.

L'irruption inattendue de Klein dans le bistro « Chez l'Immortel » allait mettre Duc aussitôt sur la paille, ainsi que provoquer le brusque changement de la vie de ses amis, surtout celle de la sœur et du frère Kreitmann.

Mais revenons pour l'instant sur quelques détails de la vie de Duc qui précédaient son enlèvement honteux.

Au long de trente ans de sa vie en France, le pauvre diable polonais essayait par tous les moyens de détruire le bastion de la peinture européenne, les moyens lesquels ne pouvait imaginer qu'un génie inspiré de la folie authentique.[XX1] Après la perte de son fils unique dans un accident de voiture, rejeté par ses compatriotes qui n'éprouvaient aucune pitié à l'égard de la pauvreté et de l'insuccès au seuil de la vieillesse, notre Duc eut de la veine de rencontrer au bar « Rosebude » une certaine Alpha Kreitmann, qui le fit entrer d'abord et provisoirement dans son lit, puis, durablement, dans le cercle de ses amis.

En dépit de sa pauvreté et de son insuccès au seuil de la vieillesse, Duc était pour Alpha le plus riche et le plus couronné de succès jeune

homme qu'elle avait jamais rencontré. Bien que dans ses veines ne coulât pas une goutte de sang noble, Duc portait son surnom à juste titre, étant à l'honneur de la nouvelle noblesse parisienne d'esprit et de création.

Il s'agissait du peintre talentueux et du génial faussaire de la peinture, grâce à qui monsieur Klein, marchand de tableaux de la rue d'Odessa, avait acheté sa Rolls-Royce argentée et un hôtel particulier de trois étages dans le quartier de Passy. La destinée de Duc n'était guère de s'enrichir dans les griffes du marchand Klein, mais, avec le pourcentage de la vente de ses incomparables copies, il joignait convenablement les deux bouts jusqu'au moment où le torchon brûla entre lui et Klein.

Ce dernier n'était pas un fraudeur et il ne dormait pas sous une couverture de vison blanc grâce à ses fourberies. Chacun de ses Tiepolo, Rembrandt ou Delacroix, qu'il vendait aux collectionneurs américains, portait à son verso la signature bien visible de Duc, ainsi que la date de sa réalisation et l'indication distincte qu'il s'agissait d'une copie, que les experts de la douane française, au bord des larmes, examinaient pendant des jours, en la comparant avec l'original, avant d'en autoriser l'exportation.

L'affaire florissait à tel point que Duc, au bout de dix ans de travail pour Klein, était obligé d'embaucher deux étudiants de l'École des beaux arts, pour que ces garçons lui peignent les ciels pommelés et les fesses des angelots à l'arrière-plan des compositions de maîtres. Même les commandes les plus insolites de Klein ne troublaient pas le grand faussaire : Duc reproduisait Goya et Cézanne avec autant de virtuosité qu'il contrefaisait Jérôme Bosch, Gauguin ou Van Gogh, en préparant tout seul du bois et des toiles pour ses futurs tableaux, et même des peintures particulières que les maîtres d'autrefois avaient souvent perfectionnées durant toute leur rude existence.

Duc aurait probablement vécu paisiblement dans les griffes de velours de Klein jusqu'à la fin de ses jours terrestres si un nuage orageux n'avait pas obscurci subitement le ciel bleu au-dessus de la rue d'Odessa à Montparnasse. Ledit nuage de grêle se manifesta en forme d'un appel téléphonique de l'État américain de Nouveau-Mexique, lors duquel un certain millionnaire et collectionneur, Mr. Blum, posa à Klein la suivante question embarrassante : Pourquoi l'une des trois Grâces sur son Raphaël tient-elle dans la main une poire Williams à la place d'une pomme ?

Avant ce coup de téléphone, personne n'avait remarqué la substitution des fruits sur le tableau, et monsieur Klein fut forcé de poser à Duc la même question.

« Penses-tu, crétin, que tu sois plus grand que l'immortel Raphaël ? De quel droit as-tu remplacé les fruits ?

– Je préféré les poires aux pommes, fut la brève réponse de l'artiste.

– Je suis sûr et certain que Raphaël avait été un amateur de pommes, s'opposa monsieur Klein. Sinon, il ne les aurait pas peintes.

– Faute de fric, lui expliqua Duc. Raphaël a peint un tas de choses qu'il n'a pas aimées, et même des créatures qu'il haïssait par-dessus tout, à savoir les femmes nues. »

Lors de cette conversation, monsieur Klein faillit succomber à une crise cardiaque et il se hâta d'ajouter dans leur contrat une clause qui défendait à l'artiste le plus fermement toute sorte de modifications dans les toiles des maîtres. Duc signa cet annexe du contrat sans protester et continua son travail mercenaire jusqu'à son départ à la cérémonie funèbre à Auvers-sur-Oise, jusqu'au jour où le ciel au-dessus de la rue d'Odessa s'obscurcit terriblement une fois de plus, le jour où Klein, affligé, fit irruption chez l'Immortel.

Cette fois, Klein se trouvait enseveli sous une vraie avalanche d'appels téléphoniques en provenance de divers États de l'Ouest américain à cause de la fâcheuse découverte faite par un marchand de tableaux local : depuis peu, l'artiste de Paris effaçait certains objets et personnages sur ses copies, comme s'ils n'avaient jamais existé sur les toiles originales. La vérité mise au grand jour se révéla désastreuse, surtout au moment où les experts et les historiens d'art se mêlèrent de cette affaire.

Au premier pas déjà, il se dévoila que, sur le « Mariage de la Vierge », de Raphaël, le satané Polonais avait fait disparaître rien de moins que l'anneau nuptial. Sur le tableau « Abraham visité par les anges », de Tiepolo, il avait retroussé la soutane d'Abraham jusqu'aux fesses du vieillard et avait arraché la moitié des plumes sur les ailes des anges. Sur la « Vénus d'Urbino », de Titien, il avait gommé les deux servantes au fond de la pièce, qui choisissaient des habits pour leur maîtresse dénudée. Pour qu'elle, la Vénus – nue comme un ver – n'attrape pas le rhume à la nuit tombante, Duc l'avait vêtue de quatre gros grains de beauté, dont le premier était posé sur sa cuisse droite, le deuxième au-

dessous de son sein gauche et les deux derniers à côté de son nombril.

Le comble de la honte de Klein et la raison principale de l'enlèvement de Duc chez l'Immortel fut la profanation inouïe de la « Cène », de Léonard, où, sans aucun remords, il avait escamoté Jésus-Christ le Sauveur en personne. À vrai dire, ce dernier avait laissé quand même une trace de sa présence sur le tableau défiguré, en forme de l'ombre d'un homme dressé, aux jambes écartées, vraisemblablement en train d'uriner dans un coin au-dehors de la composition.

« Comment as-tu pu me faire une chose pareille, espèce de méprisable, que ton âme soit maudite ! gémit monsieur Klein, en s'affaissant dans la banquette en cuir de sa Rolls, à côté du Polonais infernal. À moi, qui t'ai nourri, logé et blanchi pendant dix ans comme ta propre mère !

– Comme mon propre père, le corrigea Duc et lui offrit l'explication suivante de la disparition scandaleuse du Jésus-Christ : As-tu jamais remarqué que le spectateur de la Cène reste parfaitement indifférent à l'égard de Jésus, alors qu'il dirige toute son attention vers Judas, le traître ? En ce qui concerne Jésus, qui a sifflé un verre par crainte de l'un de ses apôtres, il est normal qu'il quitte la table pour faire pipi et se recueillir dans un monde meilleur. »

Une fois ces paroles proférées, Klein prononça une malédiction, tout en mettant en charpie leur contrat.

« Que le diable t'emporte ! » marmonna-t-il, essoufflé.

En guise de réponse à cet anathème un peu désuet, Duc esquissa un sourire mélancolique, sachant bien que, dans ce bas monde, il n'y avait pas de supplice apte à surpasser son propre enfer ambulant.

« Dehors ! Fiche le camp ! hurla le marchand de tableau et le chassa ainsi de sa voiture, avant qu'il ne jette derrière lui le reste de leur contrat, une poignée de confettis.

– Ce n'est pas un mariage, expliqua Duc à un groupe de touristes japonais, qui s'étaient arrêtés pour le photographier en jeune marié, les cheveux pleins de confettis. Ce n'est pas une célébration de noces de deux pédés, mais un divorce avec l'approbation réciproque !… »

Peu de temps après cette séparation de biens et de corps, Duc tomba dans le quatorzième dessous. Resté sur le sable, il fut obligé de quitter

pour toujours son atelier à Montparnasse et de déménager tous ses biens – donc, son enfer dans l'âme et son chevalet – dans une studette louée au dernier étage d'un immeuble fuligineux, sans ascenseur et sans chauffage, qui surplombait la Gare de l'Est.

Claustré dans ce nid noir pendant des semaines et armé de son ardeur redoublée, il continua à peindre de tout petits formats, des toiles pouvant être étendues sur le dossier d'une chaise. Il n'était plus question de copies, mais de ses propres tableaux, de merveilleuses miniatures à l'huile et à la tempera. Elles décrivaient un monde sans pitié, le royaume des objets immobiles et muets dans lequel tombaient les ombres des créatures néfastes et des monstres, provenant d'un univers parallèle au-dehors du tableau.

Il s'agissait des œuvres de prix, sinon hors de prix, et pour cette raison, hélas ! sans acquéreur.

Attendu qu'un malheur ne vient jamais seul, quatre semaines après son installation, Duc apprit que le faux propriétaire de la studette l'avait trompé, en s'enfuyant avec le loyer de trois mois, payé par avance. Il fit cette triste révélation lors d'un matin glacial, à l'heure où une équipe de maçons débarqua dans le bâtiment, destiné à la destruction, afin de commencer la démolition d'anciennes chambres de bonnes au dernier étage. Le gentil chef de l'équipe donna à Duc une journée pour qu'il « fasse son balluchon ».

À minuit précis, son désespoir l'amena devant le bar « Rosebude », dont il hésita à enjamber le seuil, en froissant le dernier billet de dix euros dans sa poche. Avant d'y arriver, durant cette longue journée de jeûne, il avait dépensé à peu près la même somme dans des cabines téléphoniques, en laissant ses appels au secours sans réponse sur les répondeurs de Prosper, de Sandrine, d'Alpha, d'Inès et de Willi le Long.

Lorsqu'il mastiquait un sandwich et l'arrosait de la bière, la chance lui sourit enfin : une main amicale lui donna une tape sur l'épaule. Cinq minutes plus tard, le Portugais Hose Soares, l'ancien flirt d'Alpha, muni d'un crayon à bille, écrivit sur le plat de sa main la nouvelle adresse d'Alpha et d'Ampère, à l'autre bout de la ville, à proximité de la place du Tertre, à Montmartre.

En soufflant de temps à autre dans le creux de sa main tremblante, comme s'il refroidissait une brûlure, Duc parcourut Paris encore une fois, pour la troisième fois dans cette journée. Au passage à côté de la

Gare de l'Est, il remonta jusqu'à son nid au septième étage, ne restant dans la petite pièce que le temps nécessaire pour ramasser toute sa fortune, le chevalet et une valise usée de carton.

À trois heures du matin, soufflant toujours dans sa brûlure fictive, il s'arrêta devant un vieil immeuble de trois étages, dans une ruelle derrière laquelle se faisait voir un bout de dôme du Sacré-Cœur. Il gravit un escalier spiral extérieur jusqu'à la mansarde et frappa à la fenêtre d'Alpha qui faisait usage de la porte principale.

Le rire et le chant lui répondirent de l'intérieur de l'appartement. Visiblement, les habitants de la mansarde étaient en état de veille, malgré cette heure tardive, et aussitôt une ombre s'approcha de la vitre laiteuse.

En voyant Duc, cette ombre, transformée en Alpha, fondit en lames de joie telle une jeune fille.

« Nous te recherchons depuis des jours ! dit-elle dans un sanglot. Nous avons craint qu'un malheur t'ait frappé !

– Que fêtez-vous ? demanda Duc après s'être libéré à grand-peine de son étreinte, puis de celle d'Ampère et des accolades de quelques personnes parfaitement inconnues.

– Nous célébrons ton arrivée ! s'exclama Alpha, séchant ses pleurs.

– Comment l'avez vous devinée ? s'étonna Duc.

– Tante-Agathe nous a avisé.

– La défunte grand-tante de Prosper ? balbutia Duc, n'en croyant pas ses oreilles.

– Par l'intermédiaire de « Oui-ja », expliqua Alpha. Figure-toi, tante-Agathe parle le latin, elle aussi. Nous tous, nous parlons le latin couramment. »

Une heure plus tard, Duc disposait déjà de sa propre chambre dans la mansarde, une pièce plus petite encore que celle qui surplombait la Gare de l'Est, où, sous un mur en pente, l'attendait un matelas d'enfant, posé à même le sol, dont dans les planches de pin quelqu'un avait enduit la cire d'abeille à la manière québécoise. Quant le pauvre diable polonais fut revenu de la salle de bains, en boitant après toute

la journée de marche à pied, il s'affala sur les draps et les oreillers blancs comme neige qui sentaient le lait de vache, le lait cru qu'il avait goûté pour la dernière fois en sa Pologne natale cinquante ans auparavant.

Entre-temps, quelqu'un avait posé sur sa valise un panier avec trois pommes incarnates dont sur la peau luisaient des gouttes d'eau. Les pommes répandaient la senteur de vergers alsaciens, si forte qu'elle l'emportait sur le parfum des draps amidonnés et de la cire d'abeille.

Duc hésita avant de saisir l'une des pommes, comme s'il craignait qu'il ne profane cette nature morte. Naturellement, il choisit la plus petite. Vu que sa chambre ne disposait même pas d'électricité, il éteignit une lampe à pétrole sur le tabouret à côté de son lit et, dans l'obscurité totale, se glissa sous la couverture garnie de duvet. Les genoux pliés au-dessous du menton, il se pelotonna en posture de fœtus humain, puis il mordit la pomme et fondit en pleures inaudibles, ne sachant pas s'il pleurait de chagrin ou de joie.

Le lendemain matin, il apprit que la sœur et le frère Kreitmann ne pouvaient pas se vanter de meilleure chance que la sienne durant le mois précédent. Pour dédommager le propriétaire de la Mercedes mise en pièce, Alpha était obligé de vendre son appartement dans le 16ème arrondissement. Quant à sa petite agence de voyage – liquidée aussi le même jour – elle représentait une certaine garantie que les Kreitmann appauvris n'allaient pas crever de faim et de soif avant qu'ils ne se remettent en selle dans leur nouvelle vie.

En l'espace de deux ou trois semaines, les naufragés assemblèrent dans leur mansarde toute une douzaine d'âmes sœurs, qu'Alpha, dans un sourire tendre-moqueur, appelait « mes Robinsons ».

La plaquette errante de tante-Agathe avec sa pointe dorée, qu'Alpha mettait en marche quotidiennement pour explorer le monde d'outre-tombe et en tirer quelques profits, la fameuse « Oui-oui-c'est-moi » et sa force magique attirèrent dans la mansarde bohème pas seulement les respectables bourgeoises, madame Wunderblume et mademoiselle Sékito, mais aussi toute une bande d'hurluberlus qu'un vent fou avait amené sur le mont du Tertre de quatre coins de globe, des peintres japonais, des sculpteurs espagnols, des créateurs de mode nordiques, des danseurs portugais, des mannequins africains, des musiciens latino-américains.

Aux côtés d'eux, Alpha se mit à peindre, à danser, à chanter et à jouer

de la musique pendant de brefs répits entre deux communications avec les esprits, tandis que son infatigable petit frère, toujours assoiffé de savoir, abandonna ses études d'anthropologie et des religions au profit de l'exercice d'ésotérisme.

La deuxième nouvelle majeure dans la vie d'Alpha et d'Ampère furent les retrouvailles avec Diuma, la Sénégalaise, cette fois dans un bar à Pigalle. Ampère y était en train d'obtenir un important rabais destiné au pauvres étudiants chez une délicieuse Philippine, lorsque dans le local entra Diuma, noire comme de la poix, portant dans ses bras un bambin de sept mois aux cheveux crépus, que la mère orgueilleuse montra à la patronne et aux autres filles, avant de pousser un cri de joie en apercevant Ampère accoudé au comptoir.

Le poupon de sept mois, couleur café au lait, était paré de même nez en forme de poivron et de mêmes yeux bigles comme le frère Kreitmann.

« Comment s'appelle-t-il ? bégaya Ampère, après s'être dépêtré tant bien que mal de l'étreinte de la Noire.

– Je lui ai donné le prénom de son père », répondit Diuma.

La belle Sénégalaise avait été déjà à l'origine de premières idées fratricides d'Alpha, un an et demi auparavant, lors d'une croisière en mer Adriatique, en compagnie de ses amis et de son frère. À cette occasion, pêchant les rougets, Ampère avait repêché cette sirène noire dans un petit canot pneumatique, la jeune fille chassée d'un yacht, faute d'obéissance aux contraintes charnelles de son patron. La sirène sauvée des eaux passa trois jours et trois nuits dans la cabine d'Ampère avant de s'envoler de leur bateau dans une marina de Trieste.

Le débarquement de Diuma dans la mansarde à Montmartre avec le grand et le petit Ampère raviva des démangeaisons d'Alpha de rendre justice à ce monde injuste des filles de petite vertu et des débauchés fainéants. Pourtant, en dépit de tout, Alpha n'accomplit pas ce dessein meurtrier. Elle l'oublia dès que le bébé blond-noir aux cheveux frisés commença à gazouiller dans ses bras, aussitôt que Diuma renversa ses yeux jaunâtres à la vue de « Oui-oui-c'est-moi », en entrant en vrai transe de médium en pleine lumière du jour.

« Diable ! » lâcha Alpha, restant bouche bée.

L’aptitude exceptionnelle à entrer en transe médiumnique n’était pas la seule ni la plus prodigieuse de nombreuses habilités naturelles de Diuma. Quand elle fut remise de sa première transe, elle sortit de son soutien-gorge bombé son pipeau magique à l’aide duquel elle ensorcela mademoiselle Kreitmann jusqu’à la gauche.

Il s’agissait d’un bout de bambous de marais africain que Diuma avait reçu en cadeau de son aïeul maternel, surnommé Oncle-Bé, grand voyageur et joueur de pipeau. Lors de l’un de ses voyages, il séjourna au cœur de la tribu de derniers Pygmées, où il sauva de la morsure du serpent le fils de leur chef, en lui préparant une infusion de feuilles d’if. En signe de reconnaissance, les Pygmées lui offrirent le pipeau magique et l’instruisirent de le jouer.

À l’heure où il se trouva à l’article de la mort, Oncle-Bé transmit cet art à Diuma, en lui confiant le secret du roseau de marais que les Pygmées lui avaient dévoilé. Il doit être coupé au-dessus d’une tombe humaine, car les racines de ce bambou mangent de bon gré les entrailles de l’homme. C’est pour cette raison que le pipeau de ce roseau est capable d’entrer en relation avec les êtres de l’au-delà, des malchanceux qui souffrent et s’ennuient à mort entre leurs deux vies.

À l’exemple d’Oncle-Bé, sa petite-fille Diuma ne jouait pas de pipeau, mais, pour ainsi dire, conversait avec cet instrument. Collé à sa lippe charnue, sous ses larges narines aplaties, grâce au souffle de Diuma, le pipeau produisait un seul son, mais un son contenant une infinité de tons, que la sorcière noire accompagnait d’un fredonnement à travers la bouche et les narines.

Dès la première nuit, lorsque Diuma eut sorti pour la première fois son instrument magique en face d’Alpha aux jambes croisées en pose de lotus, il se montra que les sons qu’elle faisait sortir du pipeau n’enchantaient pas seulement les auditeurs vivants. Cette séance musicale au-dessus d’Oui-ja de tante-Agathe provoqua dans les murs du salon une multitude de bruits bizarres de leurs hôtes, qui accompagnaient Diuma en tapotant et pianotant à l’instar des enfants espiègles.

Ils passèrent cette nuit à veiller jusqu’à l’aube en écoutant le concert des esprits éveillés, puis, de nuit en nuit, ils continuèrent à perfectionner les communications avec l’au-delà jusqu’au moment où tante-Agathe prit son courage à deux mains pour frapper sur la porte d’une vieille armoire avec sa canne à la poignée d’argent : un coup en guise de réponse affirmative à une question posée ou deux coups en

signe de contestation.

« Ils se comportent comme de véritables enfants, expliqua Alpha ravie à Duc qui s’était joint à elle, Ampère et Diuma à l’heure du petit déjeuner. Leur curiosité est tout simplement intarissable. On dirait que là-bas règne une sorte d’enfance éternelle.

– Comment avez-vous reconnu l’éternellement jeune vieille dame, la grand-tante de Prosper ? demanda Duc.

– Grâce à la déduction. Grâce aux question bien conçues qui provoquent une simple réponse affirmative ou négative, et qui te mènent tout droit vers une conclusion.

– Par exemple ? demanda Duc d’un air soupçonneux.

– Je vais te donner un exemple, le plus simple du monde, rétorqua Alpha, triomphante, en lui enfonçant dans la main une cuillère à thé. Je vais te poser quelques questions auxquelles tu répondras d’un coup si tu affirmes ou de deux coups si tu les nies.

– Je suis prêt, bougonna Duc.

– Êtes-vous une personne du sexe féminin ? le demanda Alpha.

– Non, répondit Duc en faisant deux tapes de la cuillère sur le bord de sa tasse de thé.

– Cela veut-il dire que vous soyez un homme ? demanda Alpha.

– Oui, frappa Duc.

– Mes amis sont-ils vos amis aussi ? demanda Alpha.

– Oui, approuva Duc avec la cuillère.

– Êtes-vous Français de naissance ?

– Non, tapa Duc.

– Vous appelez-vous Yégor Bourdenko ?

– Non, répondit Duc.

– Seules deux personnes, appartenant à notre compagnie, ne sont pas Français de naissance. Si vous n'êtes pas Yégor Bourdenko, vous devriez être Duc, le Polonais.

– Oui, affirma le peintre en poussant un soupir de soulagement.

– Tu vois ! s'exclama Alpha. Nous avons reconnu tante-Agathe d'une manière similaire. Il est important seulement que tu formules habilement tes questions : la conversation qui suit se déroule comme sur des roulettes. Au tout début, la vieille dame ne s'est exprimée que par des tapotements, puis, graduellement, elle s'est enhardie comme un enfant en train d'apprendre à parler. À l'aide de mon Oui-ja, elle s'est mise à balbutier quelques syllabes que nous comprenions seulement au moment où elle commençait à les lier en paroles. C'était en latin parfait, un prof nous l'a confirmé. Depuis lors, nous étudions tous le latin avec zèle, et même notre brave Diuma illettrée.

– Ne me dis pas que le latin soit la langue des morts ! plaisanta Duc.

– On ne dit pas par hasard que c'est une langue morte, répondit Alpha sérieusement.

– C'est incroyable, marmonna Duc, puis il quitta la table en sursaut comme mordu par un serpent.

– Encore cet espiègle petit Ampère ! s'exclama Alpha en observant l'objet que le Polonais apeuré avait tenu à la main jusqu'alors, la cuillère à thé qui s'était repliée toute seule par-dessus le bord de la tasse, telle la tige d'une fleur fanée. Avec sa télékinésie, tonna Alpha, ce gamin détruira le couvert à dessert de ma mère !

– C'est ce petit qui replie les cuillères ? bégaya Duc, avant de s'approcher du lit d'enfant au fond de la pièce, d'où parvenaient les gazouillis du bébé et le bruit de son hochet.

– Ce talent, il l'a hérité de son papa, se targua Ampère.

– Ne te pare pas des plumes de paon, le fit taire Alpha. S'il a hérité quoi que ce soit de paranormal, ce serait du côté de son arrière-grand-père maternel, Oncle-Bé.

– J'aimerais que la jeune mère nous fasse une petite démonstration de ses pouvoirs télépathiques, dit Duc riant jaune, un peu honteux de sa peur causée par la cuillère repliée.

– Vas-y, Diuma ! ordonna Alpha. Montre à ce sceptique ton savoir-faire. Par exemple, pour commencer, inventorie le contenu de ses poches. »

Diuma esquissa un sourire timide et posa sa main gauche aux doigts extrêmement longs sur le bras de Duc. De la main droite, elle sortit de son soutien-gorge le bout de roseau de marais, renversa les yeux et souffla dans le pipeau. Chaque mot qu'elle proféra, fut accompagné d'un bref sifflement de ce drôle d'instrument.

« Cinq euros en pièces. Une fois deux euros, deux fois un euro et cinq fois vingt centimes. À part ça, une carte de séjour expirée le premier janvier, un mouchoir, noué dans un coin, une boîte d'allumettes avec l'inscription : Restaurant Train Bleu, Gare de Lyon, téléphone 01 43 43 09 06…

– Mais, elle est illettrée ! protesta Duc.

– La télépathie s'en fout de l'illettrisme, dit Alpha en ricanant.

– J'ai ras le bol de ce cirque ! grogna Duc, en fouillant dans ses poches pour étaler sur la table tout ce que Diuma avait dénombré avec la précision infaillible, le montant exact de l'argent, sa carte de résident périmée depuis le début de l'année, le mouchoir avec son nœud et la boîte d'allumettes dont sur le verso ils lurent le nom et le numéro de téléphone de l'illustre restaurant. Je me pose la question, grommela Duc, se grattant derrière l'oreille, pourquoi j'ai fait ce nœud. Sans nul doute, pour qu'il me rappelle quelque chose que j'ai oublié. Nom d'une pipe, maintenant je ne me souviens même plus de ce que j'ai oublié !

– Le règlement de la première tranche de tes impôts, dit Diuma souriante.

– C'est juste. Je te tire mon chapeau, petite sorcière, la complimenta Duc. Si tu es si calée, tu vas nous dévoiler l'endroit où nos amis, Prosper et Sandrine, se planquent depuis des jours.

– Ça ne va pas marcher, refusa la Noire.

– Le talent télépathique de notre Diuma se manifeste uniquement lors d'un contact physique, expliqua Ampère à Duc. Seul le petit Ampère est capable de faire des miracles à distance.

– Alors, que le petit Ampère nous dise où se nichent Sandrine, Willi et Prosper, se moqua Duc.

– Le petit Ampère nous en indiquerait sans problème s'il savait parler, répliqua Ampère d'un ton solennel.

– Quant à Willi, je te dirai tout ce que je sais, s'immisça Alpha. La veille de son entrée à la clinique, avant notre déménagement, Willi m'a téléphoné d'un hôpital sans me laisser son adresse.

– Que cherchait-il à la clinique ? demanda Duc, étonné.

– C'est lui le seul qui pourrait t'expliquer, dit Alpha en levant les épaules. Je pense qu'il a eu quelques ennuis avec l'infection de son bras, cette plaie de morsure de Québec qui n'arrivait pas à cicatriser. Les toubibs ont décidé de le soumettre aux examens de plusieurs jours.

– La morsure d'un Anglais de vieille souche, bougonna Duc. Cette histoire ne me plaît guère.

– À moi non plus, ajouta Ampère. Souvenons-nous que la morsure humaine est plus venimeuse que celles des animaux. Et que dire d'une morsure anglaise.

– En ce qui concerne Sandrine et Prosper, nous ne savons pas plus que toi, mon cher Duc, poursuivit Alpha. Nous avons laissé au moins une douzaine de messages sur leurs répondeurs.

– J'espère qu'ils ne se trouvent pas dans un pétrin, dit Duc.

– Il n'en est pas question, lâcha Diuma qui s'était mise à allaiter son blond bébé crépu.

– Comment peux-tu le savoir sans les toucher ? dit Duc sourcilleux.

– C'est le petit Ampère qui me le dit, expliqua Diuma en lui lançant son sourire imperturbable.

– Comment peut-il te le dire, quand il n'a pas encore appris à parler ?

– Lorsque je l'allaite, je lis ses pensées, déclara Diuma.

– Quelqu'un qui ne sait pas encore parler, comment peut-il réfléchir !

s'opposa Duc.

– Comment les hommes à la petite tête peuvent-ils avoir le verbe si haut ? lui rétorqua Diuma du tac au tac.

– Espèce d'andouille ! Que ton mouflet nous dit-il ?

– Il dit qu'ils nous ont expédié un télégramme.

– Qui ça ?

– Sandrine et Prosper. Le message porte leur signature.

– Cela comble la mesure ! dit Duc en haussant le ton. Je ne suis pas ton dindon de farce !

– Il dit que le facteur arrive », fit Diuma, butée.

Duc eut été en train d'ouvrir la bouche pour réprimander la jeune femme impolie et têtue, lorsque quelqu'un frappa à la fenêtre en haut de l'escalier extérieur, la fenêtre qui faisait usage de la porte principale. Bien entendu, ce fut l'employé de la poste, chargé de la distribution des messages télégraphiques.

Rouge comme une écrevisse, Duc arracha l'enveloppe de la main d'Alpha, avant même qu'elle n'arrivât à l'ouvrir.

« C'est mon courrier… bredouilla Alpha, surprise par cette grossièreté.

– Si la sorcière noire avait raison, ce serait plutôt notre courrier, l'interrompit Duc belliqueux en agitant l'enveloppe sous le nez camus de Diuma. J'espère que notre prophétesse va nous lire son contenu.

– Donne ça au petit Ampère », répliqua Diuma.

Duc pouffa de rire :

« Ne me dis pas que ce marmot a appris à lire avant de se mettre à parler !

– Donnes-en au petit Ampère », redit Diuma, impérieuse, avant de souffler une fois de plus dans son pipeau magique.

Duc hésita en bref instant, puis, fâché, il prit le hochet de la main du

bébé pour remettre à sa place l’enveloppe toujours fermée.

« Montre-nous ton savoir-faire, enfant prodige ! » dit-il en ricanant.

Le bambin détacha la bouche du sein de sa mère, poussa un vagissement et cracha une gorgée de lait mêlé à sa salive tout droit dans le visage de Duc, que le courroux et l’humiliation privèrent de parole.

« Chers amis, énonça Diuma d’une étrange voix aiguë d’enfant, en renversant les yeux. Nous vous prions de nous joindre dans l’appartement de Sandrine, avenue de Saxe… vendredi, premier février, à partir de vingt heures… Une nouvelle grave, importante… Petit Loup, peut-être, n’est pas mort… Baisers… Sandrine et Prosper… »

Dans le silence qui s’installa après les dernières paroles de Diuma, ils n’entendaient que la mastication de l’enfant sur le sein de sa mère. Pâle comme un linge, Duc arracha l’enveloppe du poing serré du bébé et la remit, sans mot dire, à Alpha, blême davantage, qui, au lieu de l’ouvrir, s’empressa de la glisser dans les mains d’Ampère.

« C’est de la folie ! murmura ce dernier et déchira la pochette, les doigts un peu tremblants.

– Ce mot, que dit-il ? demanda Alpha d’une voix éraillée, en essayant de lire sur le visage de son frère le contenu du télégramme.

– Le petit Ampère est un enfant perspicace, répondit Ampère dans un soupire. S’il continue à faire des progrès, il ira loin.

– Q’est-ce que dit cette dépêche ? » se récria Alpha.

Ampère se racla la gorge et d’une voix grêle leur lut les lignes suivantes :

« Chers amis, nous vous prions de nous joindre dans l’appartement de Sandrine, avenue de Saxe, vendredi, premier février, à partir de vingt heures. Une nouvelle grave et importante. Sandrine et Prosper. »

Les épaules tressaillant de rire nerveux, Duc fut le premier qui interrompit le silence :

« Aucune mention de Petit Loup ?

– Pas un mot, dit Ampère en remettant le télégramme à Alpha.

– C’est vrai, approuva-t-elle.

– Quelle est ton explication, la sorcière noire ? demanda Duc ricanant.

– Je n’ai pas lu ce télégramme, répondit Diuma sèchement. Je n’ai lu que le petit Ampère.

– Et le petit morveux t’a communiqué… ce que tu viens de proférer ! s’exclama Alpha. Toute plaisanterie devrait avoir ses limites, surtout quand il s’agit de la personne avec laquelle nous avons perdu un ami et un amant irremplaçable !

– Ce n’a pas été une plaisanterie, dit Diuma d’un ton pleurnicheur. C’est le petit Ampère qui me l’a transmis. Je n’ai jamais connu le surnom de monsieur Marie-Loup, que son âme repose en paix. Mon intention n’a nullement été d’outrager vos sentiments à l’égard du disparu.

– Ça va, grogna Alpha. Ne pleurniche pas.

– Vendredi, le premier février à vingt heures, c’est – si je ne m’abuse – ce soir ! s’écria Ampère en feignant la gaieté pour dérider Alpha et Duc soucieux.

– Oui, c’est ce soir, affirma Alpha.

À la sortie du métro Duroc, près de l’avenue de Saxe, la pluie et le vent glacials qui les attendaient arrachèrent de la main d’Ampère son grand parapluie. C’est pourquoi, quelques minutes plus tard, ils arrivèrent devant la porte de Sandrine en assez piteux état, trempés comme une soupe.

La porte leur ouvrit Prosper et les salua en remuant la tête de haut en bas comme s’il approuvait quelque chose que quelqu’un parmi eux avait prononcé, bien que personne ne desserrât les dents. Ils échangèrent des baisers sans un mot, en effleurant les joues de Prosper non rasées, puis ils allèrent à la rencontre de Sandrine au fond du vestibule, derrière le dos de Prosper. Ils échangèrent des baisers avec elle aussi et s’approchèrent d’Inès et de Yégor, au seuil du salon, pour leur offrir de mêmes baisers sonores à côté de leurs oreilles, telles les carpes qui bâillent hors de l’eau.

L'apparence de Sandrine les étonna. Elle était vêtue d'un très grand costume masculin en tissu écossais, aux manches de sa veste et aux jambes de son pantalon repliées plusieurs fois. Ressemblant à la tête d'une épingle, le crâne de Sandrine et son mince cou saillissaient de trop large col d'une chemise d'homme, parée d'une cravate maladroitement nouée.

Étant entrés dans le salon, ils remarquèrent que Prosper était également habillé d'un vêtement d'autrui, trop grand pour sa taille, d'une salopette en velours et d'une chemise de coton à carreaux, qu'Alpha reconnut aussitôt, avant d'identifier infailliblement les autres vêtements sur leurs deux amis excentriques.

Alpha avait depuis toujours une mémoire d'éléphant. Cette même chemise, elle l'avait achetée à Londres afin de l'offrir à Petit Loup le jour de son anniversaire, le 25 juillet, dix-huit mois auparavant.

Sandrine et Prosper portaient les habits appartenant à leur ami disparu.

En cachette de leurs hôtes, les invités échangèrent un regard significatif qui n'échappa pas à Prosper.

« Dans la patrie de sa mère, expliqua-t-il d'un ton sec, la coutume veut que la famille d'un mort se couvre de ses vêtements tous les premiers dimanches du mois durant une année entière. »

Après cette explication sans contredit, Prosper sortit d'un placard plusieurs pièces d'habillement et les distribua sans tarder à ses amis confus. Ainsi, Alpha se trouva en possession d'un long châle rouge foncé, Duc se couvrit d'une gabardine légère contre la pluie, Inès se coiffa d'un chapeau froissé au bord cassé, Yégor mit les gants de peau brune d'automobile. Quant à Ampère, il dut enlever ses mocassins pour chausser les espadrilles élimées du défunt Petit Loup.

Ensuite, toujours sans mot dire, d'un geste apprêté de la main, Sandrine les invita à prendre place sur un canapé et deux fauteuils en face de la cheminée où brûlait une grosse bûche de pin. Ils obéirent à sa volonté, ils s'assirent et plongèrent leur regard dans le feu. Sur une table basse devant le canapé, entre deux chandeliers à quatre bougies, ils remarquèrent une demi-douzaine de petits livres identiques, reliés en cuir noir, ornés d'un titre doré. Ampère et Duc courbèrent le cou, en essayant en vain de le lire à distance, à la lumière tremblante des

chandelles.

« Whisky, gin, vodka ? demanda Sandrine d'une voix cassée de quelqu'un qui, depuis longtemps, n'avait pas prononcé un seul mot.

– Un verre d'eau, s'il te plaît, dit Inès.

– Moi aussi, merci, murmura Alpha.

– Un whisky, avec un glaçon, demanda Yégor.

– Une vodka double, se fit entendre Duc.

– Idem », s'associa Ampère.

La bouche cousue, Sandrine satisfit tous leurs désirs.

Dans un silence de plomb qui les accabla de nouveau après cette conversation très animée, ils écoutèrent pendant quelques minutes le tintement des glaçons dans leurs verres, le pétillement des chandelles, le crépitement du feu et le gémissement du vent dans la cheminée, accompagnés de tambourinage de grosses gouttes de pluie sur les fenêtres.

« Allons-nous attendre Willi ? demanda Prosper.

– Pourquoi l'attendrions-nous ? répondit Duc avec une nouvelle question.

– J'aimerais que nous soyons présents au grand complet », dit Prosper de la même voix que celle de Sandrine, de la voix de l'homme qui se taisait depuis des jours.

En ce moment même, trois coups de sonnette retentirent à l'entrée, de la façon qu'ils pratiquaient tous rendant visite les uns aux autres : une longue sonnerie, suivie de deux courtes.

« Ton vœu est exaucé ! » lâcha Ampère derrière Prosper qui s'était dépêché vers le vestibule.

Ils se turent de nouveau, observant le feu par-dessus les livres en reliure noire, ils gardèrent le silence jusqu'à ce que Prosper fit entrer Willi dans le salon et lui glissât dans les mains un parapluie qui, jadis, aurait dû appartenir à Petit Loup.

« À quoi bon ce machin ? s'insurgea Willi.

– C'est une coutume. Nous sommes le premier dimanche du mois », expliqua Duc.

Sitôt que Willi le Long fut débarrassé de sa confusion temporaire, il prit place proposée sur le dernier fauteuil inoccupé et ouvrit le parapluie comme s'il voulait se protéger de la pluie battante qui fouettait les vitres. Son geste aurait sans doute provoqué des rires, si Willi n'avait pas l'air de quelqu'un qui venait d'endurer une grave maladie, les joues creuses, la peau plissée d'un vieillard autour des lèvres, avec la barbe de plusieurs jours et les poils blancs sur les tempes cireuses.

« Un parapluie ouvert au sein d'une maison apporte inexorablement un sort funeste », marmonna Alpha.

Willi s'empressa de fermer le parapluie et remplit tout seul son verre d'eau. Les mains tremblantes, il déversa la moitié de son contenu sur sa chemise.

Alpha et Inès croisèrent leur regard apeuré, prêtes à se porter à son secours, lorsque Prosper, tel un commissaire-priseur d'une vente aux enchères, frappa avec un petit marteau sur le rebord de la cheminée. Ces trois coup les surprirent, autant que l'air solennel de Sandrine, leur distribuant les livres en cuir noir : un petit livre à chacun d'eux.

Ayant ouvert la précieuse couverture pour jeter un œil sur le frontispice, ils se sentirent envahis par une émotion poignante.

Émus jusqu'aux larmes, ils lurent :

Marie-Loup Janvier

LA MORT, SA VIE, SON ŒUVRE

Tome premier

LA FORÊT PROMISE

« Qui a imprimé ce bouquin ? chuchota Duc d'une voix caverneuse, en posant la question qui brûlait les lèvres de tous ses amis. Comment est-t-il tombé dans vos mains ? »

Au lieu de lui répondre, Sandrine et Prosper échangèrent un sourire.

« Votre devoir est de le lire jusqu'à minuit, leur enjoignit Prosper. À minuit précis, vous aurez notre explication et vous saurez tous ce qui s'est passé avant l'expédition de notre télégramme. Si quelqu'un souhaite de s'isoler, tout appartement est à votre disposition. Si vous aviez besoin de quoi que ce soit, nous serons dans le cabinet de Sandrine. »

En proférant ces mots, le bras posé autour de la talle de Sandrine, Prosper l'emmena vers la sortie du salon. Au seuil de cette porte, la jeune femme s'arrêta et se retourna vers ses amis, muets et embarrassés.

« Encore une chose importante, dit-elle. Très importante. Notre Petit Loup peut-être… n'est pas mort. »

Dès qu'elle eut articulé ces paroles, Prosper la retira dans un couloir obscur et claqua la porte.

Une fois ces mots incroyables prononcés, il se montra que tout le monde voulait se tenir à part, et en espace de quelques minutes, dans un silence pesant, le salon se vida complètement de ses occupants.

Seuls Duc et Ampère ne bougèrent pas. Ils renouvelèrent la provision de vodka dans leur verre et, avant de se retirer dans les deux coins les plus éloignés de la pièce, chacun avec son exemplaire du mystérieux livre, ils échangèrent quelques paroles à mi-voix, comme s'ils craignaient qu'elles ne parviennent à l'oreille de Prosper et de Sandrine.

« Je connais un peu la tradition slave, susurra Duc à Ampère. La coutume de se déguiser en un mort proche, tous les premiers dimanches du mois, n'est qu'une fable.

– Comment alors expliques-tu ?… balbutia Ampère.

– Ils veulent déguiser Petit Loup en revenant, dit Duc. Nous nous trouvons en présence de la folie pure et simple. »

Une demi-heure avant minuit, Alpha regagna le salon la première, Alpha qui, un an auparavant, avait suivi un cours de la lecture rapide en diagonale. Duc et son frère levèrent à peine les yeux vers elle, pour

replonger aussitôt dans le petit livre. Les épaules charnues d'Alpha tremblotaient de sanglots retenus pendant qu'elle, agenouillée devant la cheminée, relisait les dernières pages de son exemplaire du livre. Enfin, elle le ferma avec tendresse infinie, comme quelqu'un qui aurait ainsi fermé le couvercle d'une précieuse et fragile boîte à musique, dont le ressort s'était déplié jusqu'au bout avec le dernier son de sa phrase musicale. Les mains croisées, le regard langoureux errant sur les charbons ardents, elle serra le livre sur sa poitrine.

Ses lèvres remuaient un peu comme si elle priait pour de bon. Si quelqu'un de ses amis se trouvait devant elle et si cette personne suivait attentivement les mouvements de ses lèvres, il y aurait lu les vers de Khazim-Khän, que la mystique mademoiselle Kreitman répétait dans ses pensées chaque fois quand elle plongeait son regard dans les brouillards de la mort.

Je me mourus déjà par centaine fois,

ne perdant pas ma vie, telle la flamme d'une bougie.

De ce combat éternel, je sortis saine et sauve, moi,

Car la flamme ne périt jamais, mais seule la bougie.

Quinze minutes plus tard, les yeux larmoyants, Inès rejoignit Alpha devant la cheminée, puis dans le salon apparurent Yégor et Willi le Long, tous les deux le regard baissé et le visage crispé. Juste avant minuit, Duc et Ampère sortirent de leurs coins opposés de la chambre pour partager en silence le reste de vodka.

À minuit précis, dans la chambre voisine carillonna une horloge à poids, en ronflant avec ses rouages mal graissés. Ce fut le signal pour Prosper et Sandrine de rentrer dans le salon.

Après avoir vidé son verre d'un seul trait, Duc leur posa la même question comme au début de la soirée :

« Comment ce livre est-il tombé dans vos mains ? »

CHAPITRE SEPTIÈME

SOUS LE SIGNE DE BUFFLE

Au retour d'Auvers-sur-Oise, séparés de leurs amis à l'angle de l'avenue Victor-Hugo et de la rue Paul-Valéry, Prosper et Sandrine marchèrent à pied jusqu'au cabinet de Sandrine, à mi-chemin du nouvel appartement de Prosper dans le 15ème arrondissement. Juste devant chez Sandrine, Prosper croisa un voisin et sauta dans sa voiture, en quittant son amie avec un baiser distrait.

Il passa la soirée comme d'habitude, se préparant pour les expérimentations du lendemain dans son laboratoire et se coucha comme d'ordinaire avec les poules. Après tout ce qu'ils avaient vécu sous le toit d'Andromède, après toute une nuit blanche, il s'endormit comme une marmotte et ne s'éveilla qu'au dixième sonnerie du téléphone.

Le réveille-matin sur sa table de chevet marquait minuit, l'heure propice pour l'éveil des vampires. Étant toujours somnolent, il reconnut à grand-peine à l'autre bout de fil la voix glapissante de Sandrine.

« Viens ici immédiatement ! »

La première pensée de Prosper fut que la jeune femme, toute seule dans son appartement, ait été frappée par un malheur, un accident stupide, une visite des cambrioleurs ou même une hémorragie comme quelques années auparavant.

« Ne t'inquiète pas, je suis saine et sauve, répondit-elle à son cri assourdi.

– Cette chose, ne peut-elle pas attendre jusqu'à demain ? demanda Prosper, en jetant un regard nostalgique sur son lit moelleux.

– Il s'agit d'une chose importante et sérieuse ! se récria Sandrine. Petit

Loup peut-être… n’est pas mort !…

– C’est une mauvaise blague ! s’importa Prosper. J’aime à croire que tu n’as pas recommencé à fumer ?

– Je te supplie, viens tout de suite ! » fit-elle dans un sanglot, avant de raccrocher.

« Une sale blague nocturne, marmonna Prosper dans sa voiture, en observant le visage ravagé de son sosie dans le rétroviseur. Tu devrais accepter une fois pour toutes la vérité amère de sa disparition, dit Prosper, accoutumé à s’entretenir dans la voiture à vive voix avec soi-même ou avec des interlocuteurs imaginaires. En vérité, cela me concerne, moi aussi, poursuivit-il. Il faut prendre la vie comme elle vient. Nous devrons apprendre à vivre sans lui… »

Blafarde comme la mort, les poches olivâtres sous les yeux, Sandrine l’attendait dans le vestibule dans les mêmes vêtements qu’elle avait portés à l’heure de leur séparation. Visiblement, depuis son retour chez elle, elle n’avait pas mis les pieds dans la sale de bain, la femme soigneuse qui se douchait trois fois par jour. L’air vicié dans son appartement n’exhalait aucune odeur d’une herbe, rien sauf le relent des fleurs de lis oubliées dans un vase.

« Que s’est-il passé ? » demanda Prosper.

Sans lui répondre, les poings serrés sur la poitrine, Sandrine l’emmena dans le salon.

« Que se passe-t-il ici ? » redemanda Prosper, privé toujours de sa réponse.

La jeune femme le fit s’asseoir sur le canapé devant un chandelier à quatre bougies presque consumées. Sur la table basse reposait un manuscrit non relié, ouvert juste au milieu, un texte dactylographié sur le papier de première qualité.

« Tu ne sortiras pas d’ici avant que tu ne lises ça », dit Sandrine d’une voix devenue âpre d’un tourment intérieur.

Elle se pelotonna à l’ombre d’un abat-jour, au fond de la chambre, pour y jeter sur ses épaules un châle de cachemire noir et s’affaler ensuite dans un gros fauteuil dans lequel son corps menu ressemblait à une poupée.

La première chose que Prosper fut, avant de saisir le manuscrit, était de remplacer les bougies consumées. Ayant transplanté les flammèches papillotantes d'une chandelle à l'autre, il referma le manuscrit et avisa pour la première fois son titre.

Marie-Loup Janvier

LA MORT, SA VIE, SON ŒUVRE

Tome premier

LA FORÊT PROMISE

Sandrine le considérait sans cesse jusqu'à ce que la nuit commençât à pâlir dans le cadre de la fenêtre est. De temps à autre, elle s'abandonnait au demi-sommeil, puis elle s'en tirait, et après quelque temps elle n'arrivait plus à distinguer les pensées qui fourmillaient dans sa somnolence de celles qui appartenaient au réel. Enfin, juste avant l'aube, elle eut l'illusion que dans le salon, à côté d'elle et de Prosper, était présente encore une personne, l'interlocuteur invisible, avec lequel, souvent, elle entamait des discussions fictives au sujet des choses qu'elle n'osait pas prononcer de vive voix durant sa vie.

« Je redoute, chuchota-t-elle, qu'un jour tu ne suives l'exemple de ta mère, car c'est une véritable contagion, pour moi qui suis payée cher pour faire venir des hommes sains et saufs en ce bas monde.

– Tu les amènes du néant au vide, répondit-il. Un fois, j'écrirai un livre sur ce sujet, sur la mort omniprésente et omniféconde.

– La mort – féconde ? s'exclama Sandrine dans son for intérieur. Tu n'écriras jamais ce livre.

– Peut-être est-il déjà écrit. Tout au moins, son nom.

– J'aimerais entendre le nom de ce livre le plus court au monde, répliqua Sandrine. De ce bouquin qui ne renferme que son titre.

– « La mort, sa vie, son œuvre ». Voici ce titre. »

La conversation fictive de Sandrine fut interrompue par un grincement du verre. Pendant sa lecture, un verre à pied à la main, Prosper avait siroté de temps en temps un peu d'eau afin de rafraîchir sa gorge de

plus en plus sèche. S’étant trouvé à la dernière page du manuscrit, il avait empoigné le verre pour le serrer si sauvagement qu’il l’avait brisé en petits morceaux.

Il ne prêta aucune attention à une taillade dans sa paume. Il observait toujours fixement les dernières lignes du manuscrit et dodelinait de la tête, en exprimant par ce mouvement insensé son incrédulité et son admiration.

L’admiration serait à peine le vrai mot pour désigner l’intense émotion qui l’avait envahi à la fin de la fulminante « Forêt promise ». Ce même bouleversement de l’âme, Sandrine l’avait ressenti aussi avant son appel téléphonique : la fébrilité causée par une découverte passionnante, la joie du vol libre dans les cieux et la terreur de la chute vertigineuse dans les abîmes.

« Ce livre, d’où arrive-t-il ? demanda Prosper, un peu essoufflé.

– Il est arrivé sous un pli recommandé.

– Où est son enveloppe ?

– Je crois que je l’ai jetée dans la poubelle.

– La malheureuse ! gémit Prosper. Où est cette poubelle ?

– Je pense que je l’ai sortie.

– Où est votre dépotoir ?

– Dans la cour intérieure de l’immeuble.

– Quelle apparence avait sa pochette ?

– Ce n’a pas été une vraie enveloppe.

– Alors, c’était quoi, bon sang ?

– Une boîte à chapeaux, dit Sandrine dans un sourire confus. Je crois me rappeler le nom du chapelier… »

Sans attendre la fin de son explication, Prosper se précipita au-dehors comme pourchassé par tous les diables.

« Stockman, Paris » ! » s'écria Sandrine dans son dos, en recevant, en guise de réponse, le fracas de la porte du vieil ascenseur.

À peine cinq minutes plus tard, ce même bruit résonna lors du retour triomphal de Prosper, qui apporta la boîte à chapeaux de « Stockman, Paris » avec la mauvaise odeur des poubelles.

« Nous avons de la chance, dit-il, fiévreux, bien que le cachet postal soit à moitié effacé. Quelqu'un a jeté juste là-dessus des pelures de banane.

– Pourquoi tiens-tu tellement à ce cachet ?

– Pourquoi ! gronda Prosper en fouillant dans les poches à la recherche de ses lunettes. Il nous aidera à dénicher le bureau de P. T. T., où ce plaisantin a posté la boîte. Puisque l'envoi était recommandé, la poste devrait disposer du nom et de l'adresse de l'expéditeur.

– Vingt-quatre décembre, lut Sandrine.

– Bravo, gamine ! la félicita Prosper. C'est déjà une donnée précieuse. La boîte a donc été postée il y a trois jours. La poste a été fermée le jour de Noël et peut-être le lendemain. Cela explique le retard de l'envoi.

– Neuf euros, continua Sandrine. Les centimes sont effacés…

– Le fric nous n'intéresse pas, l'interrompit Prosper, impatient. C'est le code de la poste que nous recherchons.

– Paris CTC, lut Sandrine. Treize CTC…

– À la bonne heure, gamine ! dit Prosper, se frottant les mains. Le bureau de poste se trouve dans le 13ème arrondissement. Vois-tu son code ? Sans ce numéro, nous sommes foutus. Dans le 13ème, il existe certainement au moins deux douzaines de bureaux.

– Je ne vois aucun numéro, dit Sandrine.

Le jour même, en agissant à son idée, Prosper s'appropria les adresses de tous les bureaux de poste du 13ème arrondissement et prit une semaine de congés non payés. Sandrine fut obligée de suivre son exemple, en confiant pendant cette semaine son cabinet à une collègue, pour pouvoir visiter avec lui, dès le lendemain, les premiers

bureaux figurant sur sa longue liste.

Dans le cinquième, la chance leur enfin sourit.

Le bureau en question était situé dans un cul-de-sac, à proximité immédiate de la rue Nationale, au cœur même du « quartier chinois ». Là-dedans, à travers une vitre trouée, les salua gentiment une petite femme moustachue, au nez pointu d'une souris, qui renifla la boîte à chapeaux.

« Cela pourrait être notre cachet, fit-elle.

– Vous souvenez-vous de l'expéditeur ? demanda Prosper.

– Me souviens-je ? s'exclama-t-elle. Tout au long de mes trente ans au service de notre honorable P. T. T., je n'ai vu personne se présenter à mon guichet avec une boîte à chapeaux.

– L'expéditeur ? redemanda Prosper. Madame se souvient-elle de lui ?

– Comment ne me pas rappeler ! » approuva la femme, avant de confier à Prosper et à Sandrine tout ce qu'elle gardait en mémoire sur l'expéditeur mystérieux.

Le bonhomme a débarqué au bureau à l'improviste, juste avant la fermeture, la veille de Noël. Au premier abord, elle pensait qu'il s'agissait d'un clown d'un cirque de la banlieue sud. Le bonhomme, vraisemblablement un Vietnamien, pouvait avoir entre trente et soixante ans : souvent, il est impossible de définir leur âge. Il s'est agit probablement du seul Viet à Paris qui s'est adonné à la vie du clochard. Une cravate noire, nouée autour du cou nu, un chapeau de paille qui lui cachait les yeux et la moitié de visage, il a été vêtu d'une capote vert olive d'une armée étrangère qui lui tombait jusqu'aux talons. Mais, en dépit de son apparence de clochard, le bonhomme accusait une sorte de noblesse comme s'il était question d'un professeur appauvri ou d'un haut fonctionnaire que la malchance avait réduit à la mendicité.

« Auriez-vous son adresse ? demanda Prosper.

– Ce genre d'homme n'a jamais de domicile permanent, lui expliqua la postière. Je ne me rappelle ni son nom, ni sa demeure. Il a pu noter n'importe quoi sur le reçu.

– Cette affaire est pour nous très précieuse, dit Prosper, l'air assombri.

– Il s'agit d'un ami, décédé récemment, ajouta Sandrine, dont la mort a eu lieu dans des conditions mal éclairées. »

Une voix soudaine derrière leur dos les fit sursauter.

« Si vous pensez que Va-Tson est mêlé à cette histoire, vous vous trompez gravement, m'sieur-dame. »

Cette voix nasillarde appartenait à un très vieux Chinois au bouc blanc.

« Notre ami Va-Tson ne ferait pas de mal à une mouche, chevrota-t-il.

– Quel Vatson ? bondit Prosper.

– Va-Tson, corrigea le Chinois.

– Monsieur le connaît en personne ? demanda Sandrine.

– Que de vue, répondit le Chinois. Tout le monde du quartier le connaît de vue. Avec un peu de chance, vous allez le trouver à l'angle de la rue du Sucre et de la rue du Sel Blanc, à deux pas de l'hôtel « Sous le signe de Buffle ». »

Une fois ces mots prononcés, le très vieux Chinois au bouc blanc sortit brusquement et claqua la porte. Lorsque Prosper lui eut emboîté le pas en courant, avec l'intention de lui demander où se trouvent ces deux rues aux noms si insolites, il constata que le Chinois s'était évaporé. À son retour devant le guichet de la poste, où Sandrine l'attendait impatiemment, il posa cette même question à la joyeuse postière moustachue.

« La rue du Sucre et celle du Sel Blanc ! pouffa-t-elle de rire. Ce seraient des ruelles entre l'avenue de Choisy et la rue Tolbiac, que les Vietnamiens et les Chinois rebaptisent souvent entre eux, ainsi que les noms des hôtels. »

Dans la rue, Prosper répéta la même question au premier passant du Sud-Est asiatique sur lequel il tomba avec Sandrine. En guise de réponse, il ne reçut qu'un vague signe de sa tête, accompagné d'un sourire de l'homme qui, visiblement, ne savait pas un seul mot français.

« On va commencer d'apprendre le vietnamien, il n'y a pas d'autre issue, se lamenta Prosper dans la voiture, sur le chemin de retour vers l'appartement de Sandrine.

– L'homme a été Chinois, rectifia Sandrine.

– Nous allons apprendre le chinois aussi, dit Prosper. Nous allons remuer ciel et terre pour trouver l'angle des rues du Sucre et du Sel Blanc, à proximité de l'hôtel baptisé « Sous le signe de Buffle ».

– Sais-tu, répondit Sandrine en souriant, que notre Petit Loup, d'après le zodiaque chinois, a été né sous le signe de buffle ?

– Est-ce un hasard ? se demanda Prosper à mi-voix. Est-ce le pur hasard ou cet élément fortuit aurait une signification plus profonde ?… »

La nuit suivante, Prosper la passa chez Sandrine, dans la pièce qui, jadis, avait porté le nom de bureau de Petit Loup. Après sa séparation de Sandrine et son installation dans un lieu inconnu pour tous ses amis, personne n'avait traversé son seuil.

« J'ai peur de rester toute seule, murmura Sandrine par-dessus sa tasse de tisane, en observant Prosper en train de se préparer pour partir.

– Moi aussi, avoua Prosper.

– Et si tu passais la nuit dans la dernière chambre ? lui proposa la jeune femme.

– La « dernière chambre » ? Ça me dit quelque chose.

– C'est Petit Loup qui l'appelait ainsi.

– Justement ! fit Prosper. La « dernière chambre » dans sa maison parentale avec la collection de tableaux de son père, la chambre où sa mère s'était donnée la mort. Une fois, il a bu un verre de trop et il me l'a décrite en détail.

– Il a voulu la reconstruire à tout prix et avec tous les moyens disponibles, à l'aide de Duc », dit Sandrine, la gorge serrée.

Prosper s'assombrit, piqué par un dard de jalousie soudaine.

« Pourquoi a-t-il choisi Duc ? Duc est le plus jeune membre de notre compagnie.

– Tu comprendras, répondit Sandrine. Il a engagé le meilleur menuisier du quartier pour qu'il réalise les copies de ses meubles d'après ses propres dessins. Mais la tâche la plus importante, il l'a confié à Duc, la réalisation des copies exactes des tableaux de la collection de son père. Juste avant notre séparation, Duc a lui livré deux premières copies, que l'on aurait juré d'être les originaux.

– Allons visiter cette fameuse « dernière chambre », dit Prosper, feignant la jovialité.

En y restant tout seul, après que Sandrine fut partie dans sa chambre à coucher, il se trouva envahi par un tel sentiment d'abattement moral, qu'il faillit fondre en larmes. Dans une petite salle d'eau qui appartenait à cette chambre, il s'empressa d'effacer tous les souvenirs de cette journée gâchée dans la poursuite stérile de l'expéditeur mystérieux de la boîte à chapeaux. Il se vêtit ensuite d'un pyjama usé, portant le monogramme de Petit Loup, il plia deux fois ses manches et les jambes du pantalon, et s'assit sur un tabouret à côté de la porte de la salle de bain.

Assis ainsi avec le manuscrit de la « Forêt promise » sur les genoux, sans remuer la tête, il pouvait fouiller du regard toute la pièce, éclairée par une seule lampe à l'abat-jour brun miel sur la table de travail. Chaque objet se tenait à sa juste place, conforme à la description de Petit Loup, dont Prosper se rappelait le moindre détail : la bibliothèque en chêne massif, polie par les mains de trois générations de fervents lecteurs, l'armoire-penderie de même couleur tabac, munie de petites poignées en bronze, la table de travail et sa chaise aux pieds en fer forgé…

« Une affaire de vampire », murmura Prosper, tout en tâchant d'arrêter le frémissement de sa lèvre inférieure, le signe précurseur de ses larmes.

Il avait raison, c'était un vrai petit temple de vampire, destiné aux évocations des spectres et à la résurrection des choses mortes depuis longtemps, de toute une vie ensevelie dans ses propres cendres, où toujours flottait en l'air le parfum subtil de son habitant disparu, comme s'il venait de sortir de son bureau, comme s'il allait y rentrer d'un instant à l'autre.

« Comme s'il n'était pas mort ? » se demanda Prosper.

Nonobstant le fait qu'ils ne l'avaient jamais prononcée à vive voix, cette question commença à se faufiler dans la peau de Sandrine et de Prosper. Tous les matins, à l'heure du réveil, elle leur brûlait les lèvres, avant qu'ils ne se lancent de nouveau à la recherche dans le quartier chinois. Tout au début, elle se limitait à des errances sans but précis dans des stations de métro et des arrière-cours de certains immeubles, où l'on pouvait espérer tomber sur le clochard au chapeau de paille et à la longue capote d'une armée étrangère, puis Prosper se décida à tourner la page avec le sérieux d'un véritable stratège militaire.

Il s'installa temporairement dans la « dernière chambre » chez Sandrine, il se munit du meilleur plan du Treizième arrondissement, il l'agrandit sur une photocopieuse et le divisa en plusieurs rectangles, en marquant chacun d'eux d'un numéro distinct. Au terme de chaque jour de la recherche infructueuse, armé d'un stylo-feutre fluorescent, il colorait les ruelles et les culs-de-sac qu'ils avaient parcourus dans la journée, les petits hôtels et les pensionnats qu'ils avaient visités, en y provoquant régulièrement des sourires soupçonneux et de polis dodelinements de la tête en guise de réponse à des questions que Prosper, infatigable, posait à des hommes du Sud-Est asiatique, à l'aide de quelques mots appris en langue chinoise et vietnamienne.

« Les rues du Sucre et du Sel Blanc ?

– Jamais entendus parler.

– L'hôtel « Sous le signe de Buffle » ?

– On ignore.

– Et si notre Va-Tson était tout simplement Vatson ou Watson ? demanda Prosper un soir Sandrine.

– Que veux-tu dire ? fit-elle en sourcillant.

– Il se peut que le bonhomme ne soit pas du tout l'Asiatique, s'exclama Prosper. Personne n'a vu son visage au-dessous du bord de son chapeau. »

À deux reprises, ils marchèrent sur ses talons, mais toutes les deux fois

il l’échappa belle comme s’il savait qu’un mandat d’arrêt était lancé contre lui. Il n’y avait nul doute qu’il s’agît de lui : même un aveugle aurait reconnu son chapeau de paille à l’énorme bord abaissé, sa cravate noire nouée autour du cou nu et sa capote vert olive qui lui tombait jusqu’aux talons. La première fois, juste sous leur nez, il sauta dans une rame de métro en train de partir de la station Porte d’Ivry ; quant à la deuxième fois, ils perdirent sa trace dans un hypermarché à deux sorties, où, à leur barbe, il avait escamoté deux pommes pour les glisser dans un sac pendu à son épaule.

En s’imprégnant profondément de leur recherche quotidienne, les deux persécuteurs, Prosper et Sandrine, se transformèrent inconsciemment en prisonniers d’un milieu oriental qui n’avait rien en commun avec la notion occidentale d’espace et de temps. Dans ce monde de la tradition millénaire, dont le calendrier était né vingt-six siècles avant Jésus-Christ, même le temps se calculait différemment. Par conséquent, nos deux chercheurs égarés se trouvèrent, par miracle, en l’an 4627 de grâce chinoise, en l’an qui appartenait au signe de buffle.

Il n’était pas étonnant qu’ils fissent des songes étranges qui les assiégeaient au long des nuits entières, car, même dans le réel, ils rencontraient des miracles dans ce monde où tout était possible. Les coriaces, laborieux et entreprenants petits hommes du Sud-Est asiatique n’avaient pas débarqué en Occident uniquement en compagnie de leurs femmes et enfants, mais ils y avaient emmené, sans passeport et sans visa, toute une foule d’ancêtres décédés, d’esprits et de démons, si bien que la population du quartier chinois, visible et invisible, pouvait être considérée comme trois fois plus nombreuse que celle connue par les statistiques de la ville.

Une fois compris cela, Prosper et Sandrine cessèrent de s’étonner, en découvrant tard dans la nuit, sur une station d’autobus, un dragon somnolent, avec la queue en forme de fourche à trois pointes, le monstre fabuleux couvert d’écaille verte, qui crachait des étincelles vers les passants tardifs. À la fin d’une longue journée de travail pénible, ces derniers s’empressaient de regagner leur domicile, suivis par de joyeux et reconnaissants esprits de leurs ancêtres, ressemblant à des bulles de savon translucides, qui les aidaient à transporter de nombreux cintres avec les vêtements cousus dans des ateliers clandestins.

Sa semaine des congés non payés, Prosper la transforma en une quinzaine, puis en un mois entier. Sandrine n’eut d’autre choix que de

prendre exemple sur lui, de continuer en sa compagnie à passer au peigne fin le quartier chinois.

Prosper confia le manuscrit de la « Forêt promise » à un imprimeur afin qu'il le multiplie et relie en cuir noir pour tous les membres de leur compagnie. Dieu sait comment se serait terminée leur descente dans le bel enfer chinois et vietnamien, si sur la porte de Sandrine, une semaine plus tard, n'avait pas frappé le facteur avec un nouvel envoi recommandé. Cette fois, à la place de la boîte à chapeaux, Sandrine reçut une boîte à chaussures, dans laquelle reposait, soigneusement plié, un nouveau manuscrit.

Après l'avoir parcouru à la hâte, Prosper et Sandrine se précipitèrent dans ce même bureau de poste où ils avaient fait la connaissance de la petite femme moustachue, pour la demander si le paquet était déposé à son guichet et si elle se rappelle l'expéditeur.

« Je suis obligée de vous décevoir, m'sieur-dame, répondit la moustachue, que son chef avait réprimandée au préalable à cause de ses parlotes fréquentes avec les clients. Mon devoir est de garder le secret postal, adressez-vous à la direction. »

Ensuite, n'arrivant pas à maîtriser sa loquacité innée, elle se pencha vers Prosper et Sandrine et leur chuchota à travers la vitre trouée :

« C'était le même homme !… »

Ayant entendu ces paroles, en grinçant les dents sans mot souffler, Prosper écrivit quatre télégrammes et les expédia à l'adresse de ses amis. De cette façon, les chemins de leur vie s'entrelacèrent comme les doigts de deux mains faisant la prière.

La prière pour le repos de l'âme de Petit Loup.

À une heure du matin, les dernières paroles du récit de Prosper laissèrent planer un silence de plomb dans le salon de Sandrine, accentué par le murmure de la pluie sur les vitres. Prosper se racla la gorge trois fois de suite, jeta dans la cheminée une nouvelle bûche et remua les tisons sous les cendres.

Le premier qui rompit le silence fut Duc.

« Où se trouve ce fameux deuxième manuscrit ? » demanda-t-il d'une voix cassée.

Prosper se dressa, le visage rougi après un long moment passé à genoux devant le feu. Les mains un peu tremblantes, il saisit sur la cheminée une liasse de papier et la posa devant ses amis sur une table basse, entre deux chandeliers.

Sur la page de titre, ils lurent :

Marie-Loup Janvier

LA MORT, SA VIE, SON ŒUVRE

Tome deuxième

LABYRINTHE

« Je ne suis pas arrivé à le multiplier, je le ferai photocopier dès aujourd'hui, dit Prosper en aplanissant avec tendresse cette page comme si elle était faite de cendre fragile. Mon devoir est de vous le lire avant la fin de la nuit, si vous n'êtes pas épuisés.

– On va le lire tour à tour quand tu te fatigues.

– C'est juste, fit Duc. Que chacun lise une partie.

– Soit, approuva Prosper.

– Un peu de thé ? » proposa Sandrine.

Le regard baissé, ils attendirent que les tasses et les autres pièces de service en porcelaine cessent de tinter sur le plateau dans les mains de Sandrine, puis ils levèrent les yeux vers Prosper qui, entre-temps, avait remis le manuscrit sur le bord de la cheminée, prenant la posture raide d'un garde d'honneur.

« Marie-Loup Janvier, lut-il, la gorge serrée. La mort, sa vie, son œuvre. Tome deuxième. Labyrinthe… »

Au moment où Alpha resta sans voix, étouffée par un sanglot qu'elle ne pouvait maîtriser, en cédant sa place à côté de la cheminée à Duc, à ce moment-là, le jour poignait déjà, et la fenêtre sud, couverte de grosses larmes, reflétait un matin morne.

Ainsi fut attribué à Duc l'honneur de lire la dernière dizaine de page

du *Labyrinthe*, lesquelles, comme la *Forêt promise*, les émurent, les frappèrent d'épouvante et de stupeur, tout en les attendrissant. Fermer les yeux, rire ou pleurer ? se demandaient-ils. Hurler ou gémir ou encore rejeter avec répulsion les visions de cauchemar qui frôlaient le délire ?

En cherchant le vrai mot pour ces sentiments contradictoires, qui les glaçaient autant qu'ils les enfiévraient, Yégor se manifesta le premier, moins secoué que ses amis par cette lecture dans une langue pour lui étrangère.

« Je me sens… un peu désespéré », murmura-t-il.

Ses camarades le foudroyèrent du regard, car le Russe, dans sa franchise et sa simplicité slaves, avait proféré juste cela que les autres s'efforçaient de passer sous silence.

Seul Duc, le frère de sang slave de Yégor, trouva le courage pour se moquer de leur croyance ébranlée en force de la vie et en avenir de l'homme. En guise de réponse à l'aveu de Yégor, Duc ouvrit la page de garde du manuscrit et d'une voix aigrelette de bouffon leur relut les vers d'Henri Michaux, servant de l'épigraphe à l'auteur du *Labyrinthe :*

Labyrinthe, la vie, labyrinthe, la mort,
Labyrinthe sans fin, dit le Maître de Ho.

Tout enfonce, rien ne libère.
Le suicidé renaît à une nouvelle souffrance.

La prison ouvre sur une prison
Le couloir ouvre sur un autre couloir :

Celui qui croit dérouler le rouleau de sa vie
Ne déroule rien du tout.
Rien ne débouche nulle part
Les siècles aussi vivent sous terre, dit le Maître de Ho.

« Dit Petit Loup ! plaisanta Willi.

– Avez-vous déjà pensé à un vrai éditeur ? demanda Inès avec l'intention de rompre le silence insupportable qui les accablait après le mot pour rire maladroit de Willi.

– Je doute qu'il se trouve quelqu'un suffisamment fou pour placer son

fric dans un tel texte, dont le titre devrait être « La mort, clef en main », bougonna Prosper. C’est comme s’il crachait tout droit au visage du lecteur.

– À part ça, ajouta Sandrine, avant d’entreprendre quoi que ce soit, nous attendrons la livraison du troisième tome.

– Qui te dit que le troisième livre existe pour de bon ? s’opposa Willi.

– Il devrait exister, répondit Alpha à la place de Sandrine. Il a parfois persiflé « l’autobiographie de ses trois réincarnations ». »

En voyant ses compagnons maussades, prêts à quitter les lieux, Prosper tira Duc à l’écart pour lui glisser quelques mots, puis il l’emmena dans un couloir vers le fond de l’appartement. Ils s’absentèrent à peine cinq minutes et rentrèrent dans le salon, le visage radieux. L’accord qu’ils avaient conclu restera inconnu pour les autres, la tâche que Prosper avait proposé à Duc et que ce dernier avait accepté volontiers : la réalisation du reste des copies de la collection du père de Petit Loup.

« Je vous accorde vingt-quatre heures afin que vous récupériez vos forces, s’exclama Prosper en guise d’au revoir, plein d’entrain et alerte comme s’il n’avait pas veillé la troisième nuit successive. Le rendez-vous ici demain, à huit heures du matin. Nous allons nous ranger en ordre de bataille, nous furèterons le Treizième arrondissement en long et en large, nous trouverons coûte que coûte le coin des rues du Sucre et du Sel Blanc, à proximité de l’hôtel « Sous le signe de Buffle » ! »

En comptant sur neuf chercheurs en même temps, sur Sandrine, Alpha et Ampère, Inès et Yégor, Duc, Willi le Long, sur soi-même et sur Diuma, qui s’était jointe à eux de bon gré, avec le petit Ampère dans la poche d’un tablier sur sa poitrine, Prosper conçut pour le lendemain et les jours suivants une stratégie rusée, destinée à parer le tour de passe-passe répété de Va-Tson.

Comme lors de la première recherche, il divisa le quartier chinois en plusieurs rectangles sur son plan, et tous les matins, avant le départ à la chasse, il indiquait aux chasseurs les rues et les culs-de-sac qu’ils devaient fouiller au long de la journée.

Hélas ! toutes les tentatives de tendre un piège à Va-Tson échouèrent : le mystérieux expéditeur de la « Forêt promise » et du « Labyrinthe » s’était caché dans un trou de souris.

« Les rues du Sucre et du Sel Blanc ? ressassaient infatigablement Prosper et ses amis, en s'adressant aux passants, aux hommes souriants du Sud-Est asiatique.

– On ne connaît pas, répondaient ceux-ci.

– L'hôtel « Sous le signe de Buffle » ?

– Aucune idée, répliquaient les Chinois et les Vietnamiens souriants.

Au bout de cinq jours successifs de la chasse stérile et de l'alimentation basée sur de piquants potages chinois, les chasseurs sombraient de plus en plus dans le découragement, surtout Willi le Long, victime de la jaunisse dans sa jeunesse, qui commença à souffrir de fréquentes diarrhées, provoquées par la nourriture pimentée, remettant en cause le déroulement normal de leur traque à cause de ses séjours prolongés dans des cabinets publics. Les promenades quotidiennes de plusieurs heures sur les pieds plats n'étaient pas moins douloureuses pour Inès, qui, le cinquième jour, n'arrivait à se mouvoir qu'accrochée au bras de Yégor.

Ce cinquième jour, au terme de quelques heures d'errance futile, leurs chemins individuels les amenèrent tous au coin de la rue Javelot et la rue Disque, où Willi se précipita une fois de plus dans les lieux d'aisances et Inès fondit en pleurs.

« J'en ai ras le bol de cette vie militaire ! s'écria-t-elle de la voix d'une petite fille. Je retourne chez ma maman !

– On va boire du thé, cela te rafraîchira, dit Prosper en essayant de l'encourager.

– J'en ai marre de thé chinois ! cria Inès. J'en ai plain les bottes de supplices chinois ! »

À cet instant, ils se trouvaient sur le trottoir devant un petit hôtel, avec un auvent en forme de pagode et deux animaux ailés en plâtre de deux côtés de son entrée, au-dessus de laquelle scintillait l'inscription de néon « Sept âmes ». Pendant que les amis tentaient sans succès de consoler Inès, Alpha, comme ensorcelée, pointa son regard vers les caractères fluorescents sur le toit de la pagode.

« Sept âmes ! murmura-t-elle, émerveillée.

– Ça te dit quelque chose ? » demanda Prosper.

Avant qu'Alpha n'arrive à lui expliquer le motif de son enchantement, l'attention de tous ses compagnons fut attirée par un extravagant cortège funèbre qui avait surgi tout à coup au coin de la rue. Il était composé de trois camionnettes blanches, avec les plates-formes découvertes derrière la cabine de conducteur. Sur la première reposait un cercueil, couvert d'un linceul de chanvre cru, le long duquel, à l'aide d'une couleur rouge criarde, étaient écrits plusieurs caractères vietnamiens incompréhensibles.

Les spectateurs étonnés eurent de la chance de se trouver en compagnie du savant Prosper qui, depuis des semaines, avait étudié inlassablement la langue et les coutumes vietnamiennes.

« Probablement le nom du défunt, expliqua-t-il à voix basse. Le nom, son âge et l'inscription inévitable : « L'homme digne de respect, méritant la confiance ». »

Au beau milieu du cercueil était posé un grand récipient plein de riz, et à ses côtés une maisonnette ornementée, ainsi qu'un petit bateau en papier blanc.

« La nourriture pour le mort, destinée à son voyage au travers de l'enfer, chuchota Prosper. Elle servira aussi à graisser la patte à l'infernal passeur-batelier. La maison de l'esprit va être brûlée au cimetière ; quant au petit bateau, il servira au transport de l'âme. »

Les jambes croisées, un groupe de gens aux yeux bridés était assis sur la plate-forme de la deuxième camionnette. Ils étaient tous couverts de tuniques de chanvre cru, les hommes coiffés de petites couronnes de papier et les femmes de capuchons en toile blanche.

« La proche famille », chuchota Prosper et ouvrit la bouche pour ajouter un mot, mais cette parole lui resta en travers de la gorge à la vue de la troisième et la dernière voiture du cortège.

Pliés en deux, la tête baissée, sur la plate-forme se trouvaient attroupées au moins deux douzaines d'hommes bariolés, visiblement les connaissances du défunt. Au milieu de cette grappe humaine était assise la créature dont l'apparence avait coupé la parole à Prosper. Le bord d'un chapeau en paille lui cachait tout le visage au-dessus de sa cravate noire, nouée autour du cou nu, et de sa capote vert olive d'une

armée étrangère.

Prosper poussa un cri étouffé :

« Va-Tson ! »

Sa compagnie sursauta comme si elle subissait un coup de fouet, prête à foncer sur le cortège funèbre.

Hélas ! à ce moment même, en obéissant à l'exclamation de quelqu'un dans la première cabine, les moteurs se mirent à vrombir, et toute la procession, pleine de dignité jusqu'alors, s'éloigna d'un train très rapide vers le fond de la rue, pour y disparaître comme évaporée. À peine un instant plus tard, un homme passa en galopant devant Prosper et ses amis, un bonhomme gros, en sueur et essoufflé, probablement un touriste américain, vêtu d'un pantalon rayé et d'une veste à carreaux, coiffé d'un panama, chargé d'une longue-vue et de deux appareils photo.

« C'était Va-Tson ! s'écria Prosper.

– Ça ne m'étonne point, dit Alpha avec un sourire hautain. Nous nous trouvons devant l'hôtel « Sept âmes ».

– Quel rapport a-t-il avec Va-Tson ? grommela Prosper.

– S'il n'a rien avec Va-Tson, il en a avec Petit Loup, répliqua Alpha, triomphante. C'est justement l'hôtel où une fois j'ai conduit Petit Loup pour qu'il y laisse son bagage. Pendant que Sandrine savourait ses vacances en Corse, il a décidé de partir de chez elle. Il n'a pas été en mesure de conduire à cause de la jambe blessé. C'était l'hôtel « Chez Sept Âmes ».

– Cet hôtel s'appelle « Sous le signe de Buffle », dit Diuma, en train de dégainer son sein en forme de poire pour le donner au petit Ampère. Et la rue s'appelle le Sel Blanc.

– Qui t'a dit ça ? demanda Prosper en sourcillant.

– Le Petit Ampère m'en dit.

Merde, meeeerde ! se récria Prosper et avec ce beau mot français aux lèvres se précipita dans l'immeuble.

Ses amis ne le rejoignirent qu'à la réception de l'hôtel, où il tiraillait déjà pour la troisième fois un cordon de soie et sa houppe, liées à une cloche de laiton suspendue au-dessous du plafond. Les amis se rassemblèrent autour de Prosper en même temps quand une femme apparut derrière le zinc, une petite Vietnamienne aux cheveux argentés, noués dans un chignon, et au visage ridé telle une figue sèche.

« L'empressement ne mène nulle part, dit la petite vieille, en arrachant le cordon et la houppe de la main de Prosper. Même si tu te mettais en quatre, tu ne traverserais jamais à la nage un grand fleuve.

– Est-ce bien l'hôtel « Sous le signe de Buffle » ? demanda Prosper, ayant oublié même de saluer la vieille.

– Pendant que tu manges un fruit, pense à la personne qui a planté son arbre, répondit la Vietnamienne. Le brave Huu-Tan, l'homme qui avait construit cet hôtel le nomma « Sous le signe de Buffle ». Au moment où mon époux l'acheta, il y a cinq ans, il le baptisa « Sept Âmes ».

– Nous cherchons un homme dont le nom est Va-Tson, s'immisça Sandrine.

– Je ne connais aucun homme avec ce nom.

– J'aimerais vous le décrire, madame, dit Prosper. Peut-être le connaîtriez-vous sous un autre nom.

– La vérité est seule et unique, bien qu'elle se cache sous les noms différents, dit la petite vieille souriante, en leur montrant deux rangées de superbes dents brillantes.

– Il s'agit de l'homme probablement de votre race, commença Prosper à expliquer, mais il pourrait être également d'origine européenne. De la taille moyenne, le visage toujours caché sous le bord d'un chapeau de paille, une cravate noire, nouée autour du cou nu, vêtu d'une capote militaire.

– Notre vieux locataire, m'sieur Janvier », dit la femme sans hésitation.

Ces paroles provoquèrent un vrai ahurissement chez ses visiteurs.

« Janvier… balbutia Prosper. Votre vieux locataire ?

– L’homme avec un chapeau de paille, la cravate noire nouée autour du cou nu et habillé d’un manteau militaire, ne peut être personne d’autre que m’sieur Marie-Loup Janvier, affirma la petite vieille, en leur remontrant ses dents splendides. M’sieur Marie-Loup avait loué la chambre bien avant que mon époux n’achète l’hôtel de son ancien propriétaire.

– Il y a plus de… cinq ans ? bafouilla Sandrine.

– Il y aurait six ans révolus, dit la Vietnamienne. Ponctuel en paiements, il est un locataire un peu curieux, avec des habitudes bizarres. Il ne dort jamais à l’hôtel, vient ici uniquement l’après-midi, s’enferme dans sa chambre pour y écrire jusqu’à la soirée.

– Écrire ? !

– Oui. M’sieur Marie-Loup Janvier est écrivain qui deviendra riche et célèbre un beau jour, dit la vieille.

– Madame peut-elle nous décrire cet homme ? demanda Prosper d’une voix tremblante.

– Non. Je n’ai jamais vu son visage. Seul mon époux l’a vu et cela à peine pour l’instant, le jour où un incendie s’est déclaré dans la chambre voisine, lorsque m’sieur Janvier est sorti en courant de sa chambre, vêtu seulement de son kimono, sans chapeau, sans cravate et sans manteau.

« Pourrions-nous parler à votre époux ? »

Au lieu de répondre, la petite vieille se retira silencieusement derrière un rideau au fond de la loge et revint devant nos amis muets en compagnie d’un petit vieux aux cheveux argentés et au visage plissé comme une figue sèche. Il ressemblait davantage à la sœur jumelle de sa femme qu’à son mari, vêtu, tout comme elle, d’un pantalon noir et d’une petite veste boutonnée jusqu’au cou.

« Nous estimons beaucoup monsieur Janvier, dit-il, en leur montrant les deux rangées de ses dents brillantes. Nous commençons à nous soucier : depuis quelque temps, il ne passe chez nous que très rarement. Il a payé toujours en avance le trimestre suivant. Pour la première fois, ce mois, il n’est pas venu ici et il a omis de nous payer. La dernière semaine, il ne se présentait guère. J’espère qu’un malheur

ne l'avait pas…

– Monsieur Janvier est décédé au Canada, il y a presque trois mois, l'interrompit Ampère.

– Dans ce cas-là, il est hors de question qu'il s'agit de même homme, dit le petit vieux, esquissant un sourire poli, car monsieur Janvier a séjourné dans sa chambre le samedi dernier pour l'ultime fois.

– Pourriez-vous le décrire ? demanda Sandrine, en glissant discrètement sous le registre de l'hôtel un billet de vingt euros.

– C'est difficile, murmura le petit vieux. Monsieur Janvier se cache toujours sous le bord de son chapeau. »

Sandrine continua son interrogatoire, en ajoutant un nouveau billet au premier :

« Votre épouse affirme que vous l'avez quand même vu la tête nue à l'heure d'une incendie dans la chambre voisine ? »

Le deuxième billet changea brusquement l'humeur du vieux. Manifestement satisfait, il s'empressa de les plier en quatre et de les glisser dans sa poche.

« Monsieur Janvier frise la cinquantaine, dit-il. La nature lui a fait cadeau d'une mèche blanche sur le front, dans une chevelure châtain foncé. Sur la partie gauche du cou, de l'oreille à la pomme d'Adam, monsieur Janvier porte une marque étrange, une sorte de cicatrice. »

Restant abasourdis, ses auditeurs n'en croyaient pas leurs oreilles.

« C'est le bouquet ! gronda Prosper. Voudriez-vous nous montrer cette chambre que votre client loue depuis six ans ?

– Cela me paraît impossible en l'absence de monsieur Janvier, répondit le petit vieux d'un ton froid, en échangeant avec sa femme un regard complice.

– Ce n'est pas conforme aux règles, ajouta la vieille dame.

– Les règles existent pour qu'elles soient transgressées, dit Prosper, en glissant dans la main de l'hôtelier un billet de cinquante euros. Ici, il est question de vie ou de mort, si je puis m'exprimer ainsi. »

Plié en quatre, le billet disparut dans la veste noire du petit vieux. Son nouveau propriétaire s'inclina si profondément qu'il toucha le comptoir avec le front.

« S'il est question d'une chose si importante comme la vie ou la mort, chevrota – t-il, bien que la mort soit de loin plus importante, en ce cas-là, je vous demanderai de me suivre jusqu'à la chambre 21, au deuxième étage. »

Naturellement, l'hôtel ne disposait pas d'ascenseur, et ils furent obligés d'emprunter l'étroit escalier qui, sous leur poids, poussait de dangereux gémissements. Sur le palier du premier étage, le vieillard s'arrêta pour reprendre souffle, en maudissant son âge, la maladie et un certain « ingrat neveu Ming » qui a laissé tomber son pauvre oncle. D'après ses dires, l'ingrat neveu Ming avait sombré dans l'alcool si profondément, qu'un jour il a vu devant la réception, pas un seul monsieur Janvier, mais les deux, tous les deux cachés sous le bord de leur chapeau respectif en paille, tous les deux vêtus d'une capote militaire, avec une cravate noire nouée autour du cou nu.

« Deux Janvier ! s'écrièrent les auditeurs dans un éclat de rire.

– Deux Janvier, affirma le petit vieux. Voilà où nous mène l'abus d'alcool.

– Où est votre ingrat Ming ? demanda Prosper, soudain assombri.

– Il est parti aux Amériques pour toujours. »

Devant la porte de la chambre 21, l'hôtelier cliqueta longtemps avec son trousseau de clefs. Impatients, Prosper et ses amis remuèrent les jambes, ne songeant même pas à la surprise qui les attendait de l'autre côté de la porte, sur un portemanteau éclairé par une ampoule couverte de chiures. Néanmoins, sa faible lumière était suffisante pour leur montrer un spectre suspendu sur un support à trois branches, un chapeau en paille éraillée, à côté d'une cravate noire et d'un manteau militaire vert olive.

« C'est louche, bougonna le petit vieux, étant entré dans le vestibule devant nos compagnons. Le samedi dernier, monsieur Janvier est sorti de l'hôtel, couvert de mêmes vêtements et depuis lors il n'est plus revenu.

– S'il y avait deux habits identiques, dit Duc, alors il y aurait peut-être deux hommes qui les portent.

– En ce cas-là, conclut Alpha, triomphante, l'ingrat neveu Ming n'était guère ivre, mais il avait vu pour de bon les deux sosies devant la réception. Si Petit Loup et Va-Tson sont sortis ensemble de l'hôtel, cela prouve qu'ils se sont connus très bien, en quittant la même chambre en même temps.

– Examinons avant tout ces lieux », proposa Willi.

Ses amis acceptèrent cette proposition et entrèrent enfin dans la chambre de Petit Loup.

Leur cœur se serra à la vue de cette sinistre pièce, où pas un seul rayon de soleil n'avait pénétré depuis le jour quand le premier propriétaire de l'hôtel y fit entrer une armoire, un lit, une table ronde et une chaise. À la lumière tamisée d'un plafonnier, craintifs et incrédules, nos amis observaient la cellule où leur frère d'élection, un cri inaudible aux lèvres, avait mis au monde « La Mort, sa Vie, son Œuvre ».

Sandrine se hâta d'ouvrir la fenêtre pour chasser de la chambre l'odeur du tabac refroidi et du linge de lit non aéré, dont personne ne s'était servi depuis des années. Elle s'étonna d'avoir trouvé la fenêtre entrouverte et regretta davantage de l'avoir bougée, car, aussitôt, toute la pièce se trouva envahie par le relent de moisi de la cour arrière de l'immeuble.

En joignant Sandrine, Prosper passa la tête par la fenêtre et aperçut à proximité, sur le mur extérieur, une échelle métallique destinée à la descente dans la cour en cas de l'incendie.

« Cela aurait pu être aussi le chemin que quelqu'un avait emprunté pour entrer ou pour sortir », glissa Prosper à l'oreille de Sandrine.

Entre-temps, le reste de leur compagnie s'était assemblé autour de la table ronde, sur laquelle reposait un grand objet, couvert de la toile cirée.

« Si vous n'avez rien contre, monsieur ?… » demanda Willi et, sans attendre la réponse du vieillard, enleva la toile.

L'objet qu'ils avisèrent leur causa la vive surprise et un sourire

enchanté. Devant eux se trouvait l'ordinateur vraisemblablement le plus invraisemblable que la main humaine avait construit avec des moyens de fortune depuis l'apparition des machines électroniques.

Le clavier, le corps de l'ordinateur et son écran étaient totalement séparés, liés les uns aux autres par d'innombrables fils multicolores. Ce que nous appelons « le clavier » était en fait une plaque de métal avec les touches d'une archi-vieille machine à écrire, enrichie de commandes d'un lave-vaisselle, des boutons qui portaient toujours les inscriptions d'origine : DÉPART, DEGRÉ DE SALETÉ, CHAUD, FROID, CRISTAL, ESSORAGE et SÉCHAGE. Depuis le clavier, les câbles entrelacés s'étendaient jusqu'au cœur de la machine et son lecteur de disquettes, placé dans une précieuse boîte en acajou qui, autrefois, devait appartenir à un ancien phonographe, vu qu'elle était toujours munie d'une grande corne acoustique de bois. Enfin, pour couronner l'aspect insolite de cet engin, son écran en cristaux liquides était posé horizontalement au-dessous d'un miroir incliné, pour qu'il y projette son image renversée.

« Vous permettez ? » marmonna Prosper, en actionnant l'interrupteur de la machine, qui provoqua sur l'écran un éclair bleuâtre en forme d'une croix.

Après ce bref jet de lumière, écran entier se couvrit de la bruiné féerique bleu pâle.

« Je ne sais pas si monsieur Janvier se serait accordé, dit le Vietnamien.

– Monsieur Janvier s'accorderait, lui répliqua Prosper, en choisissant à l'aveuglette une disquette sur la table. Nous pouvons nous considérer comme ses uniques héritiers. »

Il glissa la disquette dans le lecteur et, après une brève hésitation, appuya sur la touche DÉPART. Instantanément, la corne leur renvoya un sifflement non terrestre qui leur fit les frissons dans le dos. Ils n'arrivèrent même pas à digérer cette première surprise, quand la machine leur présenta une seconde. Sur son écran réapparut le petit éclair et se transforma sur-le-champ en une image pure comme le cristal.

Toute la surface de l'écran se trouva couverte de minuscules caractères qui se répétaient à l'infini autour d'un espace vide vertical au milieu, où les lettres manquaient, en formant ainsi par leur absence la

silhouette bleuâtre d’un homme sans tête, dressé sur les jambes écartées, avec les bras levés et croisés au-dessus de sa tête. Du côté gauche de sa poitrine, quelques petits points battaient uniformément comme le cœur humain dessiné par la main d’un enfant.

Ce n’est que maintenant, en se penchant vers l’écran, que les spectateurs étonnés discernèrent les caractères qui se répétaient sans fin, les trois lettres ressemblant à la fine dentelle, les initiales de Petit Loup :

mljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmlj

mljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmlj

mljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmlj

mljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmlj

mljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmlj

mljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmlj

mljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmlj

mljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmljmlj

Marie-Loup Janvier !

« Que diable, qu’est-ce que ça signifie ? » gronda Prosper et appuya de nouveau sur le bouton DÉPART.

En bas de l’écran apparut une inscription :

Othil, rune de dieu Odin. Bouche. Énergie du souffle.

Simultanément, dans le coin supérieur gauche de l’écran, se montra le « courseur » en forme d’une petite étoile clignotante que Prosper, perspicace, fit bouger à l’aide des touches CHAUD et FROID, en le poussant vers le cœur de l’homme dressé, composé de l’espace vide. À peine avait-il touché le cœur, que ce dernier cessa de palpiter. Dans la corne acoustique retentit un hurlement pareil à la sirène des pompiers et sur l’écran surgit un appel à la prudence :

MÉMOIRE PLEINE !

ATTENTION ! ERREUR DE MANIPULATION !

DERNIER AVERTISSEMENT !

DANS DIX SECONDES

SUIT AUTODESTRUCTION DE DISQUETTE !

De la corne, une voix synthétique se mit à compter avec impassibilité :

« Neuf… huit… sept… six… cinq…

– Arrête ! Halte ! » cria Prosper, terrifié, et appuya sur la touche SÉCHAGE.

À la dernière seconde, sa sagacité sauva le contenu de la disquette. La voix ne prononça que « quatre », avant de se taire. L'inscription qui menaçait de l'autodestruction de la disquette disparut en même temps que le courseur étoilé, et sur l'écran ne resta que l'homme aux jambes écartées, surnommé le dieu Odin, fait du vide. Avant qu'il ne disparaisse de l'écran à son tour – au moment où Prosper allait appuyer sur OFF – les spectateurs de son image renversée dans le miroir se rendirent compte que cet être n'était pas debout, mais suspendu par les jambes, avec le cœur du côté droit de la poitrine, qui battait avec rapidité excessive, comme le cœur d'un fœtus humain, tel le cœur d'un colibri.

Le silence effrayant qui s'était mis à régner interrompit enfin le vieux Vietnamien.

« Une semblable machine diabolique, mon ingrat neveu Ming l'a déjà apportée à la maison, dit-il. J'ai lui ordonné qu'il la rende sans tarder à son constructeur. »

Prosper bondit à ses mots :

« Quel constructeur et quand ?

– Il y a de ça deux ou trois ans, à l'époque où l'ingrat neveu Ming s'est épris de l'informatique.

– Quel constructeur ? clama Prosper, le visage en feu.

– Si je ne m'abuse, l'ingrat Ming l'a appelé Docteur Vatson.

– Encore ce Vatson ! D'abord, Va-Tson le clochard, et maintenant rien de moins que le docteur ès informatique ! se récria Prosper. Comment attraper ce diable d'homme ?

– Malgré ma meilleure volonté, le ne puis vous aider, dit le petit vieux en haussant les épaules. Je ne le connais pas et je n'ai jamais eu l'occasion de le rencontrer.

– Va-Tson, Vatson, Watson ! s'irrita Prosper de nouveau, en s'essuyant les gouttes de sueur sur le front. Tous les chemins mènent vers lui ! Cet homme sans visage, sans doute le complice de Petit Loup, qui se couvre de mêmes vêtements, qui visite l'hôtel après la mort de Petit Loup, copie ses disquettes et nous envoie à l'adresse de Sandrine l'œuvre posthume de Marie-Loup, le plaisantin qui aurait dû mijoter ce canular bien avant sa mort ! À en juger d'après l'état de choses, le troisième volume est enfermé dans cette machine, derrière un sacré chiffre que seul docteur Vatson pouvait concocter !…

« Élémentaire, mon cher Vatson ! l'interrompit Alpha. Il faut donc trouver sa clef.

– Sa clef ! gémit Prosper. C'est comme si on traversait un champ de mines. Le moindre faux pas nous menace d'autodestruction de la disquette. Il me faudra des semaines de travail pour que je pénètre dans son système.

– Comment envisages-tu d'en procéder ?

– Nous allons transporter la machine chez Sandrine pour l'installer dans la « dernière chambre » de Petit Loup.

– Je crains que le propriétaire de la machine, monsieur Janvier, ne se serait pas accordé sur ça, dit le vieux Vietnamien, dont sur le visage on pouvait lire une fermeté soudaine tandis qu'il caressait le combiné d'un ancien téléphone noir. S'il le faut, nous allons demander l'aide des messieurs de la police du quartier.

– Doucement, mon brave, marmonna Prosper. Vous avez affaire à des gens honnêtes, les seuls héritiers légitimes de monsieur Janvier.

– Auriez-vous un papier qui prouverait cette parenté ? demanda le vieillard en faisant les yeux doux.

– Et comment ! » approuva Sandrine et froissa sous son nez un billet de cent euros.

L'hôtelier leur montra une fois de plus les deux rangées des dents.

« Cette preuve n'est pas suffisante, dit-il en remuant la tête. Monsieur Janvier me doit le loyer pour tout le trimestre suivant.

– Je me charge de cette dette, trancha Prosper et sortit de sa poche un carnet de chèques.

– Cela pourrait être une preuve sérieuse de votre étroite parenté, chevrota le petit vieux. Toutefois, il existe toujours une petite pierre d'achoppement. Nous n'acceptons pas de chèques.

– Quel est le prix de la nuitée dans les « Sept âmes » ?

– Monsieur Janvier nous payait d'après les tarifs en vigueur, il y a cinq ans. Avec la taxe, cela faisait vingt-trois euros.

– Pour trois mois, c'est environ deux mille soixante-dix.

– Juste, acquiesça le petit vieux. Mais j'ai peur que je ne puisse garder le même prix.

– Disons, trois mille, proposa Prosper.

– Trois mille cinq, répliqua le vieux. C'est mon dernier mot.

– J'accepte, souffla Prosper.

– Moyennant cette somme raisonnable, je ne vous vends pas la machine, m'sieur-dame, je vous la prête, les avertit le Vietnamien. Si monsieur Janvier revenait à l'improviste un beau jour, vous seriez obligés de me la rendre en état de marche.

– Il est fort probable que monsieur Janvier ne reviendra jamais, rétorqua Prosper. Si l'homme que vous appelez Janvier reviendrait en dépit de tout, je vous prie de nous téléphoner pour que nous jetions ensemble un œil sous le bord de son chapeau. »

Après avoir vidé leurs poches, les amis recueillirent à peine mille euros. Ils proposèrent donc au vieux Vietnamien de les garder comme

les arrhes jusqu'au lendemain, vu que toutes les banques avoisinantes étaient déjà fermées.

« Mon épouse n'acceptera aucunement les arrhes si modestes, déclara le petit vieux.

– Elle nous a dit que vous êtes le patron de l'hôtel.

– C'est exact, mais elle est mon patron à moi », dit l'hôtelier, en leur faisant un clin d'œil.

C'était déjà la cinquième ou la sixième fois qu'il leur faisait des clins d'œil depuis que Sandrine avait froissé le billet de cent euros sous son nez, comme si l'odeur de l'argent – qui d'ailleurs n'a pas d'odeur – provoquait l'excitation de son nerf oculaire.

« Si vous n'avez pas confiance en nous, s'immisça Inès, qui remuait ses pieds plats douloureux, nous allons vous prouver le contraire ! »

En proférant ces paroles résolues, elle ôta de son cou un collier de précieuses perles noires. Ayant les dénombrée avec minutie, elle remit le collier en gage au petit vieux. Après avoir fait, lui aussi, le compte exact de perles, l'hôtelier signa avec Prosper le reçu réciproque concernant l'échange temporaire de mille euros et du collier contre l'ordinateur de Petit Loup et une demi-douzaine de ses disquettes.

À la réception, en guise d'au revoir, ils s'inclinèrent profondément devant l'hôtelier et son épouse, puis, sur le trottoir, ils firent la même révérence les uns devant les autres. La politesse du Sud-Est asiatique était tout simplement contagieuse. Sans cesser de faire des courbettes, Prosper installa l'ordinateur dans sa voiture, à côté de Sandrine. Quant aux autres membres de leur compagnie, les poches vides, ils furent obligés de renoncer au taxi et de se frayer un chemin jusqu'à la station de métro la plus proche.

Pendant qu'ils achetaient des sandwiches dans un distributeur, une rame de métro ferma ses portes sous leur nez et quitta la station avec précipitation, en laissant sur le quai un petit groupe de voyageurs qu'elle y avait vomi un instant auparavant. À la vue d'une personne parmi ces gens, les bouchées des sandwiches leur restèrent en travers de la gorge : sur le même quai, à distance d'à peine une cinquantaine de mètres, ils aperçurent un homme vêtu d'une longue capote d'une armée étrangère, une cravate noire nouée autour du cou nu et le visage caché sous le bord d'un chapeau de paille, le clochard tant

recherché, le constructeur d’ordinateurs, le docteur ès informatique, le complice mystérieux de Petit Loup, Va-Tson, alias Vatson ou Watson.

Triomphante, Alpha fit un pas devant ses amis muets : le docteur-clochard était tombé cette fois dans un piège parfait. Attendu qu’il n’était ni oiseau ni taupe, mais le simple « sans domicile fixe », épuisé par une journée de vagabondage, l’homme était contraint de passer devant Alpha pour aboutir à l’unique sortie de la station. C’est pourquoi Alpha et ses amis décidèrent de ne pas bouger, prêts à l’attraper afin de lui poser quelques questions sévères.

La première parmi elles aurait été :

« Quel droit d’auteur permet à monsieur Imposteur et Usurpateur de copier et multiplier l’œuvre posthume d’autrui, pour la distribuer dans la ville en lettres recommandées, se parant ainsi de plumes de paon ? »

Puis, la deuxième question, plus importante encore :

« L’indubitable complice de leur ami défunt devrait savoir qui était en vérité Petit Loup, l’écrivain qui naquit seulement après son décès ; d’où cet homme est-il arrivé et où s’est-il dirigé ? »

Enfin, la troisième question, la plus importante, celle qui leur brûlait les lèvres :

« Cet homme est-il vraiment mort ? »

Hélas ! Les événements qui allaient suivre ne permirent guère cet interrogatoire imaginaire.

Depuis le moment où ils avaient avisé le clochard, Alpha et ses amis s’étonnaient de voir son comportement. Manifestement, il était conscient d’être tombé dans un piège. De plus en plus inquiet, il courait çà et là, tel un papillon enfermé sous une cloche de verre qui se jette sur ses parois. Ce n’est que quelques instants plus tard, que nos amis comprirent qu’ils n’étaient nullement le motif de la peur inexplicable de Vatson, que cette peur provenait plutôt d’un bonhomme assis sur un banc à côté de la sortie, d’un homme gros en sueur qui, le jour même, dans la rue du Sel Blanc, était passé au galop devant eux, talonnant le cortège funèbre vietnamien. Probablement, un touriste américain, il était vêtu d’un pantalon rayé et d’une veste à carreaux, coiffé d’un panama et chargé d’une longue-vue, ainsi que de deux appareils photographiques.

Sitôt qu'ils eurent compris cela, les événements se mirent à s'enchaîner avec une vitesse vertigineuse.

Le gros homme, trempé de sueur, qui avait aussi l'œil sur le clochard, en l'épiant à travers ses jumelles, bondit soudain sur son banc, repoussa deux ou trois passants comme un rustre et braqua vers Vatson l'un de ses appareils photo avec la fermeté d'un cow-boy qui dégaine son revolver.

Curieusement, Vatson se comportait comme si une arme à feu meurtrière était pointée sur lui. Sa peur, transformée en vraie épouvante, le mena davantage dans le piège, en direction du fond de la station, où il enfonça son chapeau jusqu'au menton, tout en poussant des cris perçants, étouffés par le roulement d'une rame à l'entrée de la station qui s'approchait du quai opposé.

Le grand bruit de ses pneus sur les rails électriques entendirent tous les passagers, à l'exception de Vatson qui entreprit la dernière tentative désespérée de s'échapper de son piège, comme si l'objectif de l'appareil photo menaçait sa vie. [XX2] Il retroussa les pans de sa capote, habile tel un signe, et il sauta dans la tranchée entre les deux quais, avec l'intention de traverser les voies ferrées pour fuir sur la plate-forme d'en face.

Il fit de longs bonds avec une souplesse féline, il esquiva les rails sous haute tension, et en moins de deux il se trouva de l'autre côté, où il lâcha les pans de son manteau pour pouvoir grimper sur la haute corniche.

Ce geste fut fatal pour le malheureux. Le mauvais sort voulut qu'un trop long pan de sa capote glisse dans une fente entre deux rails qui le cloua contre la paroi. Son hurlement d'effroi l'emporta sur les cris des spectateurs impuissants et même sur le grondement du métro en train d'entrer dans la station. Le seul être qui garda en ce moment un peu de sang-froid fut l'instigateur de l'accident, ce même gros Américain en sueur, étant en passe déjà de casser le verre protecteur du dispositif d'alarme et de faire tomber un levier rouge qui, instantanément, coupa l'alimentation des rails en électricité.

Mais son courage et sa perspicacité n'étaient pas suffisants pour arrêter devant la station des centaines de tonnes de fer. En jetant des étincelles tel un dragon oriental, la rame surgit de l'obscure galerie souterraine avec un horrible grincement des freins et continua son

avance irrésistible vers la capote vert olive qui s'était détachée de la paroi et écroulée sur les traverses.

Le pare-chocs denté au front de la première voiture, censé protéger les vies humaines, joua cette fois le rôle de bourreau. En un clin d'œil, il se saisit du malheureux et mâcha tout son corps, à part sa tête blanche comme neige, qu'il sépara de son tronc pour la lancer, avec son chapeau, tout droit sur le quai, aux pieds d'Alpha et de ses amis épouvantés.

Faut-il y voir uniquement le doigt du destin ou plus que ça, le dernier message pervers de Vatson ?

Nous allons épargner au lecteur la description des détails sanglants, comme par exemple l'apparence de la tête qui chuchota quelque chose en direction d'Alpha, en roulant les yeux écarquillés. Heureusement, un balayeur du quai s'empressa de l'introduire dans un sac à ordures et de la remettre aux deux policiers qui venaient d'attraper par le col le gros Américain en sueur.

Ce dernier regimbait dans les griffes des agents et glapissait tel un cochon que l'on mène à l'abattoir, tandis que les policiers lui administraient de sournois coups de matraque dans le dos. Leurs accusations et les justification de la victime, prononcées en deux langues, permirent à Alpha et à ses compagnons de découvrir enfin qui était en vérité le mystérieux docteur Vatson, expéditeur de la *Forêt promise* et du *Labyrinthe*, le constructeur génial de l'ordinateur le plus excentrique au monde et le complice de Petit Loup.

En réponse aux reproches d'avoir causé la mort du clochard, l'Américain essayait en vain d'expliquer aux policiers qu'il n'était personne d'autre que Mr. Smith, copropriétaire de l'agence de détectives Smith & Smith de Chicago, que madame Watson – depuis peu la veuve du docteur Watson – avait embauché pour qu'il retrouve son époux disparu et le ramène à son foyer.

De surcroît, l'employeur de Watson, le notable fabricant chicagois *Disque dur 2001*, avait promis une prime faramineuse à celui qui rend le fuyard sain et sauf dans son laboratoire, où ce génie avait travaillé sur un projet ultrasecret concernant la cinquième génération d'ordinateurs vectoriels, munis de l'intelligence artificielle, c'est-à-dire, de la capacité de refuser leur obéissance aux hommes.

Alpha et ses amis poursuivirent pas à pas les policiers et le détective

appréhendé jusqu'à la voiture de police qui avala le sac avec la tête de Watson et le gros Américain en nage. Leur espoir d'apprendre à cette occasion un peu plus sur Watson et sa relation avec Petit Loup tomba à l'eau : cette amitié était parfaitement inconnue pour Mr. Smith.

Une fois la voiture de police disparue au coin de la rue, Alpha se précipita dans une cabine téléphonique, composa le numéro de Prosper et se mit à hurler dans le combiné :

« Docteur Watson, avec un W, est mort ! Ses dernières paroles étaient adressées à nous ! Hélas, nous ne pouvons l'enterrer comme il le mérite, ce n'est que la tête et son couvre-chef qui restent du malheureux !… »

Ces mots prononcés dans les sanglots inconsolables d'Alpha, Duc saisit le combiné.

« Haut la tête ! fit-il à Prosper, muet de stupeur. Comme le brave Rober disait l'autre jour : « L'homme est enterré, même sa vie durant, sur la surface de la terre – dans le caveau de sa tête. »

CHAPITRE HUITIÈME

HAUT LA TÊTE

À peine une semaine plus tard, les paroles étranges de croque-mort du cimetière Montparnasse firent montre de leur clairvoyance.

Lorsque, tard dans cette soirée hivernale, Duc frappa à la porte de la *dernière chambre*, dans l'appartement de Sandrine, avec le premier des tableaux commandés, appartenant à l'ancienne collection du père de Petit Loup, il trouva Prosper dans un état lamentable. Sa mine piteuse justifiait les paroles de Sandrine : « Il est dans la dernière chambre, en train de se tuer, à l'aide de cette maudite machine. Depuis deux jours, il ne dort pas et ne mange rien, je crains qu'il ne perde la raison. »

L'apparence de Prosper surprit Duc moins que l'on pouvait s'attendre, car, au préalable, il avait l'occasion de voir Sandrine, couverte des pieds à la tête de vêtements de Petit Loup, avec un exemplaire du *Labyrinthe* sur ses genoux, relié dans la même précieuse peau noire comme la *Forêt promise.* Prosper portait aussi les habits de leur ami défunt, une trop grande robe de chambre couleur cerise, aux manches pliées trois fois, une écharpe en soie nouée autour du cou nu et un bout de corde cerné autour de la taille, remplaçant la ceinture perdue. Un chapeau de paille avec son énorme bord rebattu vers la nuque lui donnait l'air d'un Mexicain entre deux tequilas.

Le dos tourné vers la porte d'entrée, il était plus accroupi qu'assis devant une table basse aux pieds de fer forgé. La pièce n'était éclairée que par une lampe à l'abat-jour miel foncé, posée à côté de la machine découverte à l'hôtel « Sept âmes ». S'il n'était pas éclairé par l'écran en cristaux liquides et son miroir oblique, le visage de Prosper aurait été presque invisible dans l'ombre de son chapeau. Leur lumière spectrale donnait à sa tête l'apparence d'une citrouille vide de Halloween avec une bougie à l'intérieur.

Duc se racla la gorge et fit :

« Tu perces, tu perces ?

– C’est juste, je perce », approuva Prosper.

À peine ces mots furent-ils prononcés, Duc bondit comme échaudé sous le coup d’une voix métallique qui retentit dans la corne de l’ordinateur.

« Mets plutôt ta sœur en perce, petit mec !

– Que dit-il ? balbutia Duc. Cette machine… parle !

– Que des grossièretés, confirma Prosper d’une voix lasse, comme si une machine qui injurie était le phénomène le plus naturel au monde. Cela s’appelle l’intelligence artificielle, dit-il, c’est ce satané Watson qui l’a apprise.

– Attention ! trompeta l’ordinateur. Il ne faut pas outrager les morts !

– J’ai plaisanté, murmura Prosper conciliant, en ôtant ses lunettes pour frotter les yeux enflammés après de longues heures d’observation de l’écran. Ç’a été une simple plaisanterie.

– J’exige ton excuse ! trompeta la voix métallique.

– D’accord, entendu, maugréa Prosper, un peu honteux d’être humilié devant Duc.

– Tu ne vas pas lui demander son pardon pour de bon ! protesta Duc qui, durant la brève altercation avait reculé vers la sortie, prêt à s’enfuir dans le salon, dans le cas où la machine passerait de la parole à l’acte de vengeance.

– Excuse-moi, lâcha Prosper.

– L’excuse acceptée ! » dit la machine.

Pour récompenser l’obéissance de Prosper, elle fit ressortir sur son écran une petite image qui n’était pas inconnue à Prosper et Duc, un homme aux jambes écartées, fait d’espace vide, au milieu des initiales de Petit Loup.

« Je vais lui tirer les vers du nez ! » clama Prosper, soudain sorti de ses gonds.

Il appuya sur la touche DÉPART et le cœur de l'homme sur l'écran se mit à battre, en se contractant et se dilatant comme une petite éponge luisante.

« Il faudrait demander l'aide d'un technicien, dit Duc.

– J'ai fait venir deux ingénieurs. Ils m'ont dit que son constructeur avait été soit fou, soit génial, devançant son époque d'au moins vingt ans.

– Pourquoi Petit Loup a-t-il demandé l'assistance d'un tel excentrique ?

– Je me demande, moi aussi, dit Prosper dans un soupir. Probablement, parce qu'il éprouvait une vive crainte de ses futurs lecteurs.

– Si l'engin dispose d'une vraie intelligence, il faudrait le baptiser, plaisanta Duc.

– Watson l'a fait avant nous.

– Ce n'est pas possible ! s'égaya Duc. Ce mec, à quel nom répond-il ?

– Ce n'est pas un mec, corrigea Prosper. Il s'agit d'un hermaphrodite dont les *bits*, les unités de la numération binaire, peuvent être masculines ou féminines.

– Si j'ai bien compris, cette créature chanceuse serait capable de s'accoupler avec soi-même, dit Duc en ricanant. À quel nom répond-elle ?

– Hermasal.

– « Hermasal » ! » Ça ressemble à une pâte dentifrice.

Le ricanement de Duc lui resta en travers de la gorge sous un nouveau coup de voix métallique :

« Je t'emmerde, citrouille ! »

Les mains tremblotantes, Duc se mit à nettoyer ses lunettes.

« Il… elle a répondu… à ma voix, bégaya-t-il. D'où me connaît-il ?

– Si je me rappelle bien, dit Prosper en riant jaune, l'année passée, lors de notre croisière et notre folle compétition de récitation, Petit Loup avait enregistré toutes nos voix. Hermasal reconnaît aussi la voix de Sandrine et, probablement, il identifierait celles de tous nos amis, si leurs voix étaient incorporées dans son programme.

– Un drôle de nom, Hermasal. Que signifie-t-il ? » demanda Duc, se grattant derrière l'oreille.

En réponse à cette question, dans la corne de l'ordinateur résonna de nouveau la voix synthétique, cette fois sur un ton solennel, qui esquissa un sourire discret sur les lèvres de Prosper.

« Hermasal… fils d'Hermès… et d'Aphrodite, scanda la machine en crépitant de sa corne tel un disque égratigné d'un phonographe.

– J'écoute cette chanson pour la dixième fois, glissa Prosper à l'oreille de Duc.

– Un peu de silence ! le blâma l'ordinateur et poursuivit sa tirade sans contredit. Fils d'Hermès et d'Aphrodite, beau comme le jour. La nymphe Salmacis s'éprit ardemment de lui. Le jeune homme dédaigna son amour et partit nager dans une rivière. Salmacis sauta dans l'eau auprès de lui, l'étreignit et le tira au fond, où elle demanda aux Dieux d'unir à jamais leur corps. Les Dieux exaucèrent son vœu et les unirent. Ainsi l'hermaphrodite vit le jour, le mâle et la femelle dans un seul corps, Hermasal, dont dans le veines coulent les bits divins… bits divins… bits divins…

– Au diable, il détruira la disquette ! » s'écria Prosper, en s'empressant d'appuyer sur la touche SÉCHAGE.

La machine éternua aussitôt et se tut.

Prosper s'occupa enfin d'un paquet plat que Duc avait apporté. Ayant le déballé, il poussa un soupir de ravissement. C'était la première des trois copies de tableaux, appartenant à l'ancienne collection du père de Petit Loup, que lui, Prosper, avait commandées à Duc, le double de la célèbre toile surréaliste de De Chirico, *Le cerveau de l'enfant.*

Le tableau portant ce titre curieux représentait un triste songe-creux nu et sans âge, dont la partie inférieure du corps était cachée par une

table, posée derrière une fenêtre ouverte. On y distinguait un mystérieux livre, à la couverture ressemblant à la peau humaine, vers laquelle l'homme penchait la tête. Bien que ses yeux fussent clos, quelque chose donnait l'illusion que le songeur dénudé lisait sans peine à travers ses paupières le contenu du livre fermé, sa propre enfance reliée dans la peau d'un homme écorché vif.

« Il ressemble à un mort vivant, marmonna Prosper, saisi de crainte à la pensée de son futur séjour entre les deux cerveaux douteux, *la* capricieux Hermasal et celui d'un enfant, emprisonné dans le crâne du mort vivant. Il ressemble à un noyé, dit-il, à la sortie de l'eau, une semaine après sa noyade.

– Que ça ne t'étonne pas, répliqua Duc en grimaçant avec contentement. Les surréalistes français ne l'appelaient pas par hasard le « revenant ».

– Nous allons l'installer à la place qui lui appartient, dit Prosper dans un soupir, avant de suspendre le tableau au fond de la pièce, sur un crochet cloué par la main de Petit Loup.

– Tu n'es pas le premier qui redoutes cette toile, ricana Duc dans sa barbiche, comme s'il avait deviné la crainte de son ami. À l'époque, dans les années vingt, elle avait déjà hypnotisé ses spectateurs, même à l'état de veille. L'observation de ce tableau présente, pour ainsi dire, un acte d'initiation à la magie noire.

– Parles-tu sérieusement ? demanda Prosper avec un nouveau soupir.

– Je n'étais jamais plus sérieux », dit Duc en regardant en coulisse le tableau et Prosper comme s'il lui préparait une surprise.

Elle ne se fit pas attendre.

À peine Prosper s'était-il déplacé de deux pas à droite pour écarter son ombre du tableau qu'il poussa un cri étouffé d'ébahissement.

« Que se passe-t-il ? demanda Duc, l'air en apparence innocent, pendant que ses maigres épaules tremblaient de rire retenu.

– Celui-ci… a ouvert… un œil, bégaya Prosper.

– Le jeu d'ombre et de lumière, lui expliqua Duc.

– Ne raconte pas de bêtises ! croassa Prosper. Je ne suis pas aveugle ! À l’instant, le bonhomme a gardé les yeux fermés, et maintenant un œil est grand ouvert !

– Il ne faut pas que ça t’étonne, dit Duc en haussant les épaules. Il existe aussi la version avec les deux yeux ouverts, dans l’Almanach des surréalistes des années cinquante, que le grand De Chirico avait soutenu en personne.

– Je t’ai commandé le tableau avec les yeux fermés ! se révolta Prosper.

– Considère cet œil ouvert comme mon cadeau, répondit Duc magnanime.

– J’exige que tu le refermes ! s’écria Prosper.

– Trop tard, résista Duc.

– Tu vas lui fermer cet œil maléfique !

– Je refuse catégoriquement ! »

De propos en propos, les deux amis auraient fini par se prendre aux cheveux si Sandrine, alarmée par leurs cris, ne s’était pas précipitée dans la pièce.

« Que se passe-t-il ici ? demanda-t-elle. Qui a vexé mes garçons ?

– Monsieur le Faussaire tente de fabriquer un œil qui n’existe pas sur l’original ! clama Prosper. C’est une farce, une contrefaçon !

– C’est la liberté artistique, le corrigea Duc.

– De quel œil s’agit-il ? demanda Sandrine, dirigeant le regard vers la toile au fond de la chambre. Remarquable ! s’exclama-t-elle. Je te tire mon chapeau, artiste ! »

Sandrine ne se moquait pas de Prosper. Vu de la porte, de l’endroit où elle se trouvait, l’œil ouvert était invisible.

« C’est fantastique, poursuivit Sandrine, ravie. Le tableau correspond parfaitement à la description de Petit Loup.

– À part l'œil ! protesta Prosper. À l'exception de cet œil maléfique !

– Quel œil ? s'étonna Sandrine.

– Celui du côté gauche !

– Et si tu te délassais un peu, le conseilla Sandrine d'un ton maternel, glissant un regard inquiet à Duc. Depuis deux nuits, tu n'as pas fermé l'œil, ni droit ni gauche.

– Vous vous moquez de ma gueule ! À tous les diables ! tonna Prosper. Je retourne chez ma maman ! »

Sur ces mots violents, il sortit en claquant la porte.

« Si je ne me trompe pas, ronchonna Duc, sa mère est morte au Canada en le mettant au monde.

– Ses paroles, il faut les interpréter comme une métaphore, dit Sandrine en souriant distraitement, toujours obsédée par l'observation du tableau. Prosper à l'habitude de dire qu'il se sent dans son appartement comme dans les entrailles de sa mère. Il pique une telle colère deux fois par semaine et rentre chez lui pour reprendre souffle. Il reviendra ici dans moins de vingt-quatre heures.

– Je crains que Hermasal lui ait fait tourner la tête, soupira Duc s'approchant de la toile, prêt à l'enlever de son crochet.

– Attends ! fit Sandrine. Qu'est-ce que tu as en vue ?

– Si Prosper le refuse, il se trouvera en moins de rien un autre acquéreur, répondit Duc.

– Je suis cet acquéreur, moi-même ! s'exclama Sandrine, arrêtée à l'endroit d'où, tout à l'heure, Prosper avait vu l'œil gauche ouvert du noyé. Dieu clément ! chuchota-t-elle. Comment as-tu obtenu cet effet ?

– Je me sui servi d'un astucieux entassement de peinture, inventé à l'époque de la Renaissance, répondit Duc ricanant. Je t'amènerai au Louvre, pour que tu voies les plaies du Saint-Sébastien, qui se mettent à saigner lorsque tu les contemples d'un angle secret, que seul son peintre avait connu.

– C'est son œil tout craché, murmura Sandrine, sur le point de fondre

en larmes.

– Oui, avoua Duc. C’est l’œil de notre Petit Loup.

– Peux-tu lui ouvrir l’autre ?

– En son temps et lieu », dit Duc dans un sourire tendre.

À l’heure de son départ, à la sortie de l’appartement, le cœur de Duc se serra à la vue de l’allure exténuée de la jeune femme, la tête fanée, inclinée sur le grêle cou, le maquillage barbouillé autour des yeux cernés et le triste nez dont sur le bout luisait toujours une larme. Outre le trop grand pull-over de Petit Loup, elle portait sa chemise, son pantalon en velours, aux pieds pliés, et ses énormes espadrilles usagées.

Bien plus que son air pitoyable, c’était son parfum qui secoua Duc, l’eau de toilette de l’homme défunt avec laquelle elle avait imbibé tous ses habits.

« Et si… s’il n’est pas mort ? » lâcha-t-elle d’une voix caverneuse dans le dos de Duc qui était déjà prêt à presser sur le bouton de l’ascenseur.

Duc sursauta comme s’il avait subi un coup de fouet.

« Nous connaissons d’innombrables cas de résurrection après une hibernation provoquée par la chute brutale de la température corporelle, dit-elle, essoufflée tel un automate qui répète la leçon apprise par cœur, qu’elle avait ressassée maintes fois pendant de longues veillées avec Prosper.

– J’ai ignoré cela, murmura Duc. Mais je sais ce que je sais : c’est moi qui ai transporté son urne par-dessus l’Atlantique sur mes propres genoux.

– Qui te garanti qu’elle a vraiment contenu ses cendres ? l’interrompit Sandrine d’une voix glapissante.

– Personne, avoua Duc, après avoir avalé sa salive. Personne, excepté le mec des pompes funèbres qui a effectué l’incinération. »

Sandrine baissa le ton comme si elle voulait dire un secret à Duc :

« Lorsque la guerre civile s’est enflammée dans le pays de sa mère, il

s'est confié à moi : il a nourri l'idée de renoncer à tout pour y aller combattre.

– Du côté de qui ?

– Du côté… d'une nouvelle vie. »

Pendant quelques instants, Duc observa l'ascenseur en train de descendre au rez-de-chaussée à l'appel de quelqu'un, puis il se racla la gorge pour s'encourager à prononcer une pensée qui l'avait tracassé depuis des semaines.

« Prosper et toi devrez apprendre à vivre sans lui, dit-il en se mordant la langue.

– Nous connaissons les cas des hommes qui sont sortis de chez eux afin d'acheter des cigarettes, pour y revenir vingt ans plus tard ! répliqua la jeune femme fiévreusement, en pointant les yeux vers l'ascenseur qui remontait du rez-de-chaussée. Il nous prépare peut-être une grande surprise.

– Laissez cet homme reposer en paix ! dit Duc, à bout de nerfs. Nous l'avons vu de nos propres yeux, gelé à Québec.

– Ce n'est pas vrai ! s'écria Sandrine. Espèce de menteur, je te défends de dire des bobards !… »

À la place de Petit Loup, ce fut Prosper qui sortit de l'ascenseur, au moment adéquat pour sauver Duc des griffes de Sandrine.

« C'est pas vrai, c'est pas vrai ! » répéta la jeune femme, en lui chiffonnant la chemise sur la poitrine.

Aussitôt qu'elle eut vu Prosper, elle fondit en pleurs et se jeta dans les bras de Duc.

« Excuse-moi, sanglota-t-elle. Je t'en supplie !…

– Tout va bien, fillette, calme-toi, murmura Duc, en lui posant un baiser au sommet de la tête.

– Une nouvelle très importante ! » déclara Prosper, tout en brandissant un journal du soir, lorsque les sanglots de Sandrine s'apaisèrent.

Aux dires de Prosper, après s'être trouvé dans la rue, en ouvrant ce même journal, il a oublié complètement sa dispute avec Duc et sa décision de rentrer chez sa maman.

« La faculté de médecine de Paris et la veuve de Watson ont signé un accord, annonça-t-il, radieux. La tête du défunt génie reste en possession durable de la faculté. Lors d'une fête dans son laboratoire, mon ami et collègue, docteur Pelt, a immergé l'illustre tête dans une solution de formol.

– Pourquoi considères tu ça comme une bonne nouvelle ? demanda Duc, en regardant Prosper du coin de l'œil.

– Il y a quelques questions importantes, que je lui aimerais poser.

– À qui, cher ?

– À la tête de Watson. »

« Prosper et Sandrine se trouvent sur le point de sombrer dans la folie pure et simple », informa Duc la petite compagnie des Robinson dans la mansarde d'Alpha.

Le dessein de Prosper de soumettre la tête de Watson à un interrogatoire contradictoire n'avait surpris ni Alpha ni ses compagnons, car eux entreprenaient quelque chose de semblable, penchés sur la planche de tante-Agathe, *Oui-Oui-c'est-moi.* Après son étude assidue du *Livre des morts tibétain*, Alpha était plus que jamais convaincue que la pauvre âme de Watson, après sa mort subite, errait à proximité de son lieu du supplice, ne sachant plus où donner de la tête.

Infatigables, au bout de trois nuits consécutives, Alpha, Ampère et Diuma, avec le petit Ampère suspendu à son sein, cherchaient par tous les moyens à pénétrer dans le royaume des ombres, en se servant des chants d'enchantement, du pipeau magique de Diuma et surtout des dons médiumniques du petit Ampère. Inlassable, sous la main d'Alpha, la plaquette à la pointe dorée sautillait d'un caractère à l'autre, en inscrivant toute sorte de balivernes et de sornettes. Les esprits éveillés fourmillaient sous sa pointe, mais parmi eux il n'y avait nulle trace de Watson. La seule découverte assez importante qu'ils fissent était que les morts se servaient de bon gré de la langue latine.

Alpha tentait désespérément de faire appendre quelques mots latins au

petit Ampère pour pouvoir, à côté de lui, communiquer mieux avec les esprits savants. Le petit Ampère s'était enfin mis à parler, hélas, pas en latin, mais dans un dialecte africain inconnu.

« Tut à coup, le bambin a commencé à parler couramment, se plaignit Ampère à Duc, mais ça ne sert à rien, vu que sa propre mère n'arrive pas à le comprendre. »

En définitive, Duc s'aperçut que Prosper et Sandrine n'étaient pas les seuls à sombrer dans la folie. Heureusement, le lendemain parvint le télégramme de Prosper qui s'en servait pour leur transmettre les messages très importants.

Le mot en question était très bref :

« Ce soir, à neuf heures pile, et sans faute. L'arrivée de *La Mort, sa vie, son œuvre*, troisième volume. »

La montre-collier, pendue au cou d'Alpha, indiquait neuf heures moins vingt. Les Kreitmann et Duc ne tardèrent pas d'installer Diuma avec son bébé à côté d'eux dans la vieille voiture d'Ampère. Miraculeusement, le moteur de l'épave partit à froid, au premier tour de clef, et les deux portières se refermèrent sans problème. Le pied au plancher, Ampère roula à plein gaz et, sur le chemin de l'avenue Saxe, atteignit la vitesse vertigineuse de vingt-cinq kilomètres à l'heure. Ils débarquèrent devant l'immeuble de Sandrine sains et saufs, avec un retard d'à peine cinquante minutes.

Entre-temps, Prosper et Sandrine n'éprouvaient pas de l'ennui en compagnie de Willi le Long, le seul membre de leur compagnie qui fût ponctuel. Craintifs, ils observaient en cachette leur ami affaibli et maigre comme un clou. À sa demande, Sandrine lui prépara un thé de plantes médicinales, qu'il avait sorties d'une blague en cuir, puis, dans le cabinet de Sandrine, ils le forcèrent à enlever sa chemise pour que Sandrine l'examine, tandis que Prosper lui vérifiait la température buccale. Sandrine ne découvrit rien, hormis sa blessure causée par la morsure du défunt capitaine canadien qui ne cessait de suppurer, et Prosper ne détecta qu'une hausse insignifiante de sa température.

Le thermomètre dans la bouche, Willi leur dépeignit les souffrances lesquelles lui infligeait la morsure, la plaie purulente qui ne cicatrisait pas, la chute des cheveux, le dessèchement de la peau entre les doigts des mains et des pieds, accompagné de la démangeaison, ainsi que de curieuses taches violettes sur les épaules et le ventre. En outre, Willi

respirait avec difficulté, le souffle suivi d'un bruit strident comme s'il avait avalé un sifflet.

Au moment où Sandrine plaça entre les deux plaquettes de verre une goutte de sang de Willi, la sonnette à l'entrée retentit trois fois de suite.

Ce furent Inès et Yégor qui, grâce à un heureux hasard, avaient abrégé leur séjour en Corse, pour retrouver chez eux le message de Prosper à leur retour de l'aéroport.

Dans le vestibule, dès qu'il eut ouvert la porte, Prosper s'exclama :

« Savez-vous ce qui s'est passé hier !

– Nous brûlons d'envie de le savoir », dit Inès.

Hors d'haleine, Prosper n'eut pas le temps de leur raconter quoi que ce soit en raison d'une nouvelle sonnerie, qui annonçait l'arrivée des derniers membres de leur compagnie.

« Savez-vous ce qui s'est passé hier ? cria Prosper une fois de plus en rouvrant la porte. C'est un grand pas en avant, un grand tournant pour tout le monde ici !

– Nous brûlons d'envie de l'apprendre », dit Alpha.

Le matin qui précédait, dans la dernière chambre, une nouvelle transformation du visage du triste rêveur avait stupéfié Sandrine et Prosper. La nuit précédente, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle au monde, le noyé sur le tableau de Duc avait fermé l'œil gauche et ouvert l'œil droit, atteint de strabisme, qui fixait le regard sur l'écran bleuâtre de l'ordinateur du côté opposé de la pièce.

« C'est aussi son œil, celui de Petit Loup, chuchota Sandrine, en allumant une cigarette, les mains tremblantes.

– Tournons-le vers le mur ! croassa Prosper. La coupe est pleine !

– C'est moi qui ai acheté ce tableau ! trancha Sandrine.

– Dans ces conditions ; je ne puis plus travailler !

– Si les conditions ne te plaisent pas, tu peux rentrer chez ta maman !

riposta Sandrine.

– Fais appel à ta raison !

– Fais appel à ton cœur ! » cria Sandrine, en lui soufflant au visage une bouffée de son herbe capiteuse.

De fil en aiguille, ne mâchant pas leurs mots, ils auraient fini par se chamailler, si l'ordinateur de Watson, importuné par le bruit, n'était pas sorti de sa somnolence afin de leur adresser une réprimande da sa voix synthétique.

« Un peu de silence, s'il vous plaît ! tonna-t-il. On travaille ici ! »

Abasourdie, Sandrine avala une bouffée de son herbe et se mit à tousser. Pris d'une quinte de toux, lui aussi, Prosper frotta ses yeux larmoyants, tout en essayant d'appuyer sur une touche de l'ordinateur pour faire taire Hermasal. Sa tentative s'avéra vaine, la machine contrecarrait tous ses ordres.

« On ne fume pas ici ! admonesta-t-elle Sandrine. À part ça, en État d'Illinois, la marihuana est interdite par la loi.

– Nous nous trouvons en France, répondit Sandrine d'un ton âpre.

– Je m'en tiens à la loi de l'État de l'Illinois, où on m'a construit-construite, répliqua Hermasal. Vous allez la respecter, vous aussi ; sinon, je vais recourir à l'autodestruction !

– Éteins ce sacré imposteur ! » gémit Prosper, en tâchant d'enlever le mégot des lèvres de Sandrine.

Elle fut plus rapide. Elle recula devant lui et s'enfuit de la chambre en claquant la porte avec violence.

À la suite du grand bruit qu'elle avait fait, le triste songeur de De Chirico ferma l'œil droit, mais ce tic nerveux échappa à la vue de Prosper, dont toute l'attention était concentrée sur l'ordinateur et les phénomènes insolites sur son écran.

Ces faits pouvaient être provoqués par le fracas de la porte, de même que par le maniement maladroit de Prosper du clavier. Quoi qu'il en fût, l'écran bleuâtre vira soudain au vert vénéneux avec un bref message :

« Attention ! Préparez-vous pour la réception ! »

L’avertissement fut suivi par quelques données techniques que Prosper ne comprit pas. Pour parer à toute éventualité, il les nota sur un bout de papier.

« www.syberscript-exchange.queb »

Même pour un novice, le site de l’internaute inconnu se situait quelque part à Québec, province Québec, au Canada.

Prosper était prêt à tout.

« C’est le premier des deux envois comprimés, comme il était prévu ! l’informa une morose voix métallique de la corne acoustique. Le paquet contient 110 013 octets. La vitesse de la transmission est de 250 octets par seconde. L’émission va durer 7 minutes et 33 secondes. Le deuxième et le dernier envoi, la suite du contenu, aura lieu demain, à 23 heures, 00 minutes, l’heure de Paris… »

Ce fut la fin du récit de Prosper.

« Je n’y pige que dalle, soupira Duc en bâillant. Fallait-il vraiment nous réunir ici à la nuit noire pour nous gaver de science-fiction, que certains parmi nous détestent de tout cœur ? »

Ils étaient assis, comme d’habitude, devant la cheminée de Sandrine, en contemplant le feu et écoutant l’histoire de Prosper, que Sandrine interrompait de temps en temps avec ses suppléments.

Sur les paroles de Duc, le visage de Prosper s’empourpra.

« Andouille ! grogna-t-il. Sais-tu qui en est l’expéditeur ? »

Ses amis dressèrent l’oreille.

« L’expéditeur ? »

Prosper les dévisagea, avant qu’il ne dît d’une voix sourde :

« La signature de l’expéditeur est celle… de Petit Loup. »

Dans un silence funèbre qui s’installa, ils n’entendaient que le

sucement glouton du petit Ampère sur la mamelle de sa mère noire.

« Je n’ai pas lu le contenu de l’envoi, poursuivit Prosper à voix basse, comme s’il craignait que quelqu’un ne les épie. Hermasal a avalé ce texte probablement à l’aide d’un disque externe qu’il m’avait ordonné d’acheter avant-hier. Cent dix mille octets fait environ cinquante pages de texte imprimé. Avec la suite qui devrait arriver ce soir, cela pourrait être le troisième volume de son livre. J’ai entrepris tout pour le transmettre, juste après la réception, sur mon ordinateur personnel que j’ai branche sur Hermasal.

– Merde ! s’écria Ampère en bondissant. Meeeeeerde ! »

Tout le monde s’agita :

« Que se passe-t-il ?

– Vingt-trois heures ! » clama Ampère.

Comme pour confirmer ses paroles, la pendule dans la pièce voisine se mit à battre.

« Suivez-moi ! » cria Prosper et sortit du salon en courant.

Au terme de onze coups de la pendule, ils se trouvèrent au fond d’un long couloir, devant la porte de la « dernière chambre ». Ils y firent irruption juste au moment où, sur l’écran vert de l’ordinateur, se terminait le compte à rebours, avant le début de l’émission.

« Trois… deux… un… DÉPART ! »

Manifestement, la machine marchait déjà à toute pompe, à en juger d’après de nombreux caractères chiffrés qui parcouraient son écran telles les guêpes enragées. Prosper se précipita vers un ordinateur portable afin de l’actionner.

« Nous allons attendre la fin de l’émission, lâcha-t-il aux amis à voix étouffée. Si l’annonce d’hier se montrait juste, l’opération ne devrait pas durer plus que sept ou huit minutes. Je vous prie d’observer le silence total. »

Craintifs, les yeux fixés sur l’écran, les observateurs suivaient en même temps en cachette le lent mouvement des aiguilles de la montre de Prosper. Les secondes qui s’écoulaient leur paraissaient comme des

minutes et les minutes comme des heures entières. Ils s'efforçaient de pénétrer le miracle qui se déroulait dans le complexe système sanguin de la machine, dont le cœur pompait d'un continent à l'autre des centaines de mots humains dans une seule particule de seconde, rapide comme l'éclair qui, à l'aube des temps, avait allumé le premier feu devant le bipède humain émerveillé.

Envahis par cette pensée orgueilleuse, ils se sentaient en même temps pris de peur inexplicable. À l'exemple de leur ancêtre lointain, qui avait volé le feu pour l'assujettir ensuite, Prosper allait ouvrir dans quelques instants l'artère coronaire du dragon électronique afin d'en sucer jusqu'à la dernière goutte tous ses mots froissés, l'ultime legs de Petit Loup.

Le moment venu, accompagnée d'un sifflement perçant, sur l'écran surgit l'inscription :

« Achevé ! Fin de transmission ! »

Cela fut le signe pour Prosper, étant à l'affût, d'ordonner immédiatement à son petit David de saigner le gros Goliath, Hermasal.

Mais la vraie horreur ne les attendait qu'à partir de ce moment.

Lorsque, les mains tremblantes, Prosper eut effleuré le clavier de son micro-ordinateur, dans la corne de Goliath retentit un hurlement bestial qui leur donna froid dans le dos. La petite machine de Prosper commença d'abord d'émettre de la fumée âcre, qui leur pinçait les yeux, puis elle se mit à siffler telle une mèche de poudre allumée. Pour faire obstacle à l'incendie, Prosper jeta par-dessus David un morceau de toile cirée ininflammable.

« Au secours ! s'écria-t-il. Coupez les fils, vite ! »

Le plus rapide et le plus adroit de tous ses amis fut l'intrépide Ampère. Il sauta comme un singe par-dessus une chaise et la table de travail pour s'emparer de deux câbles qui liaient le micro-ordinateur de Prosper à la morbide machine de Watson. En s'accaparant ses fils, Ampère les tira de toute sa force et les extirpa du derrière de Hermasal, à la manière des héros populaires d'antan qui, d'après des mythes, avaient arraché ainsi les queues des bœufs vivants.

Dans le haut-parleur de l'ordinateur résonna un nouveau hurlement animal, suivi de la voix métallique défigurée :

« Je pisse sur votre ruse, petites têtes ! » beugla-t-il.

Son insulte atteignit l'oreille de nos amis en même temps qu'un gémissement d'Ampère. Entassés au fond de la pièce, ils ne pouvaient voir ce qui se passait, le mince jet d'un liquide brunâtre qui avait jailli de la machine, à l'endroit où les putois disposent d'un orifice intestinal avec ses glandes fétides. Il aspergea la poitrine d'Ampère et ses mains.

« Le salaud m'a vraiment pissé dessus ! geignit-il.

– C'est le sort des voleurs des bits d'autrui ! trompeta la voix métallique.

– Le mécanisme de défense, chuchota Duc à ses voisins. L'ordinateur qui pisse, cela mérite le prix Nobel. »

Le mécanisme défensif d'Hermasal, conçu dans le cerveau génial de Watson, était plus efficace que l'on pouvait imaginer. Lorsque Prosper, avec beaucoup de prudence eut retiré la toile cirée de son petit ordinateur, ses amis le découvrirent en piteux état, pareil à un rôti de veau oublié dans un four surchauffé. Son clavier et son écran en cristaux liquides s'étaient transformés en tisons fuligineux, que Prosper, les yeux larmoyants, remuait désespérément avec un couteau à papier.

L'ordinateur détruit avait épouvanté et impressionné tous les spectateurs, mais pas au point qu'ils ne puissent sentir l'odeur d'Amère, le produit des glandes puantes d'Hermasal. Quoique Sandrine ouvrît la fenêtre, bien qu'Ampère jetât sa veste et sa chemise dans la cour du bâtiment, l'urine animale continua à leur piquer les narines.

Pendant que l'infortuné frère d'Alpha essayait sous la douche de laver le reste de liquide qui lui avait causé sur la poitrine des cloques rouges, la diabolique machine de Watson se remit en marche. Deux voyants commencèrent à clignoter et l'écran vert redevint lumineux.

« Malgré tout, mon devoir est de vous livrer l'émission conformément à la commande, annonça sa voix. J'entame le compte à rebours. Le déclenchement dans trois minutes.

– Que faire ? gémit Prosper. Comment sauver le texte ?

– As-tu un magnétophone ? demanda Duc.

– Il est tombé en panne.

– Essaie de sténographier.

– J'ignore la sténographie.

– Pas de nouvelles ruses, s'il vous plaît ! les admonesta la voix métallique. Je suis autorisé-autorisée à punir toute tentative de piratage par l'autodestruction immédiate de la disquette. L'émission est unique et sans possibilité de reprise. À son terme, l'effacement automatique du contenu de la disquette est programmé. »

Durant la dernière phrase, sur l'écran vert avait apparu une inscription, qui allait rester immuable jusqu'à la fin de la transmission, la mention tantôt plus claire, tantôt plus sombre, semblable à la braise somnolente dans laquelle soufflait une bouche invisible.

Marie-Loup Janvier

LA MORT, SA VIE, SON ŒUVRE

Tome troisième

LES SEIGNEURS DE LA GUERRE

Ayant accouru de la salle de bain avec le reste de son odeur nauséeuse qu'il n'avait pas réussi à effacer, Ampère retrouva ses amis dans l'attente dramatique, en occupant toutes les places disponibles dans la chambre. Une couverture jetée sur les épaules pour étouffer sa puanteur, Ampère ne trouva d'autre place que le rebord de la fenêtre.

Dès que l'émission eut commencé, Prosper renonça à sa prise de notes, non seulement à cause de l'impossibilité de l'accompagnement de la voix métallique, mais plutôt en raison de la nature même de l'histoire racontée. Dés les premières phrases, elle avait fait sombrer Prosper et ses amis dans une sorte d'assoupissement hypnotique, et ils ne sortirent de leur torpeur qu'au petit matin, cloués chacun à la même place, persuadés que la lecture du texte n'avait duré que quelques minutes.

Que dire du saisissement de frayeur qui les accabla, de cette émotion poignante qu'ils éprouvèrent en sortant du cauchemar des « Seigneurs

de la guerre » ?

Son histoire, une sorte de longue nouvelle ou du bref roman, représentait la suite et la fin de la trilogie, imaginée par Petit Loup et intitulée « La Mort, sa vie, son œuvre ». Son auteur ne cachait pas qu'il croyait passionnément à la doctrine de la réincarnation, à la chaîne d'infortunées vies successives, menant pas à pas la minuscule étincelle humaine vers la flamme froide de la non-existence, vers le lieu où l'humain ferait connaissance de son rôle dans l'espace vide et comprendrait enfin qu'une bonne vie n'est pas seulement la préparation pour une bonne mort, mais aussi l'entraînement pour les vie nouvelles qui l'attendent.

Les « Seigneurs de la guerre » les avaient fait souffrir de tout ce qui existe au monde, en transformant chacune de leurs plaies en blessure mortelle, comme s'ils étaient faits du cœur et de rien d'autre que du cœur.

Comme il était prévu, à leur sortie de la chambre, l'ordinateur diabolique de Watson effectua la destruction de la disquette, en la crachant avec mépris aux pieds de Prosper.

Sur son écran endormi ne resta que l'inscription :

« Mission accomplie ! »

Du texte de Petit Loup ils ne gardèrent que l'épigraphe que Prosper avait parvenu à transcrire, les paroles du penseur indien Swâmi Râmdâs :

« Les Enfers et les Cieux sont ici ; nous bâtissons nous-mêmes notre enfer et notre paradis. »

Rien au monde ne pouvait consoler Prosper à cause de la perte irrécouvrable des « Seigneurs de la guerre », sans lesquels les deux livres antérieurs de Petit Loup, « La forêt promise » et « Le labyrinthe », lui paraissaient mutilés, voir tronqués.

« Quel malheur ! murmura-t-il désespérément, en errant de son regard vide sur le visage de ses amis, abattus comme lui. Quel terrible malheur !

– Es-tu sûr que le maudit putois a effacé la disquette pour de bon ? demanda Ampère, en s'approchant de ses compagnons qui

s'efforçaient de le tenir à distance en raison de son exhalation tenace de l'urine animale.

– Suis-je sûr ! » dit Prosper en soupirant.

Il secoua une enveloppe et fit tomber sur la table du salon la disquette détruite qui se transforma instantanément en un petit tas de cendre.

« Le sauvage ne s'est pas seulement contenté de l'effacer, mais il s'est donné de la peine de la brûler !

– Peut-être pourrions-nous reconstituer son texte, en nous remémorant ? proposa Duc.

– Tu rêves ! rabroua Prosper, tout en fouillant dans ses poches avec fièvre. La seule chose que nous pourrions essayer, c'est de trouver l'internaute dont les coordonnées du site j'ai bien notées, dit-il en plantant le nez dans un bout de papier. « Multicoop-Modem », lut-il. Québec, Province Québec.

– L'idée est brillante ! s'enthousiasma Alpha.

– L'internaute qui nous a expédié le texte devrait disposer de son original, réfléchit Prosper à vive voix. Il nous faut donc à tout prix trouver cette personne.

– Il faudrait aller sur place, dit Duc.

– Je vole demain aux États-Unis, intervint Willi. Je pourrais revenir en Europe via Québec, pour y prendre ce petit malin à la gorge.

– C'est formidable ! se réjouirent Alpha et Inès.

– Si seul le texte est en question, il existe une manière d'agir beaucoup plus simple, s'immisça Yégor, un sourire malicieux aux lèvres. Il suffit de le dactylographier.

– À quoi penses-tu ? » demanda Prosper, l'air défiant.

En lui répondant, sans cesser de sourire avec malice, Yégor enfonça la main dans une poche sur sa poitrine et en sortit un tout petit magnétophone, l'un de nombreux et précieux cadeaux d'Inès.

« Ce joujou est capable d'enregistrer dix heures d'affilée, déclara-t-il

avec fierté.

– Veux-tu dire… que ? » bégaya Prosper.

En guise de réponse, Yégor déposa son engin avec solennité sur la cheminée et appuya sur l'une de ses touches.

« Les Enfers et les Cieux sont ici ! retentit dans le haut-parleur la voix métallique bien connue. Nous bâtissons nous-mêmes notre enfer et notre paradis. »

Le martèlement d'Hermasal leur parut plus beau que la plus belle chanson, et à la fin de cette première phrase tout le monde se jeta vers Yégor afin de l'étreindre avec reconnaissance. Ils se sentirent soulagés, en dépit de la cruauté du livre de Petit Loup, en portant un toast à l'honneur de Yégor dégourdi, qui, en cachette, essuya une larme, tandis que ses amis trinquaient.

Avant que les visiteurs ne se séparent de Sandrine et Prosper sur le palier de l'appartement, tout fut mis d'accord. Ravie, Inès accepta la tâche de dactylographier le manuscrit des « Seigneurs de la guerre ». Le rôle d'Ampère était de le multiplier et relier chez le maître relieur de Prosper. Malgré la sauvegarde du texte, Willi fut chargé de l'importante mission de faire un saut à Québec, après son séjour à New York, pour y trouver coûte que coûte le mystérieux expéditeur et obtenir la réponse à la question essentielle : qui et quand lui avait livré le manuscrit.

« Cela ne pouvait aucunement être notre malheureux Watson, dit Sandrine. Il était décapité une semaine avant l'émission.

– Je devrai rendre visite au docteur Pelt, marmonna Prosper. Il y a des questions à poser à cette tête.

– À la tête morte ! dit Inès en riant jaune.

– Cela ne pouvait pas être Watson », répéta Sandrine.

Saisie d'un étrange feu intérieur, les yeux fiévreux, braqués vers une chose invisible pour les autres, elle s'adressa à Willi :

« Il faut que tu reviennes avec le certificat de décès.

– De quel certificat s'agit-il ? demanda Willi, confus.

– De l’acte de décès de Petit Loup. L’as-tu jamais vu ?

– Non, avoua Willi.

– Y a-t-il parmi vous quelqu’un qui l’a vu ?

– Autant que je sache, personne.

– Mon petit doigt me dit que ce certificat n’existe nullement, dit Sandrine. Si c’était vrai, tout serait possible. Tu m’as bien compris : tout est possible !

– Mais, chère… s’opposa Willi.

– Ne reviens pas sans ce certificat ! s’écria Sandrine. Je voudrais le voir finalement de mes propres yeux ! »

Et elle claqua la porte sous le nez de ses amis.

« Elle doute que Petit Loup ne soit pas mort, chuchota Ampère à l’entrée de l’ascenseur.

– Tout est relatif, lui rétorqua Duc à mi-voix. Comme le défunt brave Robert disait l’autre jour : « La principale condition préalable de devenir immortel, c’est que tu meures auparavant. »

Au cours des semaines suivantes, les Robinsons dans la mansarde d’Alpha perdirent tout contact avec les autres membres de leur compagnie. Willi le Long était disparu sans laisser la moindre trace, après un coup de téléphone la veille de son vol de New York à Québec. Inès et Yégor séjournaient à l’Extrême-Orient, à la recherche des tapisseries orientales, très en vogue à Paris. Sandrine et Prosper s’étaient de nouveau isolés dans l’appartement de Sandrine, déclinant toutes les invitations de leurs amis, Sandrine probablement en était de méditation, un mégot de marihuana au coin des lèvres, et Prosper cloué devant le satanique ordinateur de Watson, qui aurait dû encore et encore déjouer toutes les tentatives du scientifique de dévoiler le secret des runes nordiques sur les disquettes verrouillées.

Puis, à l’heure où ils ne comptaient plus sur sa venue, une lettre recommandée de Willi arriva, avec l’indication qu’il envoie sa copie simultanément à Sandrine et à Prosper. En passant sous silence l’adresse de sa clinique en banlieue de Québec, Willi leur avait écrit le

jour de son hospitalisation en raison de la morsure envenimée du défunt officier anglais. La veille de ce jour, Willi avait accompli intégralement sa mission.

Les pompes funèbres « Tremblay et Fils », qui avaient effectué l'incinération de Petit Loup n'existaient plus, ainsi que les anciens propriétaires de cette entreprise. Monsieur Tremblay et ses deux fils avaient péri dans le grand incendie qui avait détruit de fond en comble leur salon funèbre avec toute leur documentation.

Willi avait pris la peine de visiter l'hôpital principal, la mairie et le palais de justice de la ville. Aucune de ces institutions ne disposait de moindre trace du certificat de décès de Marie-Loup Janvier. Un avocat local considérait que ledit monsieur Janvier juridiquement n'était pas mort.

Quant à la recherche du mystérieux expéditeur des *Seigneurs de la guerre*, Willi en a marqué des résultats beaucoup plus positifs. Monsieur Morrissette, le patron du site « Multicoop-Modem » cherche à développer dans la Vieille Ville de Québec une espèce de bureau de poste particulier, spécialisé pour toute sorte de communications transmises par Internet.

Monsieur Morrissette se rappelle bien le manuscrit des *Seigneurs de la guerre*, car ç'a été la première fois que quelqu'un lui avait expédié un envoi pareil. Le texte est arrivé de l'Europe par un courrier recommandé, incluant un mandat pécuniaire, destiné à couvrir tous les frais. Suivant la demande explicite de l'expéditeur, l'original a été détruit à la fin de sa transmission.

Monsieur Morrissette a été particulièrement surpris que le manuscrit eût été envoyé de Paris avec la demande ferme d'être retourné, vie Internet, à la capitale française. Cette extravagance sans pareil n'a pu inventer qu'un plaisantin qui ne savait que faire avec son argent. Monsieur Morrissette ne cesse de s'en étonner, grâce à quoi le nom et l'adresse de l'expéditeur sont toujours gravés dans sa mémoire.

Le nom : Janvier, Marie-Loup Janvier.

Le domicile : 9, rue Antoinette, 75018 Paris.

Curieux, monsieur Morrissette a parcouru le plan de Paris, le souvenir de son récent séjour en France. Dans la liste des rues, sous la première lettre de l'alphabet, il a déniché neuf Antoine et pas une seule

Antoinette.

À peine Alpha avait-elle lu à haute voix la lettre de Willi à Duc et Ampère que le téléphone sonna. Ce fut Sandrine dont la voix était étouffée par des pleurs.

« Avez-vous lu la lettre ? demanda-t-elle tout à trac, en manquant même de se présenter, bien qu'ils eussent perdu tout contact depuis des semaines. Avez-vous lu la lettre de Willi ?

– À l'instant, approuva Alpha, ayant peine à reconnaître sa voix frêle.

– Le numéro neuf, rue Antoinette ! dit Sandrine en sanglots. Savez-vous ce que cette adresse signifie ?

– L'adresse est vraisemblablement fausse. C'est une farce de plus de Watson, qui son âme repose en paix.

– Fausse u non, ça m'est égal ! répliqua Sandrine dans un cri. Neuf, rue Antoinette, sais-tu ce que ça signifie ?

– Aucune idée, avoua Alpha, tout en mettant en marche le haut-parleur de son téléphone pour que ses voisins puissent suivre la conversation. Veux-tu m'en expliquer ?

– Vers le milieu du troisième siècle, à l'endroit même où plus tard fut tracé la rue Antoinette, sur le versant méridional de Montmartre, Saint-Denis et ses compagnons avaient souffert le martyre. Ils y furent décapités. Devant le futur numéro neuf de la rue Antoinette, le premier évêque de Paris se releva, prit sa tête dans les mains et s'éloigna en direction du nord pour la laver dans une fontaine…

– Seigneur… bégaya Alpha.

– Comprends-tu ? s'écria Sandrine et fondit en larmes.

– Je ne comprends rien, avoua Alpha en échangeant avec Duc et Ampère un regard inquiet.

– Quoiqu'elle soit fausse, cette adresse n'a pas été choisie par hasard ! poursuivit Sandrine en sanglotant. Elle a une signification cachée. Elle veut dire que l'homme sans tête ne doive pas forcement être mort. Il pourrait être vivant.

– Saint-Denis ? demanda Alpha dans un sourire incrédule.

– Je m'en fous de Saint-Denis ! s'écria la jeune femme à l'autre bout de fil. Je parle de Petit Loup ! »

Les visages livides, Alpha, Duc et Ampère écoutèrent pendant quelques instants les sanglots qui résonnaient dans le haut-parleur, puis Alpha se mit à pleurer, elle aussi, en glissant le combiné dans la main de Duc.

« Passe-nous Prosper ! demanda celui-ci. Je veux parler à Prosper tout de suite ! »

Les sanglots dans le téléphone s'apaisèrent et s'éloignèrent, puis un bref bruit leur signala que Sandrine était en train de connecter la ligne téléphonique dans la dernière chambre.

« Docteur Breton, fit Prosper d'une voix morose.

– La fille est malade ! chuchota Duc. Nous devons la secourir sans tarder !

– Quelle fille ?

– Notre Sandrine, dit Duc.

– Nous avons tous besoin de secours, rétorqua la voix indifférente de Prosper. Je travaille. Que personne ne m'emmerde. »

Duc croisa son regard désespéré avec celui d'Ampère, avant de venir à une idée salvatrice.

« J'ai terminé encore un tableau de la collection du père de Petit Loup, dit-il en feignant la gaieté. Archipenko : Trois grâces. »

Au bout de quelques instants de silence, Prosper répondit à contrecœur :

« Appelle-moi dans une semaine. »

Et il raccrocha.

Une semaine plus tard, bien qu'il n'ait même pas commencé le travail sur le tableau mentionné, Duc téléphona avec crainte à l'appartement

de Sandrine. Très surpris, il remarqua immédiatement un grand changement dans la voix rayonnante de son ami.

« Prosper Breton ! À votre service !

– Comment va Sandrine ? demanda Duc.

– Jamais mieux, répondit Prosper. Nous nous portons comme un charme, tous les deux. Je t'attends demain matin à neuf heures sonnantes… »

Plié en deux au petit matin dans la mansarde d'Alpha, devant la neuvième version des Trois Grâces, d'Archipenko, Duc poussa enfin un soupir de soulagement. Le dessin à un crayon et au pastel lui paraissait valoir pleinement une si longue veillée. Il mettait en scène trois jeunes femmes replètes, à la poitrine ferme, qui se miraient l'une dans l'autre, plongées dans un rosâtre espace vide, trois sosies qui incarnaient l'immortalité, car il s'agissait en effet d'une seule fille, multipliée dans une glace invisible, armée ainsi de trois vies contre la menace de vieillissement et de mort.

Pour les rendre plus belles encore, semblables aux nymphes fluviales – ayant en vue les origines russes du peintre Archipenko – Duc avait muni chacune d'elles de six doigts sur les mains et les pieds, avant de se présenter à l'heure convenue chez Prosper.

Ce dernier était déjà prêt à sortir, vêtu trop chaudement, malgré le temps clément. Duc s'étonna de voir son apparence. Le visage bouffi pendant les dernières semaines, son ami avait beaucoup grossi. Il était d'un abord renfrogné, presque arrogant. Sans le faire entrer dans l'appartement, il parcourut le dessin de Duc d'un œil distrait, en murmurant quelque chose comme l'approbation. Il ne vint nullement à l'idée de compter les doigts des nymphes.

« Peux-tu me consacrer une heure ? demanda-t-il, les yeux soudain étrangement brillants.

– Volontiers, approuva Duc.

– Viens avec moi. Il faut que tu identifies quelqu'un.

– Identifier ? s'étonna Duc. Mais qui ?… »

Il ne reçut la réponse à sa question qu'à l'université de Paris, dans le

cabinet de l'ami et le collègue de Prosper, le docteur Pelt, dans une pièce entièrement vide, longue et étroite, aux murs revêtus d'une peinture verte à l'huile. Cette sinistre chambre était meublée uniquement d'une table de fer, peinte en blanc. À son milieu reposait un grand récipient en verre, dont la large ouverture était couverte de liège avec l'inscription décolorée 10 l, qui signifiait probablement que le bocal pourrait contenir dix litres d'un liquide, à condition que l'on n'y plonge pas une tête humaine.

En avisant la tête de Watson dans le formol, les deux amis restèrent bouche bée. L'assistante du docteur Pelt, qui les avait fait entrer dans la salle, attribua la pâleur de leur visage au manque d'accoutumance à cette sorte de spectacle macabre. Elle s'empressa de les laisser seuls, en balbutiant une excuse, dans la peur qu'ils ne vomissent sur son manteau blanc flambant neuf.

La jeune femme avait tort. La vraie raison de la stupeur et de l'agitation de Prosper et de Duc n'était aucunement la présence de la tête décapitée dans la solution formique, mais plutôt les traits de son visage qui nageait dans la lumière froide d'une fenêtre mansardée. Watson ressemblait comme un jumeau au triste songeur, au noyé de Duc, qui faisait des clins d'œil sur sa copie du *Cerveau de l'enfant*.

« Tu l'as fait exprès, dit Prosper en grinçant des dents. Tu as emprunté les traits de Watson pour te jouer de moi.

– Je te jure que non, nia Duc sur un ton pleurard. Seule Alpha a vu sa tête de près dans le métro. Alpha affirme que ses yeux ont été bleus.

– Dans le fond, tous les yeux humains sont noirs, dit Prosper, faisant la moue. Quoique ceux de Watson fussent bleus, ils pouvaient changer de couleur après son décès.

– À part cela, celui-ci n'a pas de moustache comme l'autre sur le tableau, ajouta Duc, cherchant une nouvelle justification.

– La moustache, on lui pouvait en raser, dit Prosper, en se hérissant de nouveau. Les moustaches sont sans importance pour l'étude du cerveau. »

Pendant qu'ils discutaient, Watson les regardait tranquillement comme s'il était vivant : de l'œil gauche, il dévisageait Prosper, et l'œil droit il fixait sur Duc. Pendant ce temps, le vent roulait quelques nuages au-dessus de la fenêtre au plafond, projetant leurs ombres sur le visage

blême dans le bocal, les ombres qui firent revivre le masque mortuaire. Duc et Prosper pouvaient jurer que la tête bougeait dans le formol, que ses lèvres vidées de sang remuaient, comme si elles s'apprêtaient à dire quelque chose. Peut-être tout cela était-ce un jeux grotesque d'ombres et de lumière, mais, au nouvel assaut des nuages, les lèvres de Watson s'ouvrirent en apparence, pour prononcer à la manière typique des sourds-muets une courte frase inaudible qui dressa les cheveux sur la tête de nos amis.

Ayant vidé le deuxième verre de cognac dans un bistrot avoisinant, Prosper sortit de la poche un bout de papier et un crayon. Les doigts tremblants, il déchira le papier en deux morceaux égaux et posa une moitié sur la table en face de Duc. Il commanda un nouveau cognac, bien qu'il fût déjà pris de boisson. Il griffonna quelques mots sur son bout de papier, tout en le cachant de sa main libre.

« Tu écriras, toi aussi, ce que tu crois avoir lu sur ses lèvres », dit-il d'une voix cassée, puis il plia son papier en quatre et passa le crayon à Duc.

Duc vida son verre d'un trait, souffla et entreprit l'exécution de l'ordre. Il mit à l'abri de la main le bout de papier pour en écrire quelques mots. Lui aussi, il le plia en quatre avec beaucoup de soin.

En hésitant, ils échangèrent leur morceau de papier, puis, craintifs, ils les déplièrent et pâlirent encore plus qu'au moment où ils avaient vu la tête de Watson pour la première fois. Le papier de Duc dans les mains de Prosper portait la même inscription que celui de Prosper en possession de Duc :

« 9, rue Antoinette ! »

« C'est notre subconscient qui se moque de nous, balbutia Prosper, la langue pâteuse. Cette histoire de Sandrine du saint qui se balade avec sa tête tranchée nous a fait tous tourner en bourrique. »

En observant son ami à l'autre bout de la table, bien qu'il fût accoutumé à l'alcool, Duc voyait son visage dédoublé, l'un plus clair et l'autre plus sombre. Après une brève hésitation, il décida de s'adresser au plus sombre.

« Comme le brave Robert disait l'autre jour : « Le corps de l'homme pourrit après la mort, et son esprit parfois sa vie durant. »

La sombre image de Prosper leva son verre et prononça la phrase qui allait terrifier Duc plus que tout ce qu'il avait vécu au long de cette journée.

« Nous ferons revivre Petit Loup, chuchota-t-il.

– Comment ? bredouilla Duc.

– Il continuera à vivre à travers son enfant, dit Prosper. À la place de Petit Loup, nous aurons son héritier.

– Et si tu rentrais chez toi, l'interrompit Duc, pour que tu prennes une douche et piques un roupillon ?

– Penses-tu que je suis ivre ?

– Je croyais que Petit Loup fût sans enfants, répliqua Duc d'un ton doux et patient.

– S'il ne les avait pas, il les aura ! s'exclama Prosper d'une voix déformée, stridente, presque féminine. Nous lui ferons un enfant !

– Comment envisages-tu d'atteindre ce but ? demanda Duc, soudain complètement dégrisé devant l'image de son ami fêlé.

– Jure-moi sur ton honneur que tu garderas ce secret », chuchota Prosper.

Il sourit, quoique ses yeux fussent pleins de larmes.

« Quel secret ?

– Le mien et celui de Sandrine. Prête-moi serment.

– Je te jure… »

Prosper le dévisageait toujours avec soupçon.

« Je vais me confesser, bien que peut-être tu ne le mérites pas », marmonna-t-il enfin.

Et il commença u lui confier son secret, dont la folie désespérée surpassait tout ce que Duc pouvait imaginer, tout ce que, sa vie durant, il avait vu dans les pires des cauchemars. Il s'exprimait

lentement et à mi-voix, en pesant chacune de ses paroles. Au bout de la dernière phrase, il se leva et sortit du bistrot sans au revoir, laissant Duc à la table, pétrifié, jeté dans l'épouvante et émerveillé à la fois.

Étant entré dans la station du métro Duroc, Duc sursauta à la vue du panneau désignant la direction nord qu'il devait emprunter pour se rendre dans la mansarde d'Alpha.

La direction : Saint-Denis – Basilique ! ! !

Une fois arrivé chez les Kreitmann, toujours pâle comme un linge, il se retira tout de suite dans sa petite pièce vitrée, suivi d'Ampère aussi blême que lui. À l'irruption d'Ampère dans la véranda, il répondit en arrachant de sa bouche la prothèse dentaire pour la jeter dans un verre d'eau. C'était le signe certain qu'il n'avait aucune envie d'une conversation quelconque, le geste qui n'ébranla guère Ampère.

« Est-ce vrai ? » demanda Ampère d'une voix sourde.

Au lieu de répondre, Duc fronça ses lèvres édentées.

« Est-ce vrai ? chuchota Ampère, s'approchant tout près de son visage.

– Je n'ai aucune idée de quoi tu parles, nasilla Duc, ayant dissimulé son regard.

– Je parle de Prosper, gronda Ampère, en lui attrapant les revers de la veste. Est-ce vrai ?

– Prosper… s'est confié… à toi aussi ?

– Oui, mentit Ampère sans sourciller. Hier.

– Ah ! fit Duc avec un sourire défiant.

– Et ils se promènent bras dessus, bras dessous avec la poussette d'enfant vide !

– Sérieusement ? fit Duc », toujours souriant.

Il tourna le dos à Ampère et sortit un tableau de derrière d'une commode, le dernier qu'il avait entamé, comme s'il savait… comme s'il savait en avance…

Il le leva à la hauteur de son bouc et fit un pas vers Ampère, en lui découvrant ainsi le contenu de la toile. C'était un fœtus humain de deux ou trois mois, avec une énorme tête ovoïde sur un cou bovin, qui planait dans une bulle rose, en apparence étranglé par son propre cordon ombilical, pareil à un serpent tendineux sans écailles.

Lorsque Duc proféra une fois de plus les paroles de son croque-mort, Robert, sa barbiche, tel un pinceau, remua vivement sur la peinture fraîche au bord du tableau :

« Comme le cher Robert disait l'autre jours : « Méfie-toi de la vie, elle implique le danger de mort. Celui qui s'aventure dans la vie est condamné à mort inéluctable. »

CHAPITRE NEUVIÈME

DANGER DE VIE

Pour dévoiler le secret de Prosper, il nous semble nécessaire de rebrousser chemin dans le temps et nous rendre de nouveau au quatrième étage du vieil immeuble en pierre de taille sur l'avenue de Saxe. Deux semaines avant la confession de Prosper faite à Duc, deux semaines avant l'achat de la voiture d'enfant, lors d'une soirée morose d'hiver, nous retrouvons Sandrine dans la pénombre de son salon, en train de trier son courrier, tout en dégustant à petites gorgées un verre de cherry.

Le verso de la dernière des lettres portait le nom du docteur Gaspar, son voisin du septième étage, le dermatologue qui lui envoyait ainsi le résultat de l'examen du sang de Willi le Long. Ayant parcouru son diagnostic, Sandrine ôta les lunettes de son triste nez, essuya une larme, but son cherry d'un trait et jeta avec violence son verre dans la cheminée.

Ce n'est qu'alors qu'elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule dans la pièce sombre. Silencieux, les pas feutrés, Prosper s'était approché d'elle de dos, serrant sur la poitrine les trois livres de Petit Loup, reliés dans le cuir noir. Sans mot souffler, Sandrine lui glissa dans la main la lettre du docteur Gaspar et fixa son regard sur les doigts de son ami, devenus subitement contractés et tout blancs.

« Penses-tu que Willi soit au courant ? » demanda-t-elle en fondant en larmes.

En guise de réponse, Prosper leva les épaules.

« Nous devons tendre la perche à Willi à tout prix ! dit Sandrine en sanglots. Nous devons faire échec à la maladie avant qu'elle ne s'éveille !

– De quelle manière ?

– Par tous les moyens que la médecine connaît.

– Hélas ! En luttant pour sa survie, la maladie exprime la même logique, égoïste et brutale, comme la santé. Quant au sida, nous pourrions la nommer la reine des maladies.

– Willi n'a pas de sida ! dit Sandrine dans un cri étouffé. Tout ce que le docteur Gaspar a constaté, c'est que son sang serait séropositif, ce que ne signifie point que la maladie s'est éveillée !

– Le sida, reine des maladies, rétorqua Prosper, le sida tente de nous empêcher d'aboutir au nombre crucial de dix milliards de créatures humaines. Ce virus situé entre la mort et la vie est incapable d'accroître sans aide de la cellule vivante, qu'il tâche de conquérir, de forcer à faire fausse route, à produire ses sosies…

– C'est comme si je lisais Petit Loup !… »

Prosper poursuivit, en faisant semblant de ne rien avoir entendu.

« Je te rappelle Copernic : « Ce n'est pas le Soleil qui tourne autour de la Terre, mais la Terre autour du Soleil. » Nous pourrions en ajouter : Ce n'est pas la mort qui tourne autour de la vie, mais la vie autour de la mort…

– Comme si je lisais Petit Loup !

– Je le lis pour de bon et je ne m'arrêterai pas avant de le digérer. Notre ami défunt a pressenti bien de choses…

– Pourquoi le traites-tu de défunt ? l'interrompit Sandrine. Je te défends de l'appeler ainsi ! s'écria-t-elle, en avalant les larmes. Tu as lu la lettre de Willi, il n'y a aucune trace de certificat de son décès !

– Tu l'aimes toujours ? » demanda Prosper, essuyant les verres de ses lunettes sur lesquels scintillaient les reflets du feu de la cheminée.

En guise de réponse, Sandrine enfonça le visage dans les mains.

« Je l'aime toujours, moi aussi, dit Prosper. Nous pourrions peut-être unir ces deux amours. Le poète, ne disait-il pas par hasard : « On ne ferait pas une divinité de l'amour s'il n'opérait pas souvent des miracles. » Il y a une chose que je ne cesse de déplorer, le fait que ni

toi ni moi n’avons pas eu son enfant.

– Tu te moques de moi ! s’exclama Sandrine, de nouveau en pleurs. Tu es parfaitement au courant que je ne peux pas avoir d’enfants !

– Vraiment ? » dit Prosper, un sourire étrange aux lèvres.

Pendant qu’elle l’écoutait, blottie dans son fauteuil, le visage enfoncé toujours dans les mains, ses maigres épaules tremblaient de moins en moins et, lorsqu’elle eut pris le courage de lever la tête et de le regarder tout droit dans les yeux, son visage devint complètement transformé, éclairé par un feu intérieur, rajeuni de dix ans.

« D’accord, chuchota-t-elle, radieuse. J’accepte.

– À la grâce de Dieu ! fit Prosper.

– Tu ne penses pas que nous nous mêlons un peu trop à son affaire ? répliqua Sandrine, avec un sourire craintif.

– Le Bon Dieu avait inventé les mères et les pères puisqu’il ne pouvait se rendre personnellement en tout lieu où la vie éclorait, dit Prosper en lui faisant un clin d’œil complice.

– Quand ? demanda Sandrine.

– C’est à toi de décider.

– Demain ?

– Si le moment est propice.

– Il ne pourrait être plus opportun. Je suis en pleine période d’ovulation.

– As-tu tout ce qui est nécessaire ?

– J’en ai. Je téléphonerai à Andréa demain matin. Elle ne me refusera pas cette faveur.

– J’aurai besoin d’une glacière.

– Tu la trouveras dans la cuisine.

– On aura aussi besoin d'un microscope. J'en ai trois dans mon laboratoire.

– Combien de temps faut-il pour que ça… décongèle ?

– Autant que pour n'importe quel bifteck.

– Cette plaisanterie est d'un goût douteux, Prosper.

– Pardonne-moi. J'ai voulu dire, deux ou trois heures.

– En ce cas-là, si tu apportais ton éprouvette demain matin, tout serait prêt à la fin de l'après-midi. À condition qu'Andréa ne soit pas de garde à sa clinique.

– Appelle-la tout de suite. Invente une explication quelconque.

– Doctoresse Pauchet, s'il vous plaît… Doctoresse Jeancart… Andréa ? Sandrine à l'appareil. Il me faut ton coup de main… Demain, si s'est possible. Je t'expliquerai tout… Ça roule ! À dix-neuf heures trente. Bisou, chérie !…

– Elle accepte ?

– Elle arrive à sept heures et demie.

– Comment lui expliqueras-tu ?

– Très simplement. Je lui dirai que je rends service à une patiente dont les ovaires étaient enlevés.

– Est-ce douloureux ?

– Pas du tut, sous l'anesthésie locale. Un jeu d'enfant, pour un médecin avec l'expérience d'Andréa. Il suffit d'avoir le coup d'œil et le tour de main. Un ovule mûr ressemble à une petite ampoule, prête à exploser, pas plus grande qu'un ou deux millimètres. Tu l'approches avec ta pince à biopsie et tu le décroches de la paroi. À ton tour, tu seras aussi anesthésié. Ne t'inquiète pas, tu n'en feras pas les frais.

– Que Die me garde des souffrances physiques…

– L'idée est à toi.

– C’est juste, approuva Prosper.

– Ne me dis pas que tu te repens déjà ?

– Je ne regrette rien, fit Prosper, les dents serrées.

Prosper passa cette nuit dans son studio, et Sandrine, pelotonnée sur un canapé de son salon, les yeux fixés sur la cheminée éteinte.

Le lendemain, sur le midi, Prosper revint chargé d’une glacière et d’un paquet. Les visages blêmes, au lieu de se saluer, ils échangèrent un sourire pincé. Sans mot dire, Sandrine l’emmena tout droit dans son cabinet. Là, sur une table en métal, ils ouvrirent la glacière. Ils en sortirent une éprouvette embuée, dont le contenu était invisible. Ils la déposèrent sur un support spécial que Sandrine y avait préalablement installé.

Pendant que Prosper déballait son paquet, pour en sortir un microscope, Sandrine, très bouleversée, dévorait des yeux l’éprouvette dont l’intérieur était encre invisible.

« Elle va décongeler avant la soirée, dit Prosper.

– Es-tu sûr ?

– Parfaitement. »

Ce furent les premières paroles qu’ils échangèrent depuis l’entrée de Prosper dans l’appartement. Ce furent aussi les derniers mots qu’ils prononcèrent jusqu’à la fin de l’après-midi, Prosper enfermé en tête-à-tête avec Hermasal dans la « dernière chambre », et Sandrine, blottie dans le salon, le livre de Petit Loup, *Labyrinthe,* posé sur les genoux. De temps à autre, trois fois de suite, elle dressa l’oreille en direction de la pièce où Prosper luttait en vain contre la machine de Watson. En s’assurant qu’aucun bruit ne parvenait de là, elle se leva et, sur la pointe des pieds, alla jusqu’à la porte entrouverte de son cabinet pour y jeter un œil sur l’éprouvette, exposée à la chaleur d’une lampe. La quatrième fois, elle s’enhardit d’y entrer et de s’approcher du fameux tube de verre, afin de le sortir de son support-berceau avec la tendresse infinie et le serrer contre son sein.

Trois bruits quasi simultanés l’obligèrent à remettre l’éprouvette en hâte sur son support : la sonnerie à l’entrée de l’appartement, le claquement de la porte de la chambre de Prosper et les jurons de ce

dernier.

« Dans ces conditions, on ne peut pas travailler ! cria-t-il en colère. Ce satané bâtard surréaliste du tableau de Duc ne cesse pas de me faire des clins d'œil !

– Ouvre la porte à Andréa », l'interrompit Sandrine.

Sur le palier, devant l'ascenseur, l'attendait une jeune femme essoufflée, vêtue d'un manteau bleu décoloré, avec un masque de coton pendu au cou, au-dessus d'un tablier de chirurgienne, taché de sang, par-dessus lequel elle avait jeté avec négligence un précieux manteau de vison.

« Doctoresse Bortoli, se présenta-t-elle d'une voix de femme hommasse, qui dénotait une grande fumeuse. La collègue de madame Jeancart.

– Docteur Breton, répliqua Prosper sur le chemin du cabinet de Sandrine.

– J'ai entendu parler de vous », dit la jeune femme, un sourire distrait aux lèvres, avant de lui fermer sous le nez la porte du cabinet.

Prosper s'empressa de s'installer dans le salon, devant la cheminée dite magique, qui liait les deux pièces voisines et qui, d'une manière bizarre, comme une sorte de haut-parleur, transmettait et amplifiait tous les sons émis dans le cabinet. Dès qu'il fut assis sur le tapis, dans le cœur de la cheminée bourdonna la voix gutturale de madame Bortoli :

« Un produit canadien, deux fois plus rapide que celui dont tu te sers. Je t'offrirai une fiole. »

En réponse à cette louange des anesthésiques canadiens, dans la cheminée se fit entendre un gémissement.

« Détends-toi, chère… Tu ne sentiras rien… Comme ça, très bien… Je l'ai dans le champ de vision… Une véritable beauté ! Maintenant, cela va te faire un peu de mal, un tout petit peu, comme si un moustique te piquait… »

La piqûre de moustique annoncée produisit dans la gorge de cheminée un nouveau gémissement.

« C'est terminé ! résonna en même temps la voix de la femme hommasse. Je l'ai, chère. C'est une chance que l'on attrape dès le premier coup. En guise de récompense, tu m'offriras un café et me permettras d'allumer une cigarette. J'aimerais voir ta patiente, bien que je n'aie pas de temps à profusion. Un sale cas m'attend à la clinique. Si on n'applique pas la césarienne à la fille dans la soirée, on risque de perdre l'enfant et même peut-être sa mère. »

Les dernières paroles de madame Bortoli furent le signal pour Prosper de s'élancer vers le téléphone afin de débrancher sa prise derrière une commode, puis de se précipiter dans la salle d'attente pour s'y mettre à frapper sur la porte du cabinet. Sitôt que la jeune femme l'eut entrouverte, Prosper, hors d'haleine, l'informa qu'à l'instant quelqu'un avait demandé la doctoresse Bortoli de regagner sa clinique d'urgence à cause d'une patiente dont l'état s'aggravait brusquement.

« Mon portable a crevé ! Où est votre téléphone ? s'écria Bortoli en courant vers le salon. La communication est coupée ! gémit-elle, affolée, dans le combiné.

– L'appareil a marché normalement tout à l'heure, expliqua Prosper.

– Merde ! J'ai pressenti que les choses allaient tourner au vinaigre ! continua à crier Mme Bortoli. Encore en cas mortel, et je me jetterai dans la Seine ! »

Ce serment aux lèvres, elle jeta son vison sur les épaules et sortit en courant de l'appartement.

Au lieu de l'accompagner, Prosper fit irruption dans le cabinet de Sandrine, où il la trouva assise sur le bord de sa chaise de gynécologue.

« Où est notre beauté ? » demanda-t-il, le souffle perdu.

Le visage crispé et rayonnant à la fois, Sandrine leva le bras avec peine et le tendit vers la table, où, à côté de l'éprouvette et du microscope, scintillait un petit récipient, couvert d'un morceau de gaze.

Le demi-masque protecteur sur la bouche et les gants stérilisés aux mains, Prosper endossa un manteau blanc et s'installa à la table, en cachant ainsi à la vue de Sandrine tous les objets devant lui.

« Nous n’avons pas de temps à perdre, murmura-t-il, saisi de fièvre.

– Penses-tu pouvoir y arriver ? demanda Sandrine d’une petite voix, en posant les pieds nus sur le sol pour l’approcher de dos.

– J’espère ! répondit Prosper avec un petit rire sous son demi-masque. J’en ai fait trente-six fois avec des animaux.

– Ici, il ne s’agit pas d’animaux, marmonna Sandrine.

– Ils se jettent eux-mêmes dans l’étreinte, l’un et l’autre, dit Prosper. La sexualité fait la pluie et le beau temps depuis la création du monde. »

Admirative, Sandrine couvait des yeux ses longs doigts féminins qui, sans la moindre hésitation, maniaient les fragiles instruments sous le microscope, en stimulant les fiançailles des particules invisibles à l’œil nu.

Les fiançailles ou les noces ? se demanda-t-elle.

« Tu te trompes si tu vois là une fête de mariage, bougonna Prosper sous son masque, comme s’il lisait ses pensées. Ici il n’y a pas d’amour. La vie débute dans des conditions de rivalité impitoyable. Cette nuit aura lieu ici un vrai carnage, un véritable fratricide. Notre Caïn de spermatozoïde va laisser mourir sans pitié une foule d’Abel.

« Ferme-la ! chuchota Sandrine. C’est n’est pas le moment propice à ce genre de réflexions ! »

Un silence pesant s’installa alors, interrompu juste par des halètements de Prosper. Cinq minutes plus tard, il se dressa brusquement et ôta son demi-masque, poussant un soupir de soulagement.

« Ça y est, dit-il. Le boulot est fait et il ne nous reste rien d’autre que de nous armer de patience.

– Combien ?… Trois semaines ?

– Disons, quatre. Il faut leur donner un peu de temps, afin de devenir assez costauds pour le déménagement périlleux qui les attend. La lampe doit rester allumée sans cesse, elle remplacera la couveuse. »

À peine Prosper s'était-il levé que Sandrine, tremblant, occupa sa place à la table, en collant l'œil contre l'objectif du microscope.

« Il faudrait lui donner un nom, murmura-t-elle.

– Ne trouves-tu pas que ce serait un peu prématuré ? demanda Prosper en riant avec nervosité.

– Au cas où les choses se mettent à mal tourner, expliqua Sandrine à voix basse. Dans la patrie de sa mère, on croyait que les mort-nés se transformaient en vampires.

– Une croyance païenne, gronda Prosper. Mais, si tu insistes, appelons-le Junior.

– Junior ! s'enflamma Sandrine, levant vers Prosper les yeux radieux. Ça sonne très bien. Marie-Loup Junior !

– J'ai voulu dire : Petit Loup Junior.

– C'est mieux ! P. L. Junior !

– J'ai voulu dire : Louveteau. Ou Petite Louve.

– Louveteau ! Petite Louve ! C'est mieux encore !

– D'accord. Qu'il soit Louveteau.

– Que Dieu le garde, notre Louveteau !…

Ils se séparèrent dans le salon, car chacun s'empressait de rester tout seul. Sandrine se retira dans sa salle de bain, et Prosper dans la solitude de la dernière chambre, où l'ordinateur de Watson somnolait, ainsi que le noyé sur la copie du Cerveau de l'enfant, gardant pour une fois les deux yeux fermés.

L'esprit de Prosper était occupé sans arrêt de l'éprouvette dans le cabinet de Sandrine, exposée à chaleur régnant dans les entrailles humaines. N'arrivant pas à chasser cette image-fantôme durant plus d'une heure, il céda à cette tentation. Il se déchaussa, ouvrit la porte avec prudence et se dirigea à travers l'obscurité d'un couloir et du salon vers le cabinet.

En retenant la respiration, il s'approcha de sa porte, déjà entrouverte.

Observée de dos devant une lampe dans la pénombre de la pièce, vêtue d'une longue chemise de nuit transparente, Sandrine ressemblait à une sorte de fœtus humain, enfermé dans son placenta de soie blanche. À travers ce tissu, Prosper distingua chaque détail de son corps, les épaules pointues fuyant en arrière, les bras légèrement pliés dans les coudes, posés sur ses hanches chétives d'enfant, et les tristes fesses pendues sur les cuisses plus maigres encore.

Le cœur de Prosper se serra. À peine avait-il essayé de reculer sans bruit dans la salle d'attente que Sandrine se tourna vers lui. Son visage, cerné de longs cheveux décoiffés, représentai l'opposé même de son corps laid de garçonnet, ce visage éclairé de l'intérieur par une obstination joyeuse, en rayonnant l'orgueil et l'allègre force féminine.

Ses petits seins en poire palpitaient sous sa chemise lorsqu'elle dit d'une voix un peu essoufflée :

« Il vit, vit, vit !… »

Tout en gardant le silence, Prosper se pencha sur le microscope et jeta un regard sur le petit monde humide sous la lentille. Ce bref coup d'œil lui était tout à fait suffisant pour se rendre compte que les mots de Sandrine avaient été véridiques.

« Tu m'espionnes ? dit-elle derrière son dos.

– Pour le moment, il n'appartient qu'à toi, marmonna Prosper en se dressant. Mais, dans quelques semaines, tu devras consentir à le partager à égalité avec moi.

– Je lui ai donné mon corps pour qu'il le mange, murmura Sandrine.

– Et moi, je lui donnerai mon sang pour qu'il le boive », rétorqua Prosper.

Ayant prononcé ces paroles, ils se quittèrent à la sortie du cabinet. Les jours suivants ils s'y réunissaient tous les soirs, au moment où l'horloge murale commençait à battre neuf heures. Le dernier coup de pendule était toujours pour eux le signal de pénétrer ensemble dans la pénombre de la pièce, pour se courber, l'un après l'autre, devant le microscope, au-dessous de la lampe bienfaisante. La priorité de ce geste changeait tous les soirs, en échéant tantôt à Sandrine et tantôt à Prosper. Après avoir accompli ce rituel comme devant un autel, ils

veillaient dans cette chambre jusqu'à minuit comme s'ils faisaient une prière, et ils se séparaient alors, en échangeant à peine quelques mots sans importance.

Un soir, à la fin de la quatrième semaine, la priorité se trouvait du côté de Prosper. Lorsqu'il eut quitté enfin l'objectif du microscope, il se leva et serra Sandrine dans ses bras pour lui glisser à l'oreille :

« Le moment a sonné !... »

Sandrine se hâta de s'incliner, elle aussi, devant le contenu de l'éprouvette, devant un informe caillot de glaire, à peine plus grand que trois ou quatre millimètres, qui répandait une lueur trouble sous la lentille.

« Il ressemble à une galaxie en formation, murmura-t-elle.

– Oui, c'est une galaxie, approuva Prosper. L'homme ne fait qu'Un avec l'univers.

– Demain ? » demanda Sandrine, en se dressant pour le regarder les yeux dans les yeux.

Il affirma en clignotant les paupières larmoyantes.

« Pourquoi pas cette nuit ? demanda la jeune femme.

– Pourquoi pas, fit Prosper avec un sourire complice.

– Pourquoi pas ce soir ?

– Pourquoi pas.

– Alors, déshabille-toi.

– À votre service, docteur.

– Tu peux garder ta culotte. Je n'ai pas su pas que tu portes le linge de corps féminin.

– Depuis peu de temps. Il est très agréable.

– Allonge-toi ici.

– J’ai honte de lever mes jambes comme une tante.

– Personne ne te demande de les lever. Il est important que tu te décontractes le plus possible.

– J’ai honte…

– Andréa m’a laissé une « canadienne ». Son effet serait deux fois plus rapide que celui des nôtres.

– Quel… endroit as-tu choisi ?

– Le nombril.

– Ça va me faire souffrir.

– Tu ne sentiras rien.

– Pourquoi justement le nombril ?

– La cicatrice y sera invisible.

– Aïe ! Ça me fait mal !

– C’est terminé. Détends-toi et ferme les yeux si tu as peur.

– Je n’ai pas peur. Je n’ai nullement peur.

– Nous allons attendre encore cinq minutes. C’est un vrai miracle, cet anesthésique canadien.

– Je sens des fourmillements.

– C’est un bon signe.

– Tu chauffes tes instruments ?

– Depuis quelques instants. Je ne veux pas m’exposer au moindre risque.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

– Une sorte d’endoscope.

– Qu’envisages-tu de faire avec ce truc ?

– Tout va aller pour le mieux si tu fermes les yeux.

– Je n’en veux pas. Je préfère regarder.

– Es-tu sûr ?

– Je veux voir chaque détail.

– Tu ne verras rien, à part ton nombril.

– J’adore le contempler.

– Je te connais bien. Tu te prends pour le nombril du monde. Pour te soigner, maintenant je vais te faire saigner un peu.

– Vas-y.

– Tu devras me donner un coup de main. Retiens ça. Tiens-le bien droit pendant que je fais l’incision.

– À votre service, doctoresse.

– Sens-tu quelque chose ?

– Je me porte comme un chêne.

– Ne bouge pas. On va jouer au spéléologue. Je descends dans la grotte.

– Tu vas me décrire ses beautés.

– D’abord, une petite ouverture dans le péritoine.

– Tu y es ?

– J’y suis.

– Que vois-tu ?

– Pour le moment, seulement l’estomac, au-dessous des côtes gauches. Je descends entre lui et le foie. Je devrais dénicher le duodénum pour arriver au côlon ascendant…

– Attention. Ne t’égare pas.

– Un peu de calme… Nous arrivons enfin à notre destination.

– Où es-tu et que fais-tu ?

– J’ai écarté le jéjunum et l’iléon. Je vais coller notre voyageur sur la membrane de ton abdomen.

– Essaie de trouver un bon endroit.

– Ne t'inquiètes pas. Tout endroit est bon pour notre petit vampire, à la condition qu’il y ait du sang frais.

– Sandrine, je n’apprécie pas ce surnom.

– Comment l’appeler ?

– Nous lui avons trouvé un beau prénom.

– Ah, d’après Petit Loup ! Louveteau ! L’espère que tu seras pour lui une bonne mère, dis Sandrine en souriant.

– J’en ferai de mon mieux, promit Prosper, l’air sérieux.

– Ne bouge pas. Maintenant, je vais pondre mon ovule.

– J ne respire pas…

– C’est terminé !

– Je veux savoir quelle place tu as choisi.

– Une belle place sur la membrane arrière de l’abdomen. À présent, nous allons lui dire « bonne chance, Louveteau » et nous le laisserons tranquille pour qu’il lutte tout seul pour sa peau. La mission est accomplie, m’sieur-dame. Je sors de la grotte.

– J’ai envie de faire pipi.

– N’agis pas par caprice comme une femme enceinte.

– Je suis enceinte.

– Fiche-lui la paix pendant quelques minutes pour qu'il jette des racines.

– Penses-tu qu'il va s'implanter tout de suite ?

– C'est l'ordre naturel des choses.

– Je voudrais savoir comment il se débrouillera.

– Comme n'importe quel embryon. Telle une tique, il se collera contre la membrane. Il y plantera ses vaisseaux capillaires, il commencera à sucer, à tricoter son placenta et à tresser son cordon ombilical. Le principe est le même que dans l'utérus, j'ai eu nombre de cas de grossesses extra-utérines.

– J'espère que cela ne me causera pas de douleur ?

– Aucune.

– Es-tu sûre, sûre ?

– Tes intestins s'écarteront, laissant place au fruit. Tu digéreras normalement jusqu'à la fin. À ce moment-là, c'est moi qui entrerai en scène. La seule chose qui te menace, c'est de t'engraisser de quelques kilos. Tu n'auras plus tes bonbons au miel. Je m'occuperai de ta nourriture.

– Je voudrais que tu m'apprennes à tricoter.

– À quoi bon ?

– Je voudrais lui faire un bonnet et les chaussettes de laine.

– Pauvre Prosper, tu es retombé en enfance !

– J'achèterai de la laine blanche. Une fois appris à tricoter, je lui ferai un petit bonnet et les petites chaussettes.

– Pourquoi précisément la laine blanche ?

– Pour que je ne doive pas choisir entre les inévitables bleue et rose.

– D'accord, nous achèterons de la laine blanche. Je t'apprendrai à

tricoter. Tu lui feras le bonnet et les chaussettes.

– Nous achèterons aussi un berceau et une poussette.

– Touche du bois. Dans le pays de la mère de Petit Loup, la poussette ne s'achète qu'après l'accouchement.

– Je m'en fous de ces croyances païennes. Je prendrai six mois de congés non payés. Je m'installerai à la campagne. Je veux que mon enfant naisse en parfaite santé.

– De quel droit l'appelles-tu « ton enfant », sachant pourtant bien qu'il n'appartienne pas uniquement à toi ?

– Je le porte dans mon corps.

– C'est notre enfant commun !

– Je le nourris de mon sang !

– C'est l'enfant de Petit Loup ! s'écria Sandrine.

Cette conversation extravagante avait eu lieu une semaine avant la visite que Prosper et Duc rendirent à la tête de Watson, plongée dans le formol, dans le laboratoire du docteur Pelt, une semaine auparavant la confession de Prosper devant son ami, effrayé et émerveillé.

« La folie ? » s'était demandé Duc, à cette occasion.

Nous nous posons une question analogue :

La folie ? La folie à deux ?

Tout porte à croire que Prosper avait été en possession d'une éprouvette contenant le sperme congelé de Petit Loup, décédé à Québec. Nous n'avons aucune explication de la présence de cette éprouvette dans le congélateur du docteur Breton. Elle y aurait pu reposer tranquillement au long de plusieurs années ou décennies si Prosper n'avait pas venu à la folle idée de la décongeler pour s'en servir dans une entreprise inimaginable avec la complicité de son amie Sandrine Jeancart.

La décongélation du sperme et sa pose dans un ovule mûr de Sandrine, dans le but d'une procréation assistée, aurait présenté un

acte tout à fait innocent si, quatre semaines plus tard, l'embryon n'était pas implanté dans la cavité abdominale de Prosper avec l'intention de provoquer une grossesse normale, afin de mettre au monde un petit être humain dont le père avait été mort pour de bon et la mère morte en tant que femme féconde.

Cet acte insensé, Ampère et Duc l'avaient qualifié de l'arrachement de la vie du sein de la mort. En plus, pour eux, ce complot contre la nature était en fait la conception à trois, à l'image de leur amour à trois. L'amour de Prosper et de Petit Loup, qu'ils cachaient l'un de l'autre. L'attachement de Sandrine qui aimait les deux hommes. L'amour de Petit Loup pour une femme et un homme, ainsi que l'amour de Prosper qui chérissait un homme et une femme à la fois.

Nous nous demandions : Quel était l'espoir pour que Prosper mette au monde un enfant sain et sauf, conçu par des parents morts ?

Cet espoir était plutôt mince, malgré tout ce que Prosper et Sandrine allaient entreprendre les semaines suivantes, en dépit de la tendresse et la sollicitude avec lesquelles la jeune femme avait entouré l'homme enceinte dans leur abri sur l'avenue de Saxe, en lui offrant de la nourriture exquise, de longues heures de repos et l'observation permanente de fœtus grandissant dans son ventre.

L'espoir était minime, mais pas inexistant.

Ayant compris cela, nous nous décidâmes à ne plus quitter des yeux les deux complices. C'est pourquoi nous négligions pendant ce temps leurs compagnons dans la mansarde d'Alpha qui recherchait toujours la tête de Watson à l'au-delà en compagnie de Diuma et du petit Ampère. Temporairement, nous perdîmes aussi de vue le grand Ampère, qui s'était fait embaucher comme gardien de nuit dans une entreprise des pompes funèbres, ainsi que Duc, le seul qui jouissait de l'honneur d'être accueilli de temps à autre dans la « dernière chambre » de Prosper, auquel, deux ou trois fois par mois, il livrait ses copie des tableaux surréalistes commandés.

Une nuit, au bout de quatre mois de sa grossesse, saisi d'une rage brusque, son habitat tira Prosper du sommeil, se mettant à lui frapper sur les parois de l'abdomen. En subissant le premier coup de ses jambes, Prosper sauta du lit, vêtu d'une chemise de nuit de femme que Sandrine lui avait offerte. Grâce à la lumière bleuâtre de l'écran de Hermasal, il trouva la porte de sortie et se dirigea vers la chambre de Sandrine, se heurtant aux meubles dans l'obscurité. Réveillée par le

bruit, Sandrine se précipita à sa rencontre dans le salon, pour lui jeter une couverture sur les épaules et le retirer dans son cabinet.

« Quelque chose se passe ! répéta Prosper avec fièvre. Quelque chose d'horrible est en train de se passer ! »

Sandrine le coucha sur sa chaise de gynécologue et, malgré ses protestations, le soumit tout de suite à un examen prénatal.

Avant cette nuit, Prosper s'était opposé fermement à toute idée de l'échographie, de peur qu'ils ne découvrent une infirmité congénitale du fœtus en pleine croissance. Pourtant, il obéit finalement et, en compagnie de Sandrine, avisa pour la première fois leur enfant commun sur l'écran. Cette image dissipa instantanément toutes ses craintes : la vibratile ombre argentée ne montrait rien d'anormal, hormis l'indélicatesse joyeuse avec laquelle elle pompait son sang trente fois par minute.

Sandrine poussa un cri de joie :

« Un garçon ! Un mâle !

– Es-tu sûre ? bégaya Prosper.

– Parfaitement ! s'exclama Sandrine. Nous devons le fêter, nous allons sabler le champagne ! »

Ces mots aux lèvres, elle s'élança vers la cuisine, laissant Prosper seul pendant quelques instants devant la joyeuse ombre scintillante sur l'écran de sa machine, constituée de merveilleuses étincelles froides, que Prosper, les yeux écarquillés, observait par-dessus le monticule de son ventre.

L'image sur l'écran moussait presque comme le champagne que Sandrine versa dans deux verres, la jeune femme qui, dans son accès d'hilarité, ne remarqua nullement un changement important sur le visage de Prosper. Pendant sa brève absence, il s'était assombri et maintenant surveillait l'écran avec l'expression de l'inimitié.

« Le mâle ! s'exclama Sandrine de nouveau, en posant l'un de ses verres sur le ventre bombé de Prosper. À sa santé, à la santé de notre Louveteau !

– Il n'est pas le nôtre, bougonna Prosper.

– Mais comment ! s’insurgea Sandrine, éclatant de rire. Ce petit pourrait se vanter d’avoir trois parents. Une mère et deux pères ou, si tu le préfères, un père et deux mères.

– Il n’est pas le nôtre, pas du tout, dit Prosper, s’assombrissant davantage. Regarde-le un peu plus attentivement et tu comprendras.

– À quoi bon le regarder ? S’il y a quoi que ce soit que j’ai regardé à gogo, c’est cet écran ! J’ai rarement vu un fœtus si prospère !

– Il n’est à personne, marmonna Prosper. Il n’appartient qu’à ses gènes.

– Mais tu le portes dans ton propre ventre ! se révolta la jeune femme.

– Ce n’est pas mon ventre, déclara Prosper.

– S’il n’est pas à toi, à qui est-il ?

– À personne.

– Es-tu sûr que tu es bien dans ton assiette ?

– C’est une sorte de « no man’s land », dit Prosper, ne quittant pas l’écran de son œil soupçonneux, comme si de là le menaçait un danger.

– La terre qui n’est à personne ? s’étonna Sandrine.

– C’est le champ entre la mort et la vie, où elles combattent pour la suprématie, où la mort et la vie s’entrelacent. Tu vois, il n’est pas encore né, et il commence déjà à mourir.

– Au lit ! lui ordonna Sandrine, en ayant par-dessus la tête son comportement capricieux.

– Peux-tu installer ce machin dans ma chambre ? demanda Prosper, tout en jouant avec la souris de la machine sur la peau tendue de son ventre.

– Pourquoi ?

– Je désire l’étudier de plus près.

– D’accord, dit Sandrine en soupirant. Si cela te rendra heureux… »

La demande de Prosper fut exaucée au moyen d’une petite table roulante, sur laquelle la machine était installée. À peine avaient-ils fait entrer cet engin dans la « dernière chambre », que Prosper ferma sa porte à clef sous le nez de Sandrine.

Au long des semaines suivantes, la table roulante voyageait quotidiennement du cabinet jusqu’à la chambre de Prosper, après le départ de la dernière patiente de Sandrine, ainsi que dans le sans opposé, tous les matins, au moment où la gynécologue s’apprêtait à ouvrir sa « boîte ».

Prosper avait pris l’habitude de dormir le jour et de veiller les nuits entières devant l’écran noir, en tricotant une chaussette après l’autre. Curieusement, il n’avait fait aucun bonnet, mais en revanche, il était plus qu’infatigable en fabrication des chaussettes. De même, il devenait de plus en plus habile dans le maniement de la souris de l’échographe, si adroit qu’il arrivait à créer tout seul l’image du fœtus en trois dimensions. Les ultrasons avec lesquels il bombardait toutes les nuits l’être scintillant dans ses entrailles contribuaient à son évolution vertigineuse, et au terme du cinquième mois il montra toutes les caractéristiques d’un fœtus prospère de six mois.

Très souvent, à la nuit close, au travers de sa porte fermée à double tour, des bruits bizarres parvenaient à l’oreille de Sandrine, provenant sans doute du haut-parleur de l’ordinateur de Watson, des sons semblables au gazouillement d’enfant que Sandrine, de plus en plus inquiète, attribuait aux balbutiements de Prosper devant l’écran noir et blanc de son vieil échographe. Sandrine découvrit leur vraie source une nuit où elle se décida à se lancer dans une action téméraire et périlleuse. En se servant d’un escalier extérieur contre incendie, elle passa de la fenêtre de sa cuisine à celle, grande ouverte, de la salle de bain de Prosper, pour se glisser dans cette pièce, d’où elle pouvait voir la majeure partie de la chambre de son ami.

La scène qu’elle avisa la stupéfia. Prosper était assis devant l’ordinateur de Watson, lié par un câble à son échographe. Sur l’écran d’Hermasal vibrait aussi l’image du fœtus, nette et colorée, montrant le fruit, la tête en bas, et le visage aux yeux fermés orienté vers Prosper.

Pétrifiée à l’entrée de la chambre, Sandrine entendit le gazouillement

déjà bien connu, le petit cri aigu d'une souris. Le visage sur l'écran s'approcha de la paroi du placenta et ses lèvres – quelle horreur ! – esquissèrent un sourire grimaçant. Prosper lui répliqua avec le même gazouillement, comme s'il lui répondait dans une langue animale.

« Je n'aime pas qu'on m'espionne, dit Prosper soudain d'une voix incolore, ne quittant pas l'écran du regard.

– J'ai été… folle de souci, bégaya Sandrine.

– Vu que tu es déjà ici, tu verras tout jusqu'au bout, dit Prosper, en tendant la main derrière son dos en direction du tableau « Le cerveau de l'enfant », posé par terre, le recto tourné vers le mur. Passe-moi cette chose.

– Ce tableau ?

– Oui, ce tableau. »

Craintive, Sandrine prit la toile et la remit avec précaution dans les mains de son ami. La copie de Duc de De Chirico allait leur causer une nouvelle surprise, en faisant à Sandrine des frissons dans le dos. L'œil gauche grand ouvert, le noyé sur la toile grimaçait comme le fœtus. Effarouchée, Sandrine remarqua que celui-ci avait ouvert aussi l'œil droit, un œil globuleux dont l'iris noir, terni dans le liquide amniotique, les dévisageait avec l'indubitable moquerie. Outre l'incroyable ressemblance de ces deux visages – comme si le fœtus était le double du noyé de tableau – la lèvre supérieure de l'enfant portait le germe de sa future moustache, noire comme du charbon.

« Qu'est-ce que t'en dis ? demanda Prosper d'une voix toujours incolore.

– C'est son œil, celui de Petit Loup, chuchota Sandrine.

– Affirmatif, approuva Prosper. Ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau, les revenants et les nouveaux venus.

– Vus avez conversé tout à l'heure ?

– D'une certaine manière.

– Au sujet de quoi ?

– C’est difficile à dire.

– Dans quelle langue ?

– Leur langue.

– Qui sont-ils ?

– Des humains, anciens et futurs.

– Quelle est leur langue ?

– Je ne sais pas.

– Néanmoins, je constate que tu t’en sers. Tu l’as dû apprendre quelque part.

– Je ne l’ai jamais étudiée. J’ai ignoré que je la maîtrisais.

– Que t’a t’il dit ?

– Je ne sais pas. Quelque chose comme l’encouragement.

– Qu’as-tu répondu ?

– Je ne sais pas. Une sorte d’encouragement.

– Alors, vous vous encouragez mutuellement.

– Je ne sais pas. Peut-être. Nous avons tous besoin d’être encouragés. La vie n’est pas une tâche facile.

– Nous allons nous installer à Andromède.

– Pourquoi ?

– Je veux te faire sortir de cette chambre.

– Quand envisages-tu de le faire ?

– Demain. Nous emporterons tout ce qui est nécessaire pour l’accouchement.

– Et Hermasal aussi.

– C’est hors de question.

– Je n’aimerais pas me séparer de lui.

– Nous n’emporterons que l’échographe, un point c’est tout.

– Je vais téléphoner à Duc. Je vais le libérer de son serment.

– Quel serment ?

– Duc est au courant de tout. Il m’a prêté serment de ne pas desserrer les dents.

– Tu as divulgué notre secret.

– J’ai bu un verre de trop.

– Tu en as bien fait, peut-être. Duc et les autres méritent d’être au curant des choses. Une fois l’heure sonnée, leur aide nous serait précieuse. Je ne peux pas tout faire toute seule. Et, à part cela, Louveteau est aussi un peu leur enfant.

Libéré de son serment, Duc ne tarda pas à desserrer les dents dans la mansarde d’Alpha, en décrivant en détail l’apparence de Prosper lors de leur dernière rencontre, au début du septième mois de sa grossesse. Tout le monde était présent à cette confession aux côtés d’Alpha, le grand et le petit Ampère, ainsi que Diuma, Inès et Yégor, tous les compagnons, excepté Willi le Long qui, le jour précédent, avait téléphoné de Québec pour leur annoncer son imminent retour dans le pays.

Le récit de Duc provoqua d’abord la stupéfaction générale, pour se transformer ensuite en un vrai débordement d’exaltation. L’excitation était si forte, que personne ne prêta aucune attention au petit Ampère qui s’était mis subitement à parler en pure langue latine. Sur l’inévitable chemin de la maturation, sur le chemin qui allait le mener des dialectes des tribus africaines vers la langue française, le petit Ampère avait tout logiquement acquis l’usage de la parole latine.

« *Alea iacta est* ! » balbutia ce bébé prodige.

Le dé en est jeté.

Étouffées par des cris de joie dans la mansarde, les premières paroles latines du petit Ampère passèrent totalement inaperçues. C'est pourquoi l'enfant fondit en larmes amères dans les bras de Diuma, blessé par le fait que personne ne l'écoutât, frappant avec ses petits poings sur la poitrine de sa mère. Pour le faire taire, Diuma lui glissa le bout de son sein dans la bouche, grâce à quoi le bébé, avec le lait maternel, avala un autre adage latin qu'il voulait proférer :

Arcus nimis tentus frangitur.

L'arc trop tendu se casse.

« Je serai la marraine du Junior ! déclara Alpha en l'emportant sur toutes les autres voix.

– Pourquoi justement toi ? s'opposa Inès. Moi aussi, je voudrais être sa marraine.

– Nous tous serons ses marraines et ses parrains ! s'immisça Duc, s'empressant de calmer les deux amies en désaccord. Nous allons le baptiser dans l'église russe !

– Pourquoi russe ? demanda Inès, hérissée.

– Parce que sa grand-mère maternelle était orthodoxe, expliqua Duc.

– Autant que je sache, toutes ses autres grand-mères étaient catholiques, s'éleva contre lui Inès.

– En ce cas-là, conclut Duc joyeusement, nous allons le baptiser deux fois, dans l'église orthodoxe et catholique, ainsi que, s'il le faut, chez les protestants pour faire plaisir à Alpha et Ampère.

– Vous êtes fous ! C'est de la folie pure et simple ! » s'écria ce dernier.

Ces amis hilares se turent aussitôt, surpris par l'accès de colère inexplicable d'Ampère.

« La folie collective n'existe pas, dit Yégor d'une voix mal assurée.

– Penses-tu ! s'énerva Ampère davantage. Nous connaissons la démence des peuples entiers ! Vous êtes l'exemple même de la folie unie, mesdames et messieurs ! »

Ces paroles graves crachées, il sortit de la chambre en claquant la porte.

« Comme le brave Robert disait l'autre jour, s'écria Duc derrière lui : »En ce bas monde, hormis la mort, seule la folie est toute-puissante ! »

Les jours suivants, la nouvelle de la grossesse de Prosper mettait à l'écart toutes leurs autres activités et même l'évocation régulière des morts. Le jour de son départ avec Prosper à Auvers-sur-Oise, en hâte fiévreuse, Sandrine téléphona à Alpha pour l'informer de leur déménagement à Andromède. Oui, confirma-t-elle, l'heure de Prosper s'approche à pas de géant. Oui, avoua-t-elle, à ce moment-là l'assistance d'Alpha lui sera plus que précieuse. Oui, approuva-t-elle, elle aura besoin d'appui de tous les autres amis. À l'heure H, elle recourra à la césarienne sous l'anesthésie générale. Ce moment venu, elle avertira Alpha par un télégramme ou un coup de fil.

L'heure sonna bien avant qu'ils ne pussent deviner, à peine deux jours après l'appel de Sandrine. Le hasard voulait que le facteur, avec le télégramme de Sandrine, monte à la mansarde en même temps qu'Inès et Yégor. Tandis que, les mains tremblantes, Alpha ouvrait l'enveloppe, le hasard voulut aussi que Willi le Long les rejoigne. L'apparence cadavérique de ce dernier les aurait assurément effrayée, s'ils n'étaient pas déjà affolés à cause du contenu de télégramme de Sandrine.

Elle écrivait :

« Andromède. Mercredi, onze heures. Contractions précoces. Grandes douleurs. Danger de mort. La césarienne indispensable avant la rupture de la poche des eaux pour sauver l'enfant et son parent. »

Lorsqu'ils sortirent de l'appartement à la hâte, l'horloge indiquait quinze heures. Le heureux hasard voulait également qu'Inès et Yégor leur rendent visite dans la nouvelle et spacieuse voiture de Yégor, une décapotable pour six personnes. Pendant que ses amis remplissaient son coffre de leurs cadeaux pour le nouveau-né, Duc se précipita chez un traiteur d'en face pour y acheter trois vodkas polonaises et une bouteille de champagne. Il regagna ses compagnons au moment où Ampère, à la demande d'Inès, avait déjà pris place au volant et mis le contact. La montre sur le tableau de bord affichait 15 h 35 quand ils sortirent de la ville, en roulant à tombeau ouvert.

Jusqu'alors, nul ne prêtait attention à Willi le Long, assis au milieu de la banquette arrière, serré entre Alpha, Duc et Diuma. La première personne qui allait le faire fut Inès, occupant une place entre Ampère et Yégor sur les sièges de devant. La tête de Willi qu'Inès vit derrière son dos dans le rétroviseur était l'image même d'un mort vivant.

En dépit de ce jour du grand soleil, Willi avait enfoncé un bonnet marin jusqu'à ses oreilles. Sur son visage ravagé couleur cendre, sans cils ni sourcils et aux joues creuses, au lieu de ses grands yeux pétillants d'autrefois, se trouvaient maintenant les ternes globes oculaires desséchés, les iris d'un poisson pourri. Son nez et ses lèvres étaient couverts de répugnants abcès, aussi dégoûtants que les croûtes sur ses oreilles qui saignaient quelque peu.

« Willi !… Willi ! » gémit Inès.

Son gémissement fit tourner tous les regards effrayés vers le malheureux, dont la tête fanée branlait d'avant en arrière comme s'il allait à chaque instant s'écrouler entre les sièges. Terrifié, lui aussi, sur la poitrine de Diuma, le petit Ampère cracha le mamelon de sa mère pour exprimer son dégoût.

« *Caput eius agitur !* » balbutia-t-il en langue latine, les mots de mauvais augure qui n'atteignirent l'oreille de personne à cause du vent bruyant.

Il court à sa perte !…

En se trouvant encerclé par tous ces regard croisés, Willi le Long plissa les paupières purulentes et esquissa un triste sourire. À la place de deux rangées de dents brillantes, sa bouche ne contenait qu'une seule incisive ébréchée dans la mâchoire supérieure.

« OUI ! s'écria-t-il soudainement. C'est le SIDA ! »

Déconcertés, les compagnons autour de lui échangèrent les regards impuissants, faute de la parole d'encouragement et de consolation.

« J'ai le SIDA ! rugit Willi en crachant la dernière dent de sa bouche tout droit dans le giron d'Alpha consternée. Le SIDA au dernier stade ! Ce satané fils de putain canadien qui m'a mordu, ce défunt capitaine m'a infecté !

– Tiens-toi bon, Willi, bégaya Duc. Comme le brave Robert disait

l’autre fois… Que disait-il ?… Merde !… »

Ces paroles maladroites achevèrent le pauvre Willi qui fondit en pleurs et planta sa vilaine tête entre les genoux.

Ils poursuivirent leur course dans un silence lugubre, les yeux baissés, chacun enterré dans ses pensées noires. Ampère conduisait de plus en plus rapidement ayant l’air de chercher à côté de la route un arbre qui abrégerait leurs souffrances. Mais cet arbre salvateur était inexistant, il n’y avait rien hormis de mauvaises herbes basses et des tapis d’une mousse brunâtre qui couvraient toute la chaussée, comme si, depuis des années, personne ne s’était servi de cette route fantôme.

En traversant le pont sur l’Oise, tout comme lors de leur visite précédente du manoir de Sandrine, ils eurent de nouveau l’impression d’enjamber la frontière invisible entre le réel et l’irréel. Ils tournèrent légèrement à droite et s’engagèrent sur la montée en direction du cimetière. Au passage devant l’illustre église, peinte par Van Gogh, ils écarquillèrent les yeux, mais ils passèrent tous sous silence la raison de leur stupéfaction : au lieu du côté gauche, l’église se trouvait cette fois du côté droit de la route. La preuve qu’il ne s’agissait pas d’une hallucination était un groupe de touristes japonais, frappé aussi de stupeur sous leurs parapluies noirs. Ils s’écriaient, ricanaient et tordaient le cou, en observant l’église et la rue tournées à l’envers comme dans un miroir. Leurs appareils photographiques enregistraient pour la postérité japonaise cet étrange phénomène naturel dans le Vexin français.

Le reste de la conduite jusqu’Andromède, le long du sentier qui serpentait à travers les champs de blé, se déroulait toujours dans un silence pesant, troublé seulement par le grincement des pierres sous les pneus de la voiture. Le ciel bleu s’obscurcit au-dessus des champs vieil or, et le grondement de tonnerre de plus en plus proche alarma une bande de corbeaux qui survolèrent la voiture avec les croassement menaçants. En passant devant l’arbre fourchu portant l’inscription « Piste de sable – Cul-de-sac ! », nos amis furent transis de crainte plus pénible encore que lors de leur premier passage par le tableau de Van Gogh « Le champ de blé aux corbeaux ».

Naturellement, comme on pouvait en prévoir, dans le champ de blé, du coté droit de la route, les attendait l’épouvantail bien connu, l’homme de paille en lambeaux, arborant la barbe d’un roux ardent, sous le chapeau enfoncé jusqu’aux yeux. Un chevalet de peintre sur l’épaule, l’épouvantail occupait vraisemblablement la place où le

malheureux Vincent s'était donné la mort.

En arrivant au bout du dernier virage, ils embrassèrent d'un regard la vallée et les bouleaux chétifs, le mur de pierre qui entourait Andromède et la porte cochère à deux battants à l'entrée du domaine où ils avaient vécu l'inoubliable nuit des morts vivants.

Par précaution, craignant que leur voiture ne s'enfonce une fois de plus dans le sable, Ampère s'arrêta sur le dernier îlot de cailloux, juste devant la porte cochère, et d'un ton aigre expliqua à ses amis que le reste de trajet ils doivent traverser à pied. Dans la voiture ne resta que Willi le Long, avachi dans les sièges arrière. Entre deux accès de toux, il leur déclara qu'il voulait se reposer un peu, avant qu'il ne les rejoigne à Andromède.

Ils le laissèrent seul et s'avancèrent dans les sables avec une inexplicable crainte grandissante. Ils passèrent à côté de l'étang tari, en marchant en file indienne, chacun sur les empreintes des pieds de son prédécesseur, comme s'ils traversaient un champ de mines : Ampère au front de la petite colonne, puis Yégor, Inès, Alpha, Duc et enfin Diuma avec son bébé dans un panier.

En face de la maison, Ampère s'arrêta sur une curieuse plate-forme noire qui ressemblait à une roche éruptive aplanie, enlisée dans le sable. Il lui donna deux ou trois coups de pied, provoquant ainsi le bruit sourd du métal. Ampère échangea un sourire pincé avec ses amis : ils se trouvaient juste au-dessus de leur Mercedes noire, enfoncée dans les sables.

La caisse en tôle qui sonna creux tira Andromède de son assoupissement.

« Ah ! Encore ces têtes brûlées qui ne laissent pas les morts en paix », soupira la vieille maison, en observant les auras multicolores au-dessus de ces visiteurs.

La porte principale était grande ouverte et le feu dans la cheminée bien attisé. Aussitôt qu'ils furent pénétrés dans la grand-salle comblée de meubles, ils s'empressèrent de se grouper autour du feu, ne parlant qu'à mi-voix.

Une porte grinça, celle de la pièce dite la « chambre à coucher de tante-Agathe », où apparut Sandrine vêtue d'un manteau blanc de médecin, coiffé d'un bonnet, le visage recouvert jusqu'aux yeux d'un

masque de chirurgien. Sans mot dire, elle se dirigea tout droit vers Alpha, comme si un accord préalable existait entre elles. Alpha, silencieuse, ôta sa robe et se couvrit, par-dessus ses sous-vêtements en dentelle noire, de même manteau empesé que Sandrine portait. Pendant qu'Alpha boutonnait son habit, Sandrine lui natta les cheveux de dos, pour la coiffer de même bonnet blanc que le sien et lui couvrir le visage d'un masque, ainsi que les mains de gants de caoutchouc.

« Tout est prêt, dis Sandrine d'une voix étouffée sous son masque, en se tournant vers ses amis troublés, restant coi. Ses yeux brillaient fiévreusement derrière ses lunettes. Tout est prêt, répéta-t-elle en jetant un œil vers la porte entrouverte de la « chambre à coucher de tante-Agathe », d'où, pour la troisième fois déjà, parvint une plainte inarticulée. Prosper souffre terriblement, dit-elle. Je pense que la poche des eaux s'est rompue. Nous n'avons pas une minute à perdre. »

Ces paroles proférées, elle prit Alpha sous le bras et l'emmena vers cette voix plaintive dans la pièce voisine. La porte grinça une fois de plus et la clef crissa dans la serrure.

Quelques minutes plus tard, les gémissements de Prosper se calmèrent. Le silence glacial qui envahit la salle tira de sa torpeur une petite créature que jusqu'alors personne n'avait remarquée, le rouge-gorge canadien de Prosper qu'ils n'avaient pas vu depuis des mois. En apparence embarrassé par la présence humaine, l'oiseau se mit à pousser des cris de peur dans sa cage, sur une haute commode, en volant en rond au ras de ses parois, comme s'il essayait de fuir sa prison.

Duc s'apitoya sur la malheureuse créature, folle de peur, s'approcha de la cage et ouvrit sa porte. Cependant, à la surprise générale, l'oiseau ne manifesta aucune envie de profiter de la liberté offerte, continuant à battre des ailes avec désarroi et dispersant dans la cage les plumes arrachées. Lorsque Willi le Long entra dans la grand-salle, le bruit de ses pas affola davantage le rouge-gorge qui se mit à se lancer désespérément sur les parois de sa cage comme s'il cherchait à se supprimer.

« Y a t-il quelqu'un pour le faire taire ? » grogna Willi.

Attendu que personne ne bougea ni répondit à sa question, Willi enleva une nappe de la table la plus proche et couvrit avec elle la cage du rouge-gorge. L'oiseau se tut aussitôt, mais les coups de ses ailes se firent entendre encore quelque temps.

L'air complètement épuisé, Willi s'affaissa dans une bergère aux côtés d'Ampère et Duc. Dans la pénombre régnante, son visage blafard et chiffonné semblait être en état de putréfaction avancée. Les deux amis se hâtèrent de s'éloigner de lui, en se retirant avec leurs verres de vodka vers les fenêtres nord.

L'orage qui s'approchait avait tellement assombri le ciel qu'il semblait que la tombée de la nuit se passerait quelques heures avant son temps naturel. Les bas nuages violets roulaient juste au-dessus du toit d'Andromède, et une trombe de sable, pareille à celle qui avait volé la casquette marine d'Ampère, surgit de l'étang desséché et commença à tournoyer devant l'entrée du manoir. Les tonnerres sans éclairs grondaient de plus en plus près, en éveillant dans le cœur des hommes une vive inquiétude, le pressentiment d'un malheur.

À ce moment-là, à proximité d'un sofa, un bruit étouffé se fit entendre, un bruit semblable au bêlement d'un chevreau. Il se répétait à intervalles réguliers semblable à la sonnerie criarde d'un ancien téléphone. Nos amis croisèrent leur regard craintif, mais personne ne bougea de sa place.

« Le téléphone… chuchota Inès.

– Impossible, lui répondit Yégor. La ligne n'est pas encore établie.

– Le téléphone ! répéta Inès.

– Bon sang ! » s'exclama Duc, énervé, en se dirigeant à pas mesurés vers la source du bruit.

En arrivant près du sofa, il jeta ça et là un tas de coussins, et à son étonnement y découvrit effectivement le vieux téléphone de tante-Agathe avec le cadran et l'écouteur en cuivre d'où saillissait un fil coupé. Bien qu'il ne fût branché nulle part, le téléphone continua à bêler infatigablement. Il ne se tut qu'au moment où Duc prit son courage à deux mains pour lever le combiné et l'appuyer sur son oreille.

Toute une douzaine de bruits à peine audibles s'y firent entendre simultanément, des mugissements, des frôlements, des glouglous, des crépitements, des grognements et quelque chose comme le murmure humain. Duc tendit l'oreille et distingua quelques paroles prononcées à l'autre bout du fil coupé.

« Monsieur… Fran… ciszek Diedu… Diedu… szynsky… surnommé Duc…

– Comment… ? bégaya le Polonais, devenu pâle comme un linge. Blague à part, monsieur, nous accomplissons ici une tâche cruciale. Ici, il est question de vie ou de mort.

– Chez nous… il est question… seulement de mort, lui rétorqua le murmure.

– C'est de la part de qui ? » balbutia Duc.

Le murmure sombra pendant quelques instants dans le bruissement des vagues sur les bancs de sable. Puis, il resurgit, multiplié, amplifié, permettant à Duc de distinguer enfin quelques syllabes et mots distincts, toute une phrase chuchotée en même temps par des centaines, par des milliers de bouches unies.

« Toi… qui… ne comprends pas… la mort… comment… comprendrais-tu… la vie… ? répéta cette légion de voix, cette armée de morts, dirigée par une voix rauque, éraillée par le vin blanc, bien connue à Duc, celle du brave Robert, le défunt croque-mort du cimetière Montparnasse. Toi… qui… ne comprends pas… la mort… comment… comprendrais-tu… la vie ?…

– Je refuse ! s'écria Duc, le visage défiguré par une douleur intérieure. Je refuse de comprendre ! »

À la stupeur générale, ce cri belliqueux aux lèvres et le téléphone dans les bras, il s'élança vers la cheminée et jeta l'appareil dans le feu.

« Quelle mouche t'a piqué ? se hérissa Inès.

– Sacrés bouffons ! s'enflamma Duc.

– Qu'as-tu entendu ?

– Rien.

– Tout de même, tu as entendu quelque chose.

– Quelqu'un s'est moqué de notre gueule.

– C’est toi qui te moques de notre gueule ! se révolta Yégor. Le téléphone n’est pas banché !

– Certains usagers du téléphone n’en ont guère besoin. Que sais-tu de la téléphonie ! lui riposta Duc, en rejoignant Ampère à la fenêtre nord, où ils continuèrent à siroter leur vodka, passant outre à Yégor et Inès qui étaient en train de condamner à mi-voix le comportement bizarre et sauvage de Duc.

Au fond de la vallée, le manoir Andromède se trouvait alors dans une sorte de chaudron, couvert de bas nuages menaçants, d’où, curieusement, ne tombait aucune goutte de pluie ni jaillissait aucun éclair. L’électricité accumulée en l’air leur produisait, à tous, des étincelles dans les cheveux, et à Yégor même dans les poils sur la poitrine dénudée. Cette invisible force électrique égaya le petit Ampère qui secouait une petite boîte de tante-Agathe. En jouant, il ouvrit son couvercle et aussitôt tout son contenu, deux douzaines d’épingles, se collèrent sur sa peau.

Personne ne savait combien de temps s’écoulait avant que la clef ne crisse de nouveau dans la porte de la chambre à coucher. Un instant plus tard, Alpha l’ouvrit et s’engagea dans le rez-de-chaussée, portant un grand récipient couvert de gaze.

« Mieux vaut que vous n le voyez pas », murmura-t-elle entre les dents au passage vers la cuisine.

En dépit de cet avertissement, Duc et Ampère s’empressèrent d’emboîter son pas et la rejoignirent devant un fourneau froid sur lequel elle déposa avec précaution son saladier et le couvrit d’une grande planche à pâte.

« Mieux vaut que vous ne le voyez pas », répéta-t-elle, fondit en pleurs et s’enfuit de la cuisine en courant.

Étant restés seuls, Duc et Ampère échangèrent un regard complice, et ce dernier sortit de sa poche une pièce de monnaie.

« Pile ou face ? demanda-t-il. Celui qui gagne, aura le devoir de jeter un œil sous la planche.

– Face ! » fit Duc.

Ampère donna une chiquenaude à la petite pièce et l’attrapa

habilement en vol, en claquant les mains sous le nez de Duc. Il hésita quelques instants avant qu'il ne découvrît la pièce de monnaie dans le creux de sa main. Il poussa un soupir de soulagement : la mauvaise chance de Duc a choisi la pile.

« Au boulot », dit Ampère, en regardant Duc confus les yeux dans les yeux.

Duc chercha une fois de plus un peu de réconfort au fond de sa bouteille, en y soutirant les dernières gouttes de vodka, et il jeta la Vyborova dans la poubelle, prêt exécuter sa tâche. Il souleva la planche du saladier, puis, d'une main tremblante, il enleva le linceul de gaze. Dès lors, il se hâta de remettre la planche et la gaze à leur place, et partit en titubant vers une bassine pour y rejeter son dernier repas.

Bien entendu, nous allons épargner le distingué lecteur la description du contenu du saladier, dans lequel reposait – comme on pouvait le deviner – le mort-né de sept mois, noyé dans le liquide amniotique entre les intestins de Prosper. Le destin du petit voyageur entre les deux néants n'était pas de faire même un premier pas dans la vie. Sortant de la cuisine en chancelant, appuyé sur l'épaule d'Ampère, Duc se moqua amèrement de la cruelle nature.

« Comme le brave Robert disait l'autre jour, lâcha-t-il à ses compagnons pétrifiés, « bénis sont ceux qui meurent une seule fois dans la vie ». »

Pendant que Prosper dormait encore après l'opération, ses amis sortirent de la maison à pas comptés, guidés par Sandrine, et se dirigèrent vers la chapelle de la propriété avec l'intention de s'incliner devant l'urne funéraire de Petit Loup avant le commencement de l'orage. Seul Willi le Long resta à la maison, trop épuisé pour pouvoir les accompagner. Sur tout le chemin les menant entre les dunes, ils furent suivis par cette même trombe de sable qui rodait autour d'Andromède.

Auparavant, juste avant leur sortie du manoir, un événement étrange s'était produit.

Ayant une idée vague de derrière la tête, Ampère avait apporté de Paris les trois livres de Petit Loup, *La Forêt promise, Le Labyrinthe* et *Les Seigneurs de la guerre.* Avant leur visite de la chapelle, il les avait déposés sur le banc des quêteurs dans le vestibule. Pendant que

Sandrine expliquait aux autres amis qu'aucun danger ne menaçait plus la vie de Prosper, l'attention d'Ampère fut attirée par un bruit à peine audible, provenant de la commode où se trouvait la cage de l'oiseau sous une nappe multicolore. Il vit le rouge-gorge sortir de dessous la nappe et secouer ses plumes pour s'envoler vers le banc des quêteurs, où il atterrit tout droit sur les trois livres reliés en cuir noir. Un instant plut tard, quand Ampère saisit ces livres, ses amis étonnés aperçurent le rouge-gorge de nouveau en vol, en train de se poser sur son épaule droite.

Le curieux oiseau courageux ne bougea pas de cet endroit pendant leur marche vers la chapelle, en direction du lieu où se trouvait le cadran solaire transporté de Québec, à moitié enlisé dans les sables, au pied duquel dix mois auparavant ils avaient découvert le corps de Petit Loup gelé. Lorsque le groupe d'hommes et de femmes taciturnes se fut arrêté pour un moment devant la plaque ronde, le rouge-gorge quitta l'épaule d'Ampère pour descendre en volant sur la première parole de l'inscription gravée dans la pierre, dans un anneau décoratif.

« *Haec fortasse tua hora.* »

C'est peut-être ta dernière heure !

Ton instant suprême a peut-être sonné !

« À qui ? se demanda Duc. C'est à qui le tour ? »

Ses compagnons échangèrent un regard morose, se dirigeant vers la petite bâtisse en bas du mur ouest. Tandis que la trombe spectrale les talonnait, le sable sous leurs pieds produisait un bruit inquiétant, semblable au grincement des dents d'un animal. Une première foudre creva le plafond de nuages, et à travers la porte de fer forgé éclaira la niche dans laquelle, l'hiver précédent, ils avaient déposé le coffre chinois en bois de camphrier.

Sandrine ouvrit cette porte, fit un pas dans la pièce exiguë et dans une prière silencieuse s'inclina devant la boîte rouge, couverte entièrement d'une toile d'araignée. Duc fit la même chose à son tour, puis Inès et Yégor, courbés tous les deux comme devant une relique. Alpha glissa sous le coffre un œillet à moitié fané, de la même couleur. À la lumière de deux nouveaux éclairs successifs, les amis virent Ampère déchiqueter la toile d'araignée, ouvrir le couvercle de la boîte et poser dedans les trois petits livres en cuir noir. À peine Ampère avait-il fermé le couvercle, que se passa une chose qui stupéfia les

spectateurs : le rouge-gorge, venu de nulle part, descendit de nouveau sur son épaule et se mit à chanter à gorge déployée.

La seule personne qui n'avait pas vu cette étrange effusion d'affection était Yégor qu'un pressentiment funeste avait forcé à tourner la tête vers la trombe de sable et le manoir.

« Feu ! s'écria-t-il aussitôt. FEU ! FEU ! »

Pendant qu'ils couraient vers la maison, la fumée qui s'échappait d'une de fenêtres de la cave devint de plus en plus épaisse. Au moment où ils arrivèrent devant la porte principale, une vitre de la cave explosa et cracha tout un nuage d'étincelles. En suivant Sandrine de près, ils traversèrent le vestibule et le rez-de-chaussée pour pénétrer dans la cuisine, où ils trouvèrent la trappe grande ouverte. De là, un escalier en bois menait au sous-sol, heureusement pas encore gagné par les flammes, car le courant d'air avait dirigé le feu vers les fenêtres sur la façade du manoir.

La première pièce souterraine, construite dans les fondements, est jointe à une autre, où ils avisent une scène qui le glace d'épouvante. Cerné par les flammes noires du pétrole, Willi le Long attise le feu, en déversant autour de lui les derniers restes d'hydrocarbure. Ayant vidé son bidon, il le jette et se saisit du grand saladier où, sous le linceul de gaze, dans une mare de sang, flotte le mort-né de Prosper. En serrant le récipient contre sa poitrine et poussant les cris aigus inarticulés comme s'il bravait les flammes, Willi commence à tourner sur lui-même telle une toupie.

« Willi ! crient ses amis. Williiiii ! »

Ce n'est qu'à cet instant qu'il les aperçoit à travers le rideau de feu qui les sépare.

« Blasphémateurs ! hurle-t-il, en levant le récipient en verre au-dessus de sa tête. Renégats !

– Williiiii ! s'écrie Sandrine.

– Maudits impies ! lui rétorque-t-il dans un nouveau hurlement. Pécheurs, vous qui vous mêlez à l'œuvre du Seigneur ! Monstres, vous qui osez lever la main même sur la mort ! Je vais vous apprendre à la respecter ! Je suis la mort, je porte la grande, la toute-puissante mort en moi-même ! En passant par le feu, j'atteindrai la santé de noires

prairies célestes ! Seul le feu est en mesure de nous purifier ! »

Les hurlements de Willi et l'odeur de brûlé agacèrent même Andromède. S'il y avait une chose au monde que la vieille maison craignait, c'était le feu.

« Ce pauvre diable, soupira Andromède, en observant l'aura effilée de Willi grésiller comme l'huile brûlante au-dessus de sa tête, cet homme malheureux est prêt à faire une grande infortune. Il faut l'empêcher à tout prix. »

Cette pensée vague dans la tête, Andromède anima toutes les forces qui reposaient dans ses fondements, les forces funestes, méconnues aux hommes, celles du tremblement de terre, capables de broyer la pierre en poudre et de transformer le sable en magma. Grâce à son effort surnaturel, Andromède réussit à ouvrir une grande crevasse dans la voûte au-dessus de la tête de Willi. L'avalanche de sable et de pierres qui s'effondrèrent du plafond, écrasa et avala à l'instant même l'homme en flammes avec son fardeau horrifiant.

Andromède poussa un soupir de soulagement, en voyant le groupe d'humains se délivrer de leur paralysie et remonter vite à son rez-de-chaussée.

Là, une nouvelle surprise les attendait, comme si leur destin n'avait pas voulu qu'ils pleurent le malheureux Willi. Vêtu d'une chemise de nuit de femme, en vacillant sur ses faibles jambes à l'entrée de la chambre à coucher, blafard comme la mort, Prosper tendait la main vers eux, ayant l'ait de vouloir leur dire un mot que ses lèvres répétaient sans l'articuler.

Puis, en s'évanouissant, il s'affaissa sur ses genoux. Ses amis le transportèrent à la hâte sur son lit ensanglanté. Chemin faisant, à leur stupeur, il lui lurent sur les lèvres la question qu'il avait chuchotée.

« Où est mon enfant ?… Où est mon Junior ?…

– Nous allons faire venir une ambulance, clama Sandrine, émue. Le mieux serait qu'on le transporte chez moi.

– Je vais téléphoner de l'auto », se proposa Ampère et, sans attendre la réponse, se précipita en direction de la voiture d'Inès.

Recroquevillé dans son lit, Prosper recouvra un peu de force, autant

qu'il fallait pour qu'il prononce quelques paroles compréhensibles qui ne réjouirent personne.

« Vous avez caché mon enfant ! les accusa-t-il d'une voix sépulcrale. Vous avez volé mon fils !… »

Quand elle eut allongé Prosper dans l'ambulance, Sandrine posa en bas de ses pieds la cage avec le rouge-gorge, où l'oiseau s'était faufilé en tapinois pendant l'incendie dans la cave.

« Si cela vous arrange, passez la nuit ici, proposa-t-elle à ses amis.

– Je n'aimerais pas dormir une fois de plus sous ce toi, lui remercia Alpha à son nom et au nom des autres compagnons, qui ne tardèrent pas, aux premières gouttes de pluie, de baisser la capote de la voiture d'Inès, prêts à rebrousser chemin.

Sandrine haussa les épaules, en leur envoyant un baiser, et fit signe au conducteur de l'ambulance de démarrer.

Lorsque Alpha, la dernière, sauta dans le cabriolet, une foudre frappa un bouleau avoisinant et le coup de tonnerre étouffa quelques mots que le petit Ampère articula sur les seins de Diuma.

« *Sub specie aeternitatis, vita somnium breve* », balbutia-t-il.

Du point de vue de l'éternité, la vie est en bref songe.

Ce furent les dernières paroles que cet enfant précoce dit en langue latine, sur le chemin de son amère maturation – avant qu'il ne se mette à parler français, avant d'oublier à jamais la langue morte avec laquelle il était arrivé dans la vie.

Pendant ce temps, dans l'ambulance, Prosper avait cessé de maudire les voleurs de son enfant et s'était endormi d'un sommeil léger. Il somnolait encore quand les deux infirmiers le firent entrer sur leur brancard dans l'appartement de Sandrine sur l'avenue De Saxe. Aussitôt qu'ils l'eurent posé sur le lit de la « dernière chambre », il s'anima soudainement à la vue du noyé mélancolique du tableau *Lé cerveau de l'enfant*, quoique ce dernier gardât cette fois les deux yeux bien fermés. En scrutant sans cesse l'écran bleuâtre d'Hermasal, Prosper demanda à Sandrine de faire sortir de la chambre cette satanée toile, d'apporter la cage avec le rouge-gorge, d'ouvrir la fenêtre, de la fermer, de remettre le tableau de De Chirico à sa place

et, enfin, de lui donner le journal du soir auquel Sandrine était abonné.

La jeune femme exauça tous ses vœux sans grogner, mais elle se repentit du dernier. Sur la dernière page du journal, Prosper lut l'information sur l'étrange cambriolage commis à la faculté de médecine, dans le cabinet d'un certain docteur Pelt, lors duquel était dérobée seulement une tête humaine plongée dans le formol.

Cette information irrita le malade à tel point que l'état de sa santé s'empira brusquement. Il frissonna de fièvre et se remit à demander que les voyous lui rendent l'enfant volé, en prétendant que le cambriolage à la faculté de médecine avait perpétré la même main criminelle. Vers minuit, Sandrine décida de lui administrer une piqûre de calmant, et cette résolution se montra très raisonnable. Prosper cessa d'agiter les bras et les jambes presque instantanément et succomba au sommeil de plomb qui allait lui offrir le rétablissement et la paix de l'âme.

Sandrine veillait encore quelque temps à la tête de son lit, en écoutant sa respiration profonde. Au battement de l'horloge dans la chambre voisine qui annonçait minuit, brisée de fatigue, elle se retira dans sa chambre à coucher, en laissant toutes les portes grandes ouvertes. Sitôt que le douzième coup de cloche eut résonné, le rouge-gorge se mut dans sa cage près de l'ordinateur de Watson. Tout à coup, il se mit à gazouiller, en secouant avec le bec les duvets sur sa poitrine. Son chant n'atteignit pas l'oreille de Sandrine et Prosper, mais en revanche, il causa sur Hermasal des changements insolites et tout à fait inattendus.

Dès son premier gazouillement, l'écran bleuâtre devint tout vert et afficha la même rune nordique qui, depuis des mois, suscitait des embarras à Prosper, l'image d'un homme formé de l'espace vide, aux jambes écartées et aux bras braqués vers le ciel, *Gibor*, la rune des cadeaux célestes, le symbole de la création sur la Terre.

Au-dessus de sa tête, juste au coin gauche de l'écran, se présenta aussi soudainement le « courseur », en battant soixante-dix pulsations par minute. Son apparition semblait être le signe pour le petit rouge-gorge de pousser avec le bec la porte entrouverte de sa cage, de déployer les ailes et de s'envoler tout droit sur la tête de la miraculeuse machine de Watson.

Dès que l'oiseau l'eut touchée, son écran changea de couleur une fois

de plus, devenant gris argent, où la rune Gibor donnait maintenant l'impression d'être tissée de la soie noire, avec le cœur qui se déplaça du côté gauche au côté droit de sa poitrine. Cela ressemblait à un appel, adressé au rouge-gorge, qui l'invitait à descendre du sommet de la machine sur son « tapis de souris ». Aussitôt qu'il y eut atterri, le rouge-gorge doubla le nombre de pulsations du courseur sur l'écran.

Ce dernier clignotait maintenant presque cent quarante fois par minute, à peu près tant de fois que dans le même laps de temps bat le cœur d'un petit oiseau ou le pouls d'un fœtus humain dans les entrailles de sa mère.

En se promenant sur le tapis de souris, le rouge-gorge mit le courseur en mouvement. Cet oiseau espiègle nous avait déjà fait de nombreuses surprises, mais nous ne pouvions même songer que la plus grande nous attende, un vrai miracle qui allait se produire au moment où le rouge-gorge, en se promenant ça et là, fera entrer le courseur au cœur même de la rune.

À cet instant-là, le cœur commença à battre avec la même ardeur que le courseur exprimait en clignotant et, simultanément, en bas de l'écran, une grande inscription se mit à briller.

ACCÈS LIBRE !

Elle fut confirmée aussitôt par la voix métallique de la corne acoustique :

« Accès libre ! » annonça Hermasal.

Il s'agissait, bien entendu, de l'accès dans les disquettes clos de Petit Loup.

C'était invraisemblable !

Le petit cœur de l'oiseau avait dévoilé le secret qui, durant des mois, défiait toutes les recherches obstinées d'un docteur ès sciences !

Hélas ! à cet instant-là, ce brave scientifique, Prosper Breton, dormait à poings fermés, d'un sommeil duquel ne pouvait le tirer même pas la voix tonitruante d'Hermasal. Le lendemain, lorsqu'il s'éveillera, il retrouvera le rouge-gorge dans sa cage, à côté de l'écran bleuâtre endormi.

Viendra-t-il à son esprit l'idée de le faire ressortir de sa cage pour le poser de nouveau sur le tapis de souris de l'ordinateur ?

La prévision d'un tel dénouement nous paraît très aléatoire. D'ailleurs, il s'agirait là d'une nouvelle histoire qui se trouve pour le moment dans les mains de Dieu.

FIN

---

[1] René Magritte et André Breton : *La trahison des images & La leçon des choses*.
[2] Les surréalistes de la rue du Château, 1924.
[3] Paul Éluard et Benjamin Péret, 152 proverbes, Paris 1925.
[4] Tristan Tzara.
[5] Paul Éluard.
[6] J. Mansour, R. Char, P. Éluard, Héraclite, cité par A. Breton, R. S., Breton, Manifeste surréaliste.
[7] Arthur Rimbaud, *Bal des pendus*.

[XX1]A revoir

[XX2]A revoir

Table of Contents

À propos de cette édition électronique

Édition conjointe par

Éditions de chambre

http://www.editions-de-chambre.com/

et

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Janvier 2007

—

Coordonnées post-mortem de l'auteur :
Al-Thana
vouk.m.voutcho@wanadoo.fr *N'hésitez pas à lui parler de votre lecture.*